

中西毛卜才

二

江戸編
幸福の庭

きじんげんとうしょう
えどへん こうふくのになわ

鬼火幻燈抄



J-GARDEN.FR



KO-FI.COM/JGARDEN

DONS



TRADUCTION
CALUMI

CORRECTION
RAITEI



中西モト才

鬼人幻燈抄

江戸編
幸福の處

きんぷんとうじょう
とんぱん こつてんげん

双葉文庫



JGARDENSCAN



J-GARDENFANTRAD



JGARDENFANTRAD



DISCORD.GG/XYEJAJ4



JGARDEN_

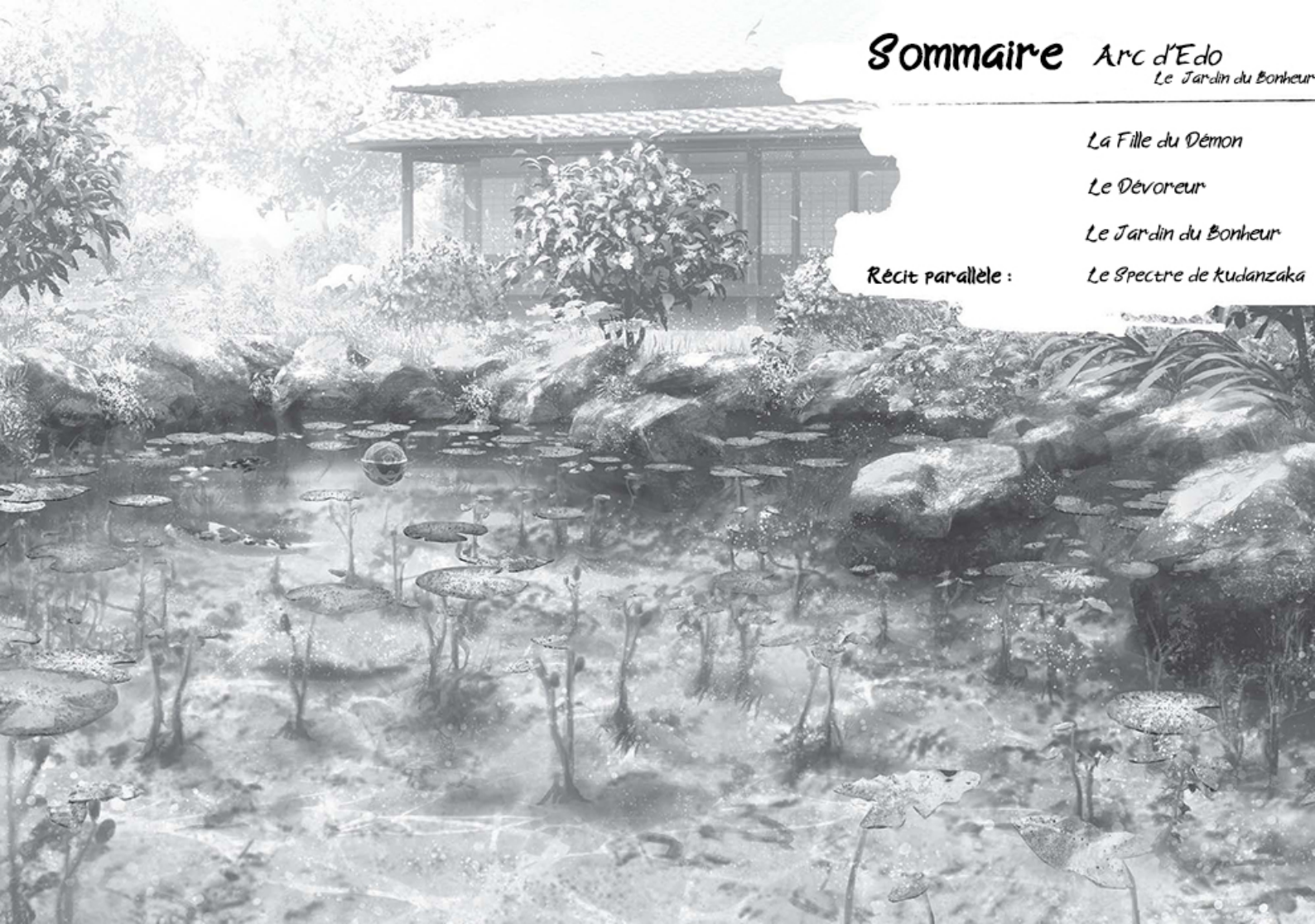
Cela reste une traduction de fan et par conséquent non officielle. Achetez la série quand elle sort en france pour soutenir l'auteur et le marché.

Sword
of the Demon
Hunter

KUJIN
GENTŌSHŌ

Livre
2

Motoo
Nakanishi



Sommaire

Arc d'Edo
Le Jardin du Bonheur

La Fille du Démon

Le Dévoreur

Le Jardin du Bonheur

Récit parallèle :

Le Spectre de Kudanzaka



Arc d'Edo

La Fille du Démon

1

Qui peut dire quand exactement les rumeurs d'apparitions de démons commencèrent ?

En l'an huit de l'ère Tenpo (1837 après J.-C.), un navire américain nommé *Morrison* tenta d'entrer de force dans le port d'Uruga. Cet incident fut rapidement suivi d'un arpentage non autorisé de Yaeyama, qui faisait partie des îles Ryukyu, par le navire britannique *Samarang* en l'an quatorze de l'ère Tenpo (1843 après J.-C.). À peine un an plus tard, le navire français *Alcmène* accosta au port de Naha. Les choses se gâtaient pour la nation insulaire et sa politique de longue date d'auto-isolement du monde extérieur.

C'était l'automne de la troisième année de l'ère Kaei (1850 après J.-C.). L'ombre de l'influence étrangère rôdait aux frontières, et le gouvernement du shogunat Tokugawa se révélait impuissant face à la situation. Le malaise rongait le cœur de la population, ce qui expliquait peut-être les rumeurs d'apparitions de démons à Edo.

Bien sûr, ce genre de rumeurs n'était pas nouveau, car Edo avait toujours été la capitale de nombreuses histoires à faire froid dans le dos. Il y avait eu l'histoire de cette femme déon devenue folle de jalousie, celle du fantôme sous le saule, ou encore celle des processions nocturnes d'esprits divers. D'innombrables récits avaient été transmis ici. Cela dit, un nombre inhabituel d'entre eux semblaient avoir été rapportés directement issus de la source au cours des dernières années...

Quoi qu'il en soit, de simples rumeurs ne pouvaient pas changer un mode de vie de manière significative. Chacun vaquait à ses occupations comme il l'avait toujours fait, mais avec un peu plus d'inquiétude dans le cœur.

Au fond d'eux, cependant, un vague pressentiment persistait.

La fin approchait.

Dix ans s'étaient écoulés depuis que Jinya avait quitté Kadono.

À l'âge de dix ans, Zenji commença son apprentissage chez Sugaya, un magasin situé dans la rue principale de Nihonbashi, un grand quartier commercial d'Edo. D'abord chargé de faire des courses et d'autres tâches mineures, il fut finalement autorisé à gérer lui-même son commerce à l'âge de vingt ans. Il prouva rapidement qu'il était capable, grâce à sa nature bienveillante et à ses solides relations de travail avec les grossistes et les clients. Il était probable qu'il prenne un jour la direction du magasin.

— C'est un plaisir de faire affaire avec vous. J'espère que nous ferons affaire de nouveau la prochaine fois.

— De même. Je peux toujours compter sur un accord équitable avec vous, Zenji.

Les rues secondaires de Nihonbashi étaient tout aussi animées que l'axe principal, regorgeant de boutiques en tout genre. Un matin, Zenji se rendit dans l'une d'elles pour rencontrer le propriétaire d'un grossiste. Sugaya vendait divers bibelots : ornements pour cheveux, peignes, sculptures netsuke, éventails... Certains articles étaient commandés directement auprès d'artisans, tandis que d'autres provenaient de grossistes. En tant que partenaire régulier de ces derniers, Zenji entretenait des relations étroites avec leurs propriétaires.

— Juste par curiosité, connaissez-vous par hasard Senkendou Kuzaemon ? demanda l'homme à Zenji.

— Cet atelier de gravure sur bois à Tenmachou ? Oui, je le connais, j'y vais moi-même assez souvent.

— Ah oui ? Eh bien, ils ont reçu de nouvelles estampes érotiques de Kagema et, pfiou, laissez-moi vous dire que ça fait quelque chose.

— Ah... Désolé, je vous l'ai déjà dit mais ce n'est pas ma tasse de thé.

Bien sûr, plus deux personnes se rapprochaient, plus leurs conversations devenaient personnelles. En tant qu'homme, Zenji n'était pas étranger à la pornographie. Mais celle mettant en scène des kagama — *c'est-à-dire de jeunes prostitués mâles* — n'était tout simplement pas son truc.

— Eh bien, je vais prendre congé.

Avec un sourire poli, Zenji s'excusa et quitta la rue secondaire. Il comptait retourner à la boutique pour manger, affamé après avoir travaillé toute la matinée. Tout en marchant, il fredonnait, se demandant quel serait son repas. Cependant, lorsqu'il atteignit la boutique, il s'arrêta net : quelque chose ne tournait pas rond.

Sugaya était une boutique relativement grande, dont l'espace de vie et le magasin partageaient une même entrée. Celle-ci restait habituellement ouverte pendant les heures de travail, mais, pour une raison inconnue, elle était à présent fermée.

Voilà qui est étrange, pensa Zenji. Il essaya la porte et la trouva déverrouillée. Lentement, il l'entrouvrit et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Deux hommes s'y trouvaient. L'un d'eux était un visage familier : Jyuuzou, le propriétaire de Sugaya. L'autre, en revanche, lui était totalement inconnu. Il mesurait environ six shaku¹, bien plus grand que la moyenne. Zenji, qui ne dépassait pas les cinq shaku, devait lever la tête pour l'observer.

L'homme paraissait mince, mais son kimono, tendu au niveau des épaules, laissait deviner une musculature puissante.

De quoi pouvaient-ils bien parler ? se demanda Zenji.

Le kimono de l'inconnu était propre, mais il portait un tachi à la taille. Pourtant, il n'avait pas de cordon capilaire : ses longs cheveux, attachés à la va-vite, lui retombaient sur les épaules. Aucun samouraï respectable ne se présenterait ainsi, ce qui signifiait qu'il était soit issu d'une famille de guerriers particulièrement indisciplinée, soit — et c'était plus probable — un rônin, un samouraï sans maître.

L'esprit de Zenji pensa immédiatement au pire comme un racket, mais l'homme ne semblait pas représenter une menace. Se connaissaient-ils ? Mais de quoi un propriétaire et un rônin pouvaient bien parler au point de fermer la boutique ?

¹ 1 shaku = 30 cm. 6 shakus = 180 cm. 5 shakus = 150 cm.

Zenji décida d'observer encore un moment depuis l'entrebâillement de la porte, quand soudain, le grand homme tourna brusquement la tête dans sa direction et le fixa droit dans les yeux. Zenji sursauta, une sueur froide coulant dans son dos.

L'homme fronça légèrement les sourcils. Il paraissait jeune, mais il n'avait manifestement pas vécu ce que la plupart des gens considéreraient comme une vie convenable. Son regard était aussi perçant que l'acier.

— Quelqu'un que vous connaissez ? Demanda l'homme d'une voix grave.

Jyuuzou se retourna. Ne voyant plus l'intérêt de se cacher, Zenji força un sourire et ouvrit la porte en déclarant :

— Aha ha, bonjour. J'espère que je ne vous dérange pas.

Il entra dans la boutique en s'inclinant plusieurs fois, tout en ayant l'impression qu'il aurait préféré être n'importe où ailleurs.

— Je vois que tu es de retour, dit Jyuuzou de sa voix rocailleuse habituelle.

Jyuuzou, le propriétaire de Sugaya. Contrairement à beaucoup d'autres qui avaient hérité de leur entreprise, il était un propriétaire de première génération et continuait de gérer sa boutique lui-même malgré la cinquantaine passée. Ses sourcils portaient les marques de décennies d'efforts, et son regard restait toujours sévère.

— Ah, oui. Oui, c'est ça, dit Zenji.

Il poussa un soupir de soulagement en constatant que son patron ne semblait pas lui en vouloir d'avoir écouté aux portes.

— Heu... Puis-je vous demander de qui il s'agit ?

Les sourcils de Jyuuzou se plissèrent.

— Un rônin que je viens d'embaucher.

Zenji n'en croyait pas ses oreilles.

— Encore ?

Zenji n'en croyait pas ses oreilles.

— Heu... Embauché comme... employé de la boutique ?

— Ne fais pas idiot. À quoi me servirait un employé sans éducation ?

Zenji jeta un coup d'œil au grand homme, craignant que les paroles de Jyuuzou ne l'aient offensé, mais celui-ci resta impassible. Zenji avait entendu dire que les rônins étaient des hommes rudes et violents, pourtant, celui-là semblait calme et posé. Il paraissait n'avoir que dix-sept ou dix-huit ans, soit plus jeune que lui.

— C'est pour Natsu.

— Apparemment, ce rônin n'est pas trop mauvais avec un sabre.

— Pour Natsu... ?

Natsu était la fille adoptive de Jyuuzou. Peu après sa naissance, sa famille avait connu un grand malheur qui l'avait laissée orpheline. Jyuuzou l'avait alors recueillie. Les deux ne se ressemblaient pas, mais Jyuuzou l'adorait tout de même, au point de céder à la plupart de ses caprices.

— Ah, c'est donc pour ça ? dit Zenji, comprenant enfin.

Jyuuzou hocha fermement la tête en guise de réponse. Le rônin allait donc être le garde du corps de Natsu.

— Natsu et moi ne sommes peut-être pas liés par le sang, mais je la chéris autant que si elle était ma propre fille. Protège-la bien, déclara Jyuuzou avec gravité au rônin.

Son ton était un peu rude, même pour un commanditaire, mais le rônin ne s'en offusqua pas et acquiesça silencieusement. Satisfait, Jyuuzou esquissa un léger sourire, une expression rare chez lui.

— Zenji, c'est à toi de lui expliquer les détails.

— Hein ? Mais ce n'est pas normalement au client de le faire ?

— Fais-le.

— Oui, monsieur, céda Zenji, à contrecœur.

Aller à l'encontre des ordres du patron n'était pas une option.

L'affaire étant réglée, Jyuuzou se retira dans l'arrière-boutique, un demi-sourire aux lèvres et une démarche un peu plus alerte qu'à l'accoutumée. Ne voyant pas l'intérêt de se plaindre de ce travail supplémentaire, Zenji se tourna vers le rônin, qui avait attendu patiemment la fin de leur échange.

— Je suis désolé. Le chef a toujours l'air un peu brusque, mais en réalité, c'est un homme très bien. Oh, au fait, je m'appelle Zenji. Je travaille ici, à Sugaya.

— Jinya. Enchanté de faire votre connaissance.

Zenji fut une nouvelle fois surpris de constater à quel point l'image qu'il se faisait d'un rônin différait de celle de l'homme qui se tenait devant lui. Tous les rônins n'étaient donc pas des voyous. Certes, le jeune homme était un peu rustre, mais il respectait au moins le strict minimum de l'étiquette sociale, ce qui était déjà louable.

— De même, Jinya. Alors, qu'est-ce que mon patron t'a appris ?

— Pas grand-chose. Tout ce que je sais, c'est que je dois tuer un démon qui pourrait s'en prendre à sa fille.

— Ah...

Zenji exaspéré, poussa un soupir. *Oh, il ne changera jamais.*

Jyuuzou avait ouvertement mentionné que sa fille était adoptée, un sujet relativement privé, mais il n'avait pratiquement rien dit à propos de la mission elle-même.

— Il ne t'a donc pratiquement rien dit. Bon... Pour faire court, ton travail consiste à protéger Mlle Natsu.

— Natsu est la fille de votre patron ?

— Oui, elle a eu treize ans cette année. Elle est très mignonne, bien qu'un peu effrontée. Comme tu le sais, ils ne sont pas liés par le sang.

— Qu'est-il arrivé à ses parents ?

— Ils sont décédés moins d'un an après sa naissance. C'est à ce moment-là que le patron l'a recueillie. Tu as été engagé parce que Mlle Natsu prétend qu'un démon apparaîtrait devant elle toutes les nuits.

La veille, Natsu avait brusquement fait cette déclaration. Au début, elle n'avait aperçu qu'une silhouette faible et sombre à travers le papier fin de la porte coulissante de sa chambre, celle qui donnait sur la cour. Pensant qu'il s'agissait d'un rêve, elle n'y prêta pas attention. La nuit suivante, cependant, la silhouette s'était agrandie, s'étant visiblement rapprochée.

Elle avait alors distingué une forme humanoïde et crut qu'il s'agissait d'un démon. Le troisième jour, hier, elle en parla à son père. Jyuuzou s'était contenté de froncer les sourcils et de promettre vaguement de la protéger. La nuit venue, l'apparition revint, cette fois accompagnée d'un grognement guttural, suivi d'un cri profond et glaçant : « **REN...DEZ... MA... FILLE !** ».

— *Rendez... ma... fille ?* répéta Jinya.

— Oui. Il semble que le démon pense que Mlle Natsu est sa fille et il essaierait de la kidnapper.

L'idée qu'un démon veuille une fille semblait ridicule, encore plus qu'une simple histoire de fantôme. Pourtant, Jinya ne se moqua pas comme Zenji s'y attendait. Au lieu de cela, il resta plongé dans ses pensées.

— Et voilà, conclut Zenji. — Je ne peux pas dire si un démon apparaîtra réellement, mais le fait de t'avoir dans les parages permettra au patron et à Mlle Natsu d'avoir l'esprit tranquille.

— Je vois. J'en déduis que vous n'y croyez pas beaucoup à son histoire.

— Hein ? Oh, euh... Non, pour être honnête, pas vraiment.

L'histoire de Natsu était difficile à prendre au sérieux. Zenji vivait sur place, mais il n'avait ni entendu ni vu quoi que ce soit d'anormal la nuit précédente. Sans compter que Natsu n'avait que treize ans. Ce n'était plus tout à fait une enfant, mais elle restait à un âge où l'on cherchait encore l'attention de son père. Selon toute vraisemblance, ce n'était qu'un stratagème pour que Jyuuzou s'occupe davantage d'elle.

— Mais ce que je pense n'a pas vraiment d'importance. Tout ce qui compte, c'est d'assurer la sécurité de Mlle Natsu... Je dois dire que je suis un peu surpris, je ne pensais pas que le patron engagerait un rônin, vu à quel point il veille sur sa fille.

— N'est-ce pas justement *parce que* je suis un rônin qu'il m'a engagé ? Il ne peut pas très bien aller au bureau du magistrat et demander à un samouraï de l'aider avec ses problèmes de démons.

— Ahhh, tu n'as pas tort.

En clair, les seules personnes qui accepteraient un travail aussi ridicule étaient les rônins, prêts à faire à peu près n'importe quoi pour de l'argent.

— Désolé, c'était un peu malpoli de ma part. Je ne voulais pas t'offenser, j'ai juste été surpris par la décision de mon patron.

— Je ne suis en aucun cas vexé.

Jinya avait déjà été offensé deux fois par les remarques de Jyuuzou, mais il ne montrait toujours aucun signe d'agacement. Peut-être qu'il contenait simplement sa colère, ou peut-être était-il réellement d'un tempérament calme. Quoi qu'il en soit, Zenji se félicitait que ce soit lui qui ait été engagé.

Bien que Natsu soit issue d'une famille aisée, elle n'était — pour le dire gentiment — pas très féminine. Pour être plus direct, elle était insolente et avait la langue bien pendue. Un rônin au tempérament vif finirait sans doute par perdre patience avec elle, mais Zenji pensait pouvoir au moins faire confiance à Jinya pour ne pas abandonner en cours de route.

— C'est bon à savoir, dit Zenji. — Au fait, vous pouvez me tutoyer. Je préfère que les choses restent détendues entre nous.

— En êtes-vous certain ? Ne devrais-je pas vous traiter avec respect, puisque vous êtes maintenant un employé digne de ce nom ?

— Non, non, je ne reste encore qu'un petit joueur dans cette affaire. La seule raison pour laquelle j'ai été formé, c'est qu'il n'y avait pas beaucoup d'autres enfants dans le coin. Je n'ai rien de spécial.

— Je doute que votre patron soit le genre d'homme à choisir un apprenti pour une raison aussi triviale.

— Mmm, peut-être que je suis trop modeste, hein ? Quoi qu'il en soit, sentez-vous libre de parler plus librement avec moi.

Il était vrai que Zenji préférait que Jinya soit moins formel afin de garder une ambiance détendue. Mais, en vérité, il commençait aussi à apprécier le rônin. Jinya hésita un instant, puis finit par acquiescer.

— D'accord, faisons ainsi.

— Encore un peu formel, mais ça ira. Bon, trêve de bavardage, allons voir Mlle Natsu maintenant.

— Zenjiiii !

La voix d'une jeune fille résonna dans la boutique.

— Euh, oublie ça. Il semblerait qu'elle soit déjà là.

Les deux hommes tournèrent la tête en direction de la voix et aperçurent une jeune fille vêtue d'un kimono de qualité, d'un rouge éclatant. Elle se tenait debout, les mains sur les hanches et la mine renfrognée.

— Je suis de retour, Mlle Natsu, dit Zenji.

— Tu es en retard ! Je ne t'avais pas dit de rentrer plus tôt ?

Elle avait, comme toujours, une attitude autoritaire et s'adressait à Zenji, son aîné, sur un ton exigeant. Les employés de Sugaya avaient du mal à supporter son tempérament de gamine effrontée, mais Zenji, lui, ne se formalisait pas de ses paroles acerbes.

— Oh, s'il te plaît, tu n'es pas ma mère, répondit-il. — Et je te signale que j'étais parti pour une bonne raison.

— Tu oses me répondre ? Dit-elle en lui lançant un regard noir.

— Non, non.

Il eut un sourire ironique en songeant à quel point elle tenait de son père, malgré l'absence de lien de parenté. Natsu avait eu treize ans cette année. Bien qu'elle puisse parfois être excessive, Zenji la connaissait depuis l'enfance et ne la voyait que comme une petite sœur impertinente. Malgré son statut de fille de marchand aisé, elle ne prenait pas de haut les jeunes apprentis de la boutique. Ses paroles étaient souvent cinglantes, mais Zenji savait qu'au fond, elle avait bon cœur.

— C'est qui ? Il n'a pas l'air d'un client.

Elle jetait un regard suspicieux à Jinya. Sans qu'il n'y soit pour rien, il incarnait parfaitement l'image d'un rônin. Ces derniers, souvent sans emploi stable et donc sans le sou, n'avaient généralement pas les moyens de prendre soin de leur apparence.

— Ah, oui. Ton père a engagé cet homme pour te protéger.

— Ce type ?

— C'est bien ça.

— Pourquoi il est si jeune ?

— Heu... L'âge mis à part, ton père prétend qu'il est habile à l'épée.

— Vraiment ?

— Oh, oui.

Zenji laissa de côté le fait que Jyuuzou n'avait pas encore vu les compétences de Jinya à l'épée. Il n'y avait aucune raison de rendre Natsu encore plus méfiante, après tout. Malheureusement, cela n'avait pas d'importance.

— Eh bien, pas besoin de lui. Renvoie-le, dit-elle en tournant la tête.

— Hein ? Heu, tu es sûre ?

— Oui, j'en suis sûre. Il devra rester avec moi pour me protéger, n'est-ce pas ? Eh bien, je n'ai pas envie de passer une seule seconde avec un voyou pareil ayant accepté ce travail douteux seulement pour l'argent. Désolé, mais je n'ai rien à donner à des gens comme toi !

— Heu, ce n'est pas toi qui payes, tu sais... Et puis ton père l'a choisi lui-même, alors je doute qu'il soit un voyou comme tu le prétends. Attends... toi-même tu admets que ton histoire est douteuse ?

— Oh, tais-toi ! Pourquoi t'es si chiant ? ! J'ai dit que je ne voulais pas d'un rônin puant pour me protéger, et c'est tout !

Elle pouvait se montrer aussi ferme que son père. En tant que personne employée par la famille, Zenji avait du mal à la réprimander.

— Mais ton père s'inquiète pour toi, tu sais...

— Alors tu peux me protéger à la place.

— Euh, eh bien, je suis très faible, alors...

— Très bien, alors ne le fais pas. Je m'en fiche. Débarrasse-toi juste de ce type.

Elle fit la moue, mécontente, et quitta la pièce.

Les deux hommes restèrent un moment sans savoir quoi faire. La mentalité intransigeante de la jeune fille ressemblait à celle de son père, à tel point que même Jinya, bien qu'encore inexpressif, dut soupirer. Zenji ne savait pas s'il soupirait d'exaspération ou d'étonnement.

— Et dire qu'ils ne sont pas liés par le sang, songea Jinya.

— Désolé pour ça... encore une fois.

Bon sang, pensa Zenji.

Il ne pouvait rien faire d'autre que d'avoir un sourire gêné.

Les rues d'Edo étaient devenues sinistres une fois la nuit tombée. La ville était plongée dans un silence aussi oppressant que la mort.

La nuit était déjà bien avancée, mais Natsu restait éveillée. Assise sur son lit, les genoux serrés contre sa poitrine, elle fixait le vide. Après le dîner, elle s'était enfermée dans sa chambre, incapable de trouver le sommeil. Au contraire, plus le ciel s'assombrissait, plus son inquiétude grandissait. Elle pensait au démon et à sa silhouette hideuse, qui semblait chaque nuit se rapprocher un peu plus de la porte coulissante. Cette fois, n'atteindrait-il pas directement sa chambre ? Rien que cette idée la faisait trembler.

Beaucoup la considéraient comme effrontée et entêtée, mais au fond, Natsu n'était qu'une fille de treize ans, aussi ordinaire que vulnérable. Elle n'était pas aussi courageuse qu'elle le prétendait et redoutait la solitude depuis qu'elle était devenue orpheline, bien avant même d'en avoir le souvenir. Jyuuzou était sa seule famille, mais elle craignait qu'il ne l'abandonne un jour. Pourtant, honteuse de ses propres peurs, elle les cachait sous un masque d'arrogance, acceptant l'idée que cela finirait par la rendre indésirable aux yeux des autres. Telle était la véritable Natsu : une fille dissimulant sous son insolence les angoisses profondes qui la tourmentaient.

— Mlle Natsu ?

Une voix familière interrompit le flot de ses pensées.

— Zenji ?

Elle distingua une silhouette derrière la porte coulissante. La voix appartenait à Zenji, un homme arrivé à Sugaya alors qu'elle n'avait que quatre ans. Elle le connaissait depuis qu'il n'était encore qu'un petit apprenti paerdu. Il faisait partie des rares personnes à s'inquiéter pour elle sans jamais se mettre en colère face à ses piques. Un peu ennuyeux à certains égards, mais facile à aborder et d'agréable compagnie. Elle le considérait comme son frère, même si jamais elle ne l'admettrait ouvertement.

— Qu'est-ce que tu fais encore debout ? demanda-t-il.

— Je te retourne la question. Tu as vu l'heure ? répliqua-t-elle.

— Oh, euh... Je me suis dit que j'allais essayer de monter la garde, ou quelque chose comme ça.

Il s'installa sur la véranda et laissa son regard errer vers la cour où le démon était apparu. À côté de lui, un plateau, une petite théière et une tasse à thé. Il semblait décidé à veiller toute la nuit.

— ...Pourquoi ? Demanda-t-elle.

— Eh bien, tu as dit que je pouvais, non ?

Il semblait avoir pris à cœur son caprice, renvoyant le rônin plus tôt dans la journée et monter la garde lui-même, afin de la rassurer. Zenji ne se lassait jamais d'elle, quelle que soit la peine qu'elle pouvait lui causer. C'était sa personnalité.

— J'ai bien dit ça, mais je ne pensais pas que tu le ferais vraiment.

— Mais c'est bien, non ? Je veux dire... Quelqu'un comme moi, qui n'a jamais combattu un seul jour de sa vie, ne vaut peut-être pas mieux qu'un épouvantail... mais même les épouvantails servent à protéger, non ?

— Zenji...

Elle poussa un léger soupir, empreint de soulagement. Pourtant, elle ne pouvait se résoudre à exprimer ouvertement sa gratitude, alors elle lança d'un ton boudeur :

— Hmph ! Peu importe. Je parie que tu ne crois même pas à mon histoire.

— Ah, eh bien...

Son cœur se serra en entendant l'hésitation dans sa voix. Il s'inquiétait pour elle, mais pas parce qu'il la croyait. Il montait simplement la garde pour rassurer une enfant angoissée, et cette idée la rendait pathétique à ses propres yeux. Elle se mordit la lèvre, partagée entre honte et peur. Faiblement, elle murmura :

— Je sais que Père ne me croit pas non plus. C'est pour ça qu'il a engagé des rônins.

— Ce n'est pas vrai, répondit aussitôt Zenji. — Je n'ai aucun doute sur le fait que ton père pense toujours à ce qu'il y a de mieux pour toi.

Ses paroles, pleines d'assurance, ne sonnaient pas comme de simples mots destinés à l'apaiser. Pourtant, Natsu ne parvenait pas à s'y raccrocher.

— Mais je ne suis pas... *sa vraie fille*.

Elle ravala la fin de sa phrase, trop effrayée pour l'entendre à voix haute.

Beaucoup s'accorderaient à dire qu'elle était chouchoutée par Jyuuzou. Mais l'absence de lien de sang entre eux lui pesait encore. Elle avait perdu ses parents avant même de s'en souvenir et n'avait jamais regretté leur disparition. Pour elle, Jyuuzou était son vrai père. Mais elle commença à douter lorsqu'elle entendit les serviteurs de la maison parler d'un fils de Jyuuzou qui s'était enfui. Elle se demanda alors si elle pouvait vraiment remplacer ce fils. Et s'il ne l'aimait pas comme elle l'aimait ? Une fois la graine du doute plantée, elle ne pouvait que grandir. Peut-être que si elle aussi...

— **RENDEZ... MOI...**

Ses pensées furent brutalement interrompues par une voix écoeurante. Il était donc revenu cette nuit encore.

— A-aah...

— Mlle Natsu ? Quelque chose ne va pas ?

— C'est ici... Il est ici !

— Hein ? Qu'est-ce que...

Zenji se figea. Un frisson d'angoisse lui parcourut l'échine tandis qu'il sentait un regard glacial et empreint de rancune peser sur lui, hérissant ses cheveux.

— **RENDEZ-MOI... MA... FILLE !**

— C'est quoi ce délire ?

Le choc le cloua sur place. Il comprenait enfin qu'il n'avait pas cru un seul mot de l'histoire de Natsu.

— Z-Zenji !

— N'ouvre pas la porte !

Son avertissement arriva une seconde trop tard. Natsu avait déjà fait coulisser la porte et distinguait à présent l'ombre inquiétante qui se mouvait dans l'obscurité.

— **RENDEZ... MOI... FILLE.**

Tout se passa plus vite que l'esprit ne pouvait le comprendre. Une tache noire se tordait dans l'obscurité devant eux, et de là, un démon émergea. Sa peau était en décomposition, comme si elle avait été plongée dans de l'acide, au point qu'on ne pouvait même plus distinguer son sexe. Il tendit un bras, comme s'il cherchait quelque chose, et s'avança en boitant.

— Qu'est-ce que... ? Non, c'est impossible... dit Zenji, incrédule.

Il venait de comprendre que la main du démon se tendait vers Natsu. Un frisson glacial lui parcourut l'échine. Elle voulut fuir, mais ses jambes refusèrent de bouger.

— Ah...

Même crier lui était impossible. Elle ne laissa échapper qu'un râle rauque et étranglé.

Mais c'est alors qu'une silhouette familière s'interposa entre elle et le démon. Zenji bloqua le passage.

— H-ha ha... Ne vous inquiétez pas, mademoiselle.

Même maintenant, il essayait encore de la protéger. Mais que pouvait faire un homme ordinaire face à un tel monstre ? Ses jambes tremblaient de terreur. Le démon ne s'arrêta pas. Il ne fit pas attention à Zenji et réduisit lentement, mais sûrement, la distance qui le séparait de lui.

— **RENDEZ MOI...**

La créature poussa un hurlement déchirant, empli de désir. L'esprit de Natsu se figea, prisonnier des images d'horreur qui allaient inévitablement suivre. Elle savait que Zenji ne fuirait pas. Il ne l'abandonnerait jamais. Ce qui signifiait qu'un seul sort l'attendait. Et cette pensée l'horrifia presque autant que si c'était sa propre vie qui était en jeu.

— ...FILLE...

Une odeur nauséabonde, acide, leur brûla les narines. Mais malgré cela, ils ne détournèrent pas le regard. Le démon tendit une main vers la gorge de Zenji. Paralysé par la peur et la résignation, ce dernier ne bougea pas, fixant la scène, hébété, alors que la mort s'approchait.

Puis, au moment même où tout semblait perdu, le bras du démon disparut.

— Hein... ?

La confusion de Zenji était la même que celle de Natsu. La fin horrible à laquelle ils s'attendaient n'était pas arrivée, et à la place, le bras du démon roulait sur le sol.

Un homme apparut.

L'esprit de Natsu était encore en train d'assimiler les événements, mais elle reconnut cet homme. Il mesurait environ six shaku, avait un fourreau de fer à la taille et une épée à la main, le rônin de tout à l'heure.

— Démon, avant que je ne te tue, dis-moi ton nom, dit-il calmement.

Le démon ne répondit pas, se contentant de dire : « **RENDEZ... MOI, RENDEZ... MOI** », encore et encore.

— Oui, je ne m'attendais pas à grand-chose de toute façon.

Bien qu'il se tînt devant ce démon grotesque, l'homme resta calme. Il était si désinvolte face à la situation que soudainement, tout sembla revenir à la normale. La peur de Natsu commença à s'atténuer considérablement.

— T-Tu es le rônin de tout à l'heure... dit Natsu.

— Je suis juste ici pour faire la promotion de mes services.

Avec un calme impérial, l'homme se mit en garde avec son épée. Le démon, reconnaissant peut-être lui et sa lame tranchante comme une menace et non une proie, s'anima soudainement et bondit sur lui.

— Attention ! cria Zenji, mais c'était déjà fini.

Il lui Avit suffit d'un seul coup vertical au moment où le démon s'était élancé. En un clin d'œil, le démon fut coupé en deux et tomba au sol.

— Wh-whoa... murmura Zenji avec stupéfaction.

Cet homme avait tué un démon d'un seul coup, tout comme les maîtres de sabre dont il avait lu les récits dans ces fameux livres bon marché.

Le rônin, Jinya, toujours aussi calme, tourna le dos au démon mort et demanda doucement :

— Alors, combien voulez-vous me payer pour mes services ?

2

Une cour, la nuit.

Un démon mort.

Un homme, sabre à la main.

Le tout, sous les étoiles, ressemblait à une scène venue d'un autre monde.

— Alors, combien voulez-vous me payer pour mes services ? demanda l'homme avec nonchalance.

Il fallut un moment à Natsu pour réaliser qu'il la taquinait pour ce qu'elle avait dit plus tôt dans la journée. Au fait qu'elle n'avait rien à donner à des gens comme lui.

— ...Je n'aime pas ce type, dit-elle, maintenant calme.

Mais plus que tout, elle ruminait d'avoir été remise à sa place. Zenji, plus posé lui aussi, la réprimanda gentiment :

— Ce n'est pas une façon de parler, Mlle Natsu. Cet homme vient de nous sauver la mise...Au fait, qu'est-ce que vous faites ici, Jinya ?

— C'est Jyuuzou-dono qui m'a engagé. Je ne pouvais pas me permettre d'abandonner le travail juste parce que vous m'avez dit de ne pas venir.

— Alors vous avez seulement fait semblant de partir, et vous vous êtes caché dans la cour ?

— Exactement.

L'idée que Jinya ait fait mine de s'éclipser, se soit caché, puis ait attendu le démon comme un chasseur embusqué paraissait un peu ridicule à Zenji... mais vu que ça leur avait sauvé la vie, il garda ses commentaires pour lui.

— Bon... bah, peu importe. Merci. Franchement, j'aurais jamais cru que ce monstre apparaîtrait vraiment.

— ...Je le savais. Tu m'as pas crue du tout, lâcha Natsu avec un regard noir.

Le soulagement avait sans doute trop délacé la langue de Zenji.

— O-oh, eh bien, je...balbutia-t-il, tentant de bricoler une excuse.

Mais face aux yeux légèrement embués de Natsu, il ne trouva rien à répondre.

— Pff. Je m'en fiche. De toute façon, c'est fini maintenant.

Elle s'essuya brusquement les larmes du revers de la main, mais la déception restait là. Il ne l'avait pas crue. Cette vérité, aussi simple qu'amère, pesait lourdement sur son cœur.

— Mlle Natsu, je...

— Non, ce n'est pas encore terminé.

Cette déclaration sèche interrompit Zenji avant qu'il puisse s'excuser. Alors que les deux autres commençaient à relâcher la tension, Jinya, lui, était resté en alerte, le regard braqué sur le démon qu'il venait d'abattre.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu viens pas de le tuer ? demanda Natsu.

Le corps du démon gisait au sol, inerte. Mais l'expression de Jinya restait tendue, son sabre toujours dégainé. Sous son regard insistant, Zenji et Natsu posèrent à nouveau les yeux sur la dépouille... et remarquèrent quelque chose d'étrange.

Peu à peu, le sol réapparaissait, en commençant par les extrémités du cadavre. Le corps devenait transparent.

— C'est quoi ce délire... ? murmura Zenji.

Le démon perdait lentement sa couleur, comme s'il se diluait dans la nuit. Sous leurs yeux hébétés, il disparut totalement. Le tout en moins de trente secondes.

— Il est... vraiment mort ? demanda Natsu.

Jinya secoua la tête avec gravité.

— Les démons se dissolvent en vapeur blanche quand ils meurent. Du moins, c'est ce qui s'est toujours passé, à chaque fois.

Mais cette fois-ci... non.

— Il est donc encore en vie ? demanda Zenji.

— Je ne sais pas comment, mais il semblerait que oui. Ce qui signifie qu'il reviendra... tant qu'il en a après elle.

L'atmosphère, qui s'était apaisée un instant, se chargea de tension à nouveau.

D'un geste souple, Jinya fit voltiger le sang de sa lame et la rengaina lentement. La fluidité de son mouvement semblait suspendre le temps. Mais sa voix, elle, était tranchante comme l'acier :

— Je suis désolé, Natsu-dono, mais je vais devoir assurer votre protection pour un moment... que cela vous plaise ou non.

Le démon n'était pas revenu de la nuit alors ils pouvaient raisonnablement espérer que les choses resteraient calmes maintenant que l'aube s'était levé. Mais le démon n'était pas mort. Le danger n'était pas écarté.

Derrière lui, Jinya entendit la porte coulissante s'ouvrir. Natsu devait s'être réveillée. Elle passa devant lui, un air un peu boudeur, sans dire un mot.

— Où allez-vous ? Demanda-t-il.

— Me laver le visage. Ne me suis pas, grogna-t-elle.

Il était têt, mais le jour était levé. Le danger immédiat semblait écarté.

— Très bien, répondit-il simplement, avant de reporter son regard sur la cour.

Elle était soigneusement entretenue, avec une sobriété presque nostalgique difficile à décrire. Il se laissait apaiser par cette vision, quand Natsu revint et s'assit à côté de lui.

— Avez-vous dormi ? demanda-t-il.

— Un peu.

Ses cheveux étaient en bataille et elle portait encore sa tenue de nuit. Un air sombre se voyait sur son visage. Bien sûr, ce n'était pas parce qu'elle s'était assise à côté de lui qu'elle avait forcément envie de parler. Un silence gênant s'installa entre eux, s'étirant au fil des secondes.

— Vous voilà mademoiselle. Désolé pour l'attente.

Ce ne fut ni Jinya ni Natsu qui rompit le silence, mais un très jeune apprenti de Sugaya portant un plateau.

— C'est pour lui, dit Natsu. — Tu peux disposer.

L'apprenti posa le plateau entre eux avant de s'éclipser. Sur le plateau se trouvaient deux boulettes de riz, des légumes marinés, une petite théière et une tasse à thé. Le riz et le thé étaient encore chauds, sans doute fraîchement préparés.

— Hum...

Jinya était perplexe.

— Petit-déj, dit-elle sèchement.

Il fronça les sourcils, toujours confus. Frustrée, elle ajouta :

— Pour toi ! Tu as faim, non ?

Jinya comprit alors qu'elle était allée se laver le visage pour lui offrir ce repas. C'était sa manière indirecte de le remercier d'avoir monté la garde. Quelle fille pénible ! Pourtant, il lui en était reconnaissant. Il la remercia et inclina la tête, ce qui lui valut un regard surpris.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il.

— ...Je ne m'attendais pas à ce qu'un rônin me remercie si facilement. Ça fait bizarre.

Jinya ne s'en offusqua pas. Les rônins étaient réputés pour être des brutes, et il n'y pouvait pas grand-chose. Il attaqua son repas. Natsu ne s'éloigna pas, restant là tandis qu'il mangeait. Tous deux observaient la cour en silence.

— Tu penses qu'il va revenir ce soir ?

— C'est probable.

— Je vois, dit-elle avec détachement.

Pourtant, elle n'arrivait pas à cacher ses tremblements. Jinya repensa au démon en décomposition. Son apparence était terrifiante, mais ce que Natsu redoutait vraiment n'était sans doute pas son aspect, mais plutôt ce cri glaçant : « **RENDEZ... MA... FILLE.** »

Ces mots avaient dû la blesser au plus profond d'elle-même.

— Hé... Tu penses que ce démon pourrait être... dit-elle en traînant les pieds.

Il comprit sans qu'elle ait besoin de terminer. Elle avait perdu ses parents très tôt et ne savait même pas à quoi ils ressemblaient. Il n'était pas question d'écarter cette possibilité.

— Détendez-vous, dit-il. — Je suis plus fort que je n'en ai l'air.

Elle fronça les sourcils, devinant qu'il évitait délibérément la question en changeant de sujet. Elle s'en accommoda néanmoins et déclara :

— Bien, j'admets que tu es fort. Je pensais que tous les rônins n'étaient que des lâches parlant beaucoup mais qui prenaient la fuite au premier signe de problème. Il semblerait que père juge bien les gens.

C'était un compliment, mais teinté de condescendance. Il semblait que Zenji n'était pas loin de la vérité en la qualifiant d'« effrontée ». Pourtant, Jinya ne s'en offusqua pas. D'une part, elle était encore jeune, mais surtout, il comprenait que c'était simplement sa manière d'être.

— ...Pourquoi n'es-tu pas en colère ? demanda-t-elle.

— À propos de quoi ?

— Pour tout ce que j'ai dit. Je ne me suis pas retenue hier non plus, mais tu n'as pas l'air de t'en soucier.

— Vous étiez donc consciente que c'était gratuit.

— Oh, tais-toi. Réponds à ma question.

Au moindre petit pic, elle repartait à l'attaque. Mais sa question semblait surtout venir d'un mélange d'agacement et de curiosité. Il prit une gorgée de thé, puis répondit posément :

— C'est en partie un rôle ou une mise en scène. Montrer ses émotions lors d'un combat peut offrir une ouverture à l'adversaire, c'est pourquoi j'essaie de rester calme et lucide.

— Donc cacher ses émotions, c'est une technique de combat ?

— Oui, on peut dire ça comme ça.

Ce n'était pas comme s'il était constamment sur le qui-vive, prêt à dégainer son sabre. Il s'efforçait simplement de maîtriser son tempérament vif pour les moments où cela comptait vraiment.

En ces temps de paix, rares étaient ceux qui se consacraient encore à l'épée avec autant d'ardeur. L'idée parut étrange à Natsu. Elle l'observa avec un mélange de crainte révérencielle et de doute.

— ...Attends, dit-elle. — Ça veut dire que tu étais en colère, mais juste à l'intérieur ?

— Plus ou moins, répondit-il avec légèreté, comme s'il ne s'agissait que d'une conversation banale.

Elle grimaça, visiblement troublée. Si elle l'avait réellement agacé, peut-être devrait-elle s'excuser... Mais elle se ravisa aussitôt, trouvant que cela serait trop bizarre. Elle hésita, son expression fluctuante trahissant le tumulte de ses pensées. Jinya préférait de loin cette hésitation à la tension qui l'avait habitée toute la nuit.

— Pas d'inquiétude, dit-il. — Il est normal qu'un étranger comme moi soit accueilli avec méfiance.

— Peut-être, mais quand même...

Incapable de trouver les mots justes, elle fit la moue. Ce geste enfantin le fit sourire, sincèrement. Elle lui lança un regard noir, agacée d'être prise à la légère.

— Qu'est-ce qui te fait rire ?

Mais à treize ans, une fille n'est pas si menaçante. Son regard ne faisait qu'alléger encore davantage l'ambiance.

— Rien. Je me disais juste que vous aviez du mal à vous exprimer.

— ...Hmph.

Elle tourna la tête en soupirant, incapable de formuler des excuses. Mais Jinya n'allait certainement pas la traiter de gamine pour ça. Il savait trop bien ce que ça faisait d'avoir quelque chose à dire et de rester bloqué par ses émotions.

— Vous n'êtes pas la seule dans ce cas. Il y a des choses que l'on n'arrive pas à faire, même quand on y réfléchit longuement.

— ...Toi aussi ?

— Absolument. Même à mon âge, y a encore plein de choses sur lesquelles je reste hésitant.

— Mais... t'es pas beaucoup plus vieux que moi, non ?

Il se figea. Une légère douleur lui traversa la poitrine.

— ...Peut-être.

Elle pencha la tête.

— J'ai dit un truc bizarre ?

L'apparence de Jinya n'avait pas changé depuis son départ de Kadono, dix ans plus tôt. Il avait cessé de vieillir à l'âge de dix-huit ans, tout comme sa sœur était restée une enfant. Cette simple conversation amicale le ramenait brutalement à sa propre nature démoniaque.

Mais peut-être que cette douleur dans sa poitrine était la preuve qu'une part de lui restait humaine. Alors qu'il cherchait encore une réponse, un homme au visage sévère s'approcha : le propriétaire des lieux, Jyuuzou

— Tiens donc. On dirait que vous avez fait connaissance.

— Père !

Natsu se leva d'un bond et courut vers lui. Une bouffée d'air bienvenue car son regard troublé passa inaperçu.

— Bonjour ! Pourquoi tu es parti de la boutique ?

— Je voulais juste voir comment tu allais. Tu as pu dormir cette nuit ?

— Oui, grâce à toi, et au garde que tu m'as assigné. Merci beaucoup !

En présence de son père, elle n'était plus du tout insolente. Il était clair qu'elle l'adorait, et il était évident, à la vue de son visage, qu'il l'adorait aussi. Tous deux formaient un tableau attendrissant, père et fille unis.

— Je vois, dit-il visiblement soulagé.

Mais il reprit rapidement son air sévère. Son expression était cependant plus douce qu'auparavant. D'un seul signe de tête, il regarda Jinya.

— Beau travail.

— Mon travail n'est pas encore terminé.

— Je vois. Alors assure-toi de le mener à bien.

— Entendu.

Leur échange fut terriblement sec. Jinya s'en tenait à des réponses brèves et directes, ne croisant même pas le regard de Jyuuzou alors qu'il sirotait son thé. Ce n'était pas une façon de traiter un client, mais Jyuuzou n'en dit rien. En fait, il évitait également de regarder Jinya. Natsu réprimanda Jinya à la place de son père.

— Hé ! C'est pas une attitude à adopter envers son client !

— Ce n'est rien, Natsu.

— Père... ?

— Je fais suffisamment confiance à cet homme pour fermer les yeux sur un peu d'impolitesse.

Pour un homme d'ordinaire pointilleux sur les bonnes manières, ce fut une réponse étonnamment indulgente. Il retourna dans la boutique sans un mot de plus. Natsu, stupéfaite, le regarda s'éloigner. Mais avant qu'il ait totalement disparu, Jinya l'interpella.

— Jyuuzou-dono.

Jyuuzou s'arrêta, mais ne se retourna pas. Jinya n'en fit pas cas. Ce qu'il avait à dire ne méritait pas qu'on se retourne. Il voulait juste le dire tant qu'il en avait l'occasion.

— Je compte bien m'acquitter de ma dette envers vous.

Cela dit, Jinya reporta son regard sur la cour et porta sa tasse de thé à ses lèvres. Natsu, bien sûr, ne comprenait absolument rien à ce que cela signifiait. Mais Jyuuzou, lui, comprit aussitôt et baissa les yeux.

— ...Je vois. C'est tout à ton honneur.

Sa voix avait une teinte presque apaisée. De son côté, un mince sourire naquit au coin des lèvres de Jinya. Ils n'échangèrent pas un mot de plus, et Jyuuzou s'en alla.

— Qu'est-ce que c'était que ça à l'instant ? demanda Natsu, pressant Jinya de répondre à son agacement.

Jinya n'avait pas envie de dire quoi que ce soit. Il prit une dernière gorgée de son thé, puis posa la tasse sur le plateau avec un bruit sourd intentionnel.

— Merci pour le petit déjeuner.

Il se leva et commença à s'éloigner à son tour.

Il n'avait plus besoin de monter la garde, maintenant qu'il faisait jour. Elle le comprit mais fut contrariée par son absence de réponse.

— Hé ! Où crois-tu aller comme ça ?

— Dormir. Je reviendrai durant la nuit.

Il fit un signe de la main en guise d'au revoir et sortit de la cour, non sans avoir jeté un dernier coup d'œil en arrière. Grâce au thé, il parvint à ravalier les émotions qui menaçaient de remonter à la surface.

Il entendit une dernière plainte derrière lui...

— C'est quoi son problème à ce type ?

Il partit sans se retourner.

En sortant, Jinya s'arrêta au magasin et vit Zenji donner des instructions à un apprenti. Les préparatifs pour l'ouverture de la boutique semblaient bien avancés, mais Jinya avait une question à poser. Lorsque Zenji eut les mains libres, il alla lui parler et fut accueilli par un sourire chaleureux.

— Oh, Jinya. Tu rentres maintenant ?

— Oui. Mais il y a quelque chose dont je voulais te parler d'abord.

— Tout de suite ? Heu, d'accord...

Il se tourna vers ce que Jinya supposa être le gérant, un homme d'une trentaine d'années qui se trouvait à l'arrière, en train de tenir un registre.

— Hé, je dois sortir une seconde ! Désolé !

— C'est à propos de Mlle Natsu, n'est-ce pas ? Sois de retour à midi.

— Entendu !

Le gérant semblait être au courant des détails, du moins en partie. Un sourire en coin se dessina sur son visage, comme s'il voulait dire : « Tu as été entraîné dans les ennuis à cause de ses caprices, hein ? Force. »

Zenji sortit du magasin en trottinant.

— Désolé de te déranger alors que tu es bien occupé, dit Jinya.

— Pas du tout, c'est nous qui avons besoin de ton aide, après tout. Et puis... j'ai aussi envie de parler de la nuit dernière.

Il devait avoir beaucoup de choses en tête après avoir vu un vrai démon de ses propres yeux. Il souriait et parlait d'un ton léger, mais il y avait une légère morosité en lui.

— Tu veux manger quelque chose ?

— Allez.

— Prenons le thé alors. J'ai une envie de dango.

Ils se rendirent dans un salon de thé voisin et passèrent rapidement commande. Il y avait peu de clients à cette heure matinale, ce qui leur permettait de discuter tranquillement.

— Au fait, merci beaucoup pour hier. Je sais que je t'ai déjà remercié, mais une seule fois ne suffit pas.

Zenji posa ses mains sur ses genoux et inclina profondément la tête. C'était un geste important, surtout si l'on considère que Jinya n'était qu'un rônin sans le sou. Zenji n'était pas du genre à se soucier du statut des autres. Jinya accepta les remerciements, mais ne sourit pas. Rien n'était encore terminé.

— De rien, mais mon travail n'est pas terminé.

— Ah, c'est vrai... Nous aurons besoin de toi ce soir aussi, hein ?

— Sans aucun doute, répondit fermement Jinya.

À sa grande surprise, l'expression de Zenji sembla se ternir.

— Tu l'as quand même crue, hein ? dit-il faiblement.

On aurait dit qu'il s'excusait. Le serveur apporta leur thé, mais il ne sembla même pas le remarquer, son regard se perdant dans un sourire maussade.

— Tu as vraiment attendu qu'un démon apparaisse.

— En effet.

— Je ne l'ai pas crue du tout. Je pensais qu'elle voulait faire son intéressante pour son père.

Il était donc vraiment désolé. Jinya entendit le regret dans sa voix et décida de faire preuve de politesse en écoutant sans rien dire.

— Mais finalement, elle disait la vérité. J'aurais dû la croire. Pourquoi ne l'ai-je pas crue ?

S'il avait vraiment tenu à Natsu, il aurait dû lui faire confiance, plus qu'à un rônin étrange, du moins. Mais il ne l'avait pas fait, et cela l'avait blessée. Le regret se lisait sur son visage, tandis qu'il grimaçait.

— Désolé. Oublie ce que j'ai dit.

Jinya resta silencieux, sirotant son thé comme s'il n'avait rien entendu. Zenji répéta un « Désolé » avant de tenter de changer l'ambiance.

— Ah oui, tu as dit que tu voulais me parler de quelque chose ?

Il était évident qu'il se forçait à être positif, mais il serait impoli de le souligner. Jinya fit semblant de ne pas remarquer la raideur du sourire de Zenji et alla droit au but.

— En effet. C'est à propos de ce que le démon a dit, le « Rendez... moi... ma fille ».

Lors de leur première rencontre, Zenji avait mentionné que les parents de Natsu étaient morts lorsqu'elle était petite, après quoi Jyuuzou l'avait recueillie. Elle ne savait pas qui étaient ses parents, il y avait donc une chance qu'elle pense que le démon était l'un d'entre eux, bien que cela fût peu probable. La question de Jinya n'était pas seulement liée à son inquiétude pour Natsu. Il avait l'impression qu'il devait en savoir plus sur ses parents pour résoudre cet incident.

— Ah...

Zenji comprit immédiatement où Jinya voulait en venir. De manière inattendue, cependant, il répondit avec une certaine nonchalance.

— Les vrais parents de Mlle Natsu sont morts depuis longtemps. Je comprends ce que tu penses... mais ce n'est probablement pas ça. Je doute que mon patron l'aurait accueillie autrement.

— Que veux-tu dire par là ?

Zenji hésita, peut-être par respect pour le propriétaire de Sugaya et sa fille. Mais finalement, il marmonna quelque chose qui indiquait que c'était pour le bien de Natsu.

— La femme de Jyuuzou-sama a été tuée par un démon.

Sans le savoir, Jinya serra sa main droite. Entendre parler du passé de Jyuuzou et de la raison pour laquelle il détestait les démons le mettait mal à l'aise.

— J'ai entendu cela de la part de notre gérant. C'est pourquoi Jyuuzou-sama n'aime pas entendre parler de démons et est encore plus nerveux que Mlle Natsu en ce moment.

— Donc, tu dis qu'il n'aurait jamais adopté Natsu-dono s'il y avait la moindre chance qu'elle soit la fille d'un démon ?

— C'est exactement ce que je dis, confirma Zenji. — Les parents de Mlle Natsu étaient aussi des proches de Jyuuzou-sama, il les connaissait très bien. Je ne peux pas dire avec certitude que ta supposition est fausse, mais c'est très peu probable.

Jinya fut pensif. Il avait une théorie sur la véritable identité du démon, mais elle lui fit plisser des yeux à cause du dégoût que cela engendrait.

— Tu penses que je fais erreur ? demanda Zenji.

— Non, pas du tout. Une dernière question : est-ce que Jyuuzou-dono déteste vraiment les démons à ce point ?

— Je dirais que oui, quand même. Oh, c'est vrai... J'ai entendu cela de la bouche de Jyuuzou-sama lui-même, mais apparemment, il avait un fils qui s'est enfui il y a longtemps à cause d'un démon.

Zenji se gratta maladroitement la joue.

— À vrai dire, je n'en sais pas plus. C'est un peu difficile de poser des questions à ce sujet avec Mlle Natsu dans les parages.

Ce détail montra à Jinya que Zenji se souciait vraiment de la jeune fille.

— Honnêtement, continua-t-il, — je n'ai pas forcément envie d'en savoir plus. Mais il est évident qu'il a perdu sa femme et son fils à cause des démons. Il est donc logique qu'il les considère responsables de la perte de sa famille.

— ...Je vois. Il a donc aussi eu sa part de souffrance avec les démons, répondit Jinya.

— Oui. C'est sans doute pourquoi il est toujours aussi peu aimable. Alors, sois indulgent avec lui, dit Zenji, un peu gêné.

Jinya acquiesça d'un signe de tête, et la conversation s'interrompit. Un silence gênant s'installa entre eux. Incapable de le supporter plus longtemps, Zenji choisit un sujet au hasard.

— Alors, heu, que devient ton père ?

— Il est décédé il y a longtemps, répondit Jinya, la voix raide.

Même après toutes ces années, il n'arrivait pas à en parler sans ressentir une douleur vive. Cette sensation de vulnérabilité le frappait toujours.

Le visage de Zenji s'assombrit.

— Ah... Un démon ?

— Oui. C'est lui qui m'a appris à manier l'épée. Le meilleur épéiste du village, mais... oui.

Jinya se perdit dans les souvenirs de son ancienne maison. Il y avait Motoharu, qui les avait recueillis, lui et sa sœur, et Yokaze, sa femme, qui avait accepté des étrangers comme eux. Il leur devait tellement. Mais ils étaient partis avant qu'il ne puisse jamais leur rendre la pareille.

— Désolé d'avoir évoqué tout ça, dit Zenji.

— Ce n'est rien, c'est moi qui souhaitais te parler, répondit Jinya.

L'ambiance gênante persista. Les deux hommes échangèrent quelques mots de plus, puis se séparèrent.

L'aube n'avait rien changé à leur situation, et la nuit approchait à nouveau.

3

La Yanagi Onna¹.

Le Manoir aux assiettes².

Les démons.

Le Gozu³.

Il existait de nombreuses histoires effrayantes de ce genre, mais la mienne était la plus effrayante de toutes.

Mes parents étaient morts avant que je ne puisse me souvenir d'eux, puis l'homme que j'appelais mon père m'avait adoptée. C'était un homme strict dans son travail et qui avait souvent un visage effrayant, mais il était gentil avec moi. Il ne parlait pas beaucoup, mais il me montrait chaque jour tout l'amour qu'il me portait. Nous n'étions pas liés par le sang, mais cela n'avait pas d'importance. Je le considérais comme mon véritable père.

Mais un jour, j'avais surpris une conversation.

— Jyuuzou-sama n'a pas eu la vie facile, hein ? Sa femme a été tuée par un démon et son fils a été enlevé par un autre.

— Oui. Je me demande ce qu'il va faire pour avoir un héritier.

— Peut-être qu'il croit que son fils reviendra. Pourquoi adopterait-il une fille plutôt qu'un garçon s'il ne le croyait pas ?

Mon père avait une femme et un fils. Mais il les a perdus tous les deux à cause des démons. C'est pourquoi il les détestait de tout son cœur.

— Hmph...

1 Esprit féminin qui apparaît près des saules la nuit.

2 Ou Banchô Sarayashiki (番町皿屋敷?) est une histoire de fantômes japonais de l'époque Edo.

3 Gozu (tête de bœuf ou tête de vache), est une légende urbaine japonaise.

De temps en temps, je l'apercevais, seul, un verre à la main, les yeux fixés sur une tablette mortuaire. Son visage était toujours empreint de tristesse. Je voyais bien que sa femme lui manquait et qu'il espérait encore le retour de son fils, comme l'avaient dit les apprentis. Pour moi, il était mon véritable père, mais lui restait attaché à la famille que les démons lui avaient arrachée.

C'est alors que d'horribles pensées m'avaient traversé l'esprit : Et si j'avais été la seule à penser que nous formions une famille ? Et si je n'étais qu'un substitut ? Serais-je mise de côté si son véritable fils revenait un jour ?

J'avais envie de lui poser ces questions, mais en même temps, je redoutais la vérité. Alors je me suis tue.

Les Yôkai⁴.

La Yanagi Onna

Le Manoir aux assiettes.

Les démons.

Le Gozu.

Beaucoup de récits effrayants existent, mais le mien les surpasse tous. Les histoires fictives que les gens se racontent ne me font pas peur. Ce que je crains, c'est la vérité.

⁴ Le terme yôkai (妖怪?, « apparition étrange », « spectre », « monstre ») désigne tout ce qui se rapporte à des phénomènes étranges ou anormaux, dont l'existence dépasse la compréhension humaine. Ainsi, dans le bestiaire folklorique japonais, il y a des démons parmi eux mais tous ne le sont pas forcément.

Après la fermeture de la boutique pour la journée, Jyuuzou rentra chez lui et dîna avec Natsu. Les deux restèrent silencieux pendant le repas. D'ordinaire, Jyuuzou n'aimait pas parler en mangeant mais aujourd'hui, il brisa le silence.

— Natsu.

— Ah, oui ?

Prise par surprise, elle bégaya avant de rougir à cause de l'embarras.

— Comment se porte l'homme chargé de ta surveillance ? Des problèmes à relever ?

— Non, tout va bien. C'est un rônin, mais il n'a pas l'air mauvais. De toute façon, ça m'irait, peu importe qui tu aurais choisi pour moi...

— Ah oui ?

— Hum, merci... de t'inquiéter en tout cas.

— Ce n'est pas quelque chose pour laquelle tu dois me remercier. Quel parent ne s'inquiète pas pour son enfant ?

Jyuuzou souriait rarement, mais cela importait peu. Natsu savait qu'il tenait à elle, et cette certitude suffisait à la faire sourire. Son père comptait énormément pour elle. Il était sa seule famille. Zenji était comme un frère, certes, mais ce n'était pas comparable.

Jyuuzou appréciait l'alcool et prenait chaque dîner accompagné d'un tokkuri⁵ de saké. Natsu avait une question, alors elle attendit le moment où il se versa une coupe pour avaler d'une traite sa boisson.

— Dis, Père... Pourquoi l'avoir engagé parmi tous les autres ?

Elle ne se plaignait pas, elle était simplement curieuse. L'homme qu'il avait engagé s'était montré compétent, mais cela, on ne pouvait pas le savoir à l'avance. Pourquoi avait-il choisi un rônin ?

Jyuuzou réfléchit un court instant. Il fit tourner la coupe de saké dans sa main avant de répondre.

⁵ Carafe à saké

— C'est en partie à cause de ce qu'un de mes clients de longue date m'avait raconté. Il y avait eu beaucoup de rumeurs sur des démons à Edo, dernièrement... mais aussi des rumeurs sur un homme capable de les abattre aisément.

— Et cet homme, c'est le rônin ?

— Oui. Il prétendait pouvoir terrasser n'importe quel démon, du moment qu'on y mettait le prix... et il semble avoir dit vrai.

Natsu se détendit, un sourire joyeux aux lèvres. Son père n'avait pas engagé un rônin étrange parce qu'il doutait de son histoire, mais justement parce qu'il la croyait.

— Mais je suppose que la vraie raison pour laquelle je l'avais choisi, c'était que je savais que je pouvais lui faire confiance. Je n'aurais jamais pu te confier à quelqu'un sans ça.

Avec un doux sourire, il se versa une autre coupe, savourant son saké dans un rare moment de bonne humeur. Une fois la dernière goutte bue, il poussa un soupir de satisfaction et contempla avec tendresse la coupe désormais vide. Natsu ignorait ce que son père voyait se refléter dans ce fond de céramique.

— Prends soin d'elle, dit Jyuuzou à Jinya, revenu pour la nuit, avant de retourner dans sa chambre.

Sur la véranda, devant la chambre de Natsu, Jinya et Zenji étaient assis, fixant la cour comme ils l'avaient fait la veille au soir. Natsu les regarda d'un air sceptique. Elle comprenait la présence du rônin : il avait été engagé pour veiller sur elle. Mais pourquoi l'autre homme, qui n'avait jamais combattu de sa vie, était-il là lui aussi ?

— ...Qu'est-ce que tu fais ici, Zenji ?

— Oh, tu sais, je me suis dit que je pourrais essayer de me rattraper pour hier soir, ha ha.

Elle passa la tête hors de sa chambre, les yeux plissés désignant un regard réprobateur, ce qui le fit frissonner. Elle lui en voulait encore de ne pas avoir cru à son histoire de démon. Mais elle déclara tout simplement un :

— Très bien. Je m'en fiche. Fais ce que tu veux.

Il comprit que sa méchanceté était en grande partie méritée, et ne lui en tint pas rigueur. D'un ton faiblard, il répondit :

— Aww... Pardonne-moi... Mlle Natsu...

— Hmm... D'accord. On dira que c'est oublié si tu m'emmènes faire du shopping ou quelque dans la même veine.

— Seulement ? Avec grand plaisir !

Il rayonna, complètement galvanisé. Ils furent soulagés de pouvoir tourner la page. Ses paroles l'avaient blessée, mais elle n'avait pas été vraiment en colère, seulement un peu boudeuse. Elle avait eu l'intention de lui pardonner tôt ou tard, et même si elle ne l'aurait jamais avoué, elle était contente que ce soit plus tôt que prévu.

Cela réglé, elle se tourna vers Jinya.

— Dis, tu connais mon père depuis longtemps ?

— Je suppose que l'on peut dire ça, oui, répondit Jinya.

— Uh-huh... Voilà qui explique pourquoi il t'aime bien.

Zenji acquiesça.

— Oh, oui, il a l'air plutôt accro à toi.

— N'est-ce pas ? dit Natsu.

— C'était déjà bizarre qu'il engage un rônin, mais encore plus qu'il ne se soit pas énervé malgré son impolitesse de ce matin. Comment vous vous connaissez, tous les deux ?

— Tu es une femme qui interroge son mari infidèle ? plaisanta Zenji.

— Tais-toi, Zenji répliqua-t-elle sèchement. Puis, se tournant de nouveau vers Jinya :

— Alors ?

Jinya ne sembla nullement gêné par l'interrogatoire agressif. Les yeux toujours rivés sur la cour, vigilant, il se mit à répondre.

— Je ne sais pas pourquoi il me fait autant confiance. J’ai simplement accepté ce travail pour lui rendre ce que je lui dois.

— Hein... ? Bon, peu importe. D’accord. Je vais te croire, puisque mon père te fait confiance. Et puis, tu ne mentais pas non plus sur ta force.

Jyuuzou représentait tout pour Natsu. Alors, s’il faisait confiance à ce rônin venu de nulle part, elle le pouvait aussi. Jinya en fut légèrement surpris.

— Vous me faites confiance simplement parce que Jyuuzou–dono le fait ? Vous devez vraiment tenir à lui.

— Évidemment. On n’est peut-être pas liés par le sang, mais c’est lui qui m’a élevée. Je lui dois beaucoup.

Jyuuzou n’était pas du genre démonstratif, mais il était la seule famille de Natsu, un père strict, mais aimant, dont elle pouvait être fière.

— Je vois. C’est bien, dit-il doucement.

C’était un peu étrange d’entendre un ton si doux venant d’un homme qui avait tranché un démon comme si de rien n’était.

— Et je crois que c’est réciproque. Jyuuzou–dono tient vraiment à toi, lui aussi.

— Tu crois ?

— Bien sûr que oui, intervint Zenji. — Il t’a assigné un garde à peine un jour après que tu lui as parlé du démon. Il est même surprotecteur.

Natsu pencha légèrement la tête, mais elle ne pouvait complètement dissimuler sa joie. Malgré la menace imminente d’une manifestation démoniaque, elle ne ressentait presque aucune peur tant elle était heureuse.

— ...Oh. Tu avais raison, Zenji–dono, murmura Jinya pour lui-même.

— Hein ?

— Rien.

De bonne humeur, Natsu ne releva pas ce que Jinya venait de marmonner. Elle s’apprêtait à lui poser une autre question, mais il la devança.

— Ah, au fait. J'ai entendu dire que Jyuuzou-dono avait un fils, mais...

— Je ne sais pas, et je m'en fiche.

Elle le coupa net. Sa bonne humeur s'évanouit aussitôt, remplacée par une inquiétude sourde.

— Quel est l'intérêt ? Ne me pose pas ce genre de question débile.

— Je... vois. Désolé.

Il répondit un peu sèchement, mais il ne paraissait pas en colère. En réalité, sa réaction sembla confirmer quelque chose dans son esprit, et il hocha doucement la tête, comme s'il venait de comprendre un détail important. Son calme agaça Natsu, sans qu'elle sache vraiment pourquoi. Pourtant, elle ne creusa pas davantage.

Quelques heures passèrent. La conversation s'essouffla peu à peu à mesure que la nuit avançait. Plus Natsu se sentait fatiguée, plus ses inquiétudes refaisaient surface, s'approfondissant dans l'obscurité nocturne.

— Vous n'allez pas dormir ? demanda Jinya.

— J'y arrive pas, répondit-elle, un brin grognon.

Elle resta sur la véranda avec les deux hommes, cherchant simplement à tuer le temps.

Jinya observait la cour, immobile comme une statue, tandis que Zenji la rassurait en disant qu'il tenait encore le coup. Leurs styles différaient, mais tous deux faisaient de leur mieux pour elle. Puisqu'elle était la cible du démon, ils auraient sûrement eu moins d'ennuis si elle s'était contentée de rester cloîtrée dans sa chambre. Mais elle était bien trop agitée pour ça.

— Dis... Est-ce que des enfants peuvent naître d'une union entre un démon et un humain ?

Elle avait posé la question à Jinya. Si elle devait croire son père, il avait affronté de nombreux démons par le passé. Il devait probablement connaître la réponse.

— C'est possible, répondit Jinya. — Mais que l'enfant ressemble plus à l'humain ou au démon dépend des cas.

— Oh...

Son mince espoir s'évanouit. Peut-être qu'elle était vraiment la fille du démon, comme il l'avait dit.

— Pas d'inquiétude, Mlle Natsu. Ce n'est pas ce que tu crois, c'est sûr, la rassura Zenji.

— Mais Père et moi ne sommes pas liés par le sang, et je ne sais rien de mes vrais parents ! hurla-t-elle.

Les mots de Zenji n'avaient rien fait pour la calmer.

— Comment je peux en être sûre que je ne suis pas... tu vois bien...

— Vous ne l'êtes pas, dit Jinya, d'une voix dénuée d'émotion.

Sa voix était froide et rigide comme du plomb.

— Vous n'êtes pas l'enfant de ce démon, croyez-moi.

Cette voix glaciale ne fit qu'attiser les émotions de Natsu.

— Qu'est-ce que t'en sais, toi ?!

— Je connais ce démon.

Cette fois, la voix glaçante de Jinya eut l'effet inverse, apaisant son esprit en ébullition.

— Hein... ?

— J'ai un lien étroit avec lui. C'est pour ça que je peux affirmer avec certitude que tu n'es pas sa fille.

— ...Vraiment ?

— Je ne mens jamais. Alors ne te fais pas de souci pour rien.

Il parlait d'un ton ferme, sans détourner les yeux de la cour. Il était très sec mais c'était justement ce qui le rendit crédible à ce moment-là.

— I-il a raison, Mlle Natsu ! lança Zenji. — Je veux dire, si un expert en démons le dit, on ne va pas le contredire ! Y'a vraiment pas de quoi s'en faire ! On va chasser ce démon tous les deux, les doigts dans le nez !

— Tu veux dire que tu vas regarder pendant qu'il fait tout le boulot...
Dit Natsu.

— O-ouais, bon... Pff, tu ne me ménages pas aujourd'hui, hein, ah ah.

Il fit mine d'être accablé, un peu de manière théâtrale. Mais en y regardant de plus près, on voyait bien qu'il avait un grand sourire. C'était sa manière à lui de reconforter Natsu. Son malaise finit par se dissiper quand elle comprit.

Elle poussa un énorme bâillement.

— Tout ce blabla m'a épuisée.

Elle jeta un regard en coin à Jinya. Il n'avait toujours pas détourné les yeux de la cour. Tant mieux : ce serait plus difficile à faire s'il la regardait. Après un instant d'hésitation, elle trouva le courage de demander :

— H-hey, comment tu t'appelles ?

— ...Jinya.

— Jinya, hein. D'accord, je t'appellerai comme ça à partir de maintenant.

Elle détourna brusquement la tête, tentant de dissimuler sa gêne. L'appeler par son prénom était la seule forme de reconnaissance qu'elle pouvait se permettre d'exprimer, malgré sa timidité.

Zenji se couvrit la bouche d'une main, faisant de son mieux pour retenir un rire. L'embarras de Natsu l'amusait. Après avoir tremblé de rire un instant, il se calma, puis se pencha vers Jinya, lui chuchotant à l'oreille.

— Merci, Jinya. Tu lui as menti pour qu'elle se sente mieux, pas vrai ?

— Hein ? Heu, je ne mens jamais.

— T'inquiète, j'ai compris. Ha ha, vous n'assumez pas autant l'un que l'autre.

Jinya fronça les sourcils, visiblement perdu sur ce pour quoi on le remerciait. Zenji, lui, avait l'air de bien s'amuser.

— Hé... Vous parlez de quoi tous les deux ? lança Natsu, d'un regard perçant.

— Rien, rien, répondit Zenji avec un sourire.

L'ambiance était légère. Les choses semblaient enfin redevenir normales. Puis Jinya se leva et rompit cette atmosphère agréable avec une question des plus troublantes.

— ...Tu sais comment naissent les démons ?

— Hein ? D'où ça sort, ça ? demanda Zenji.

Jinya ne répondit pas. Natsu le regarda, intriguée par cette question étrange et hors contexte. Zenji poursuivit :

— Eh bien... J'imagine qu'ils naissent de l'union de deux démons ou un truc comme ça. Je me trompe ?

— Pas complètement. En réalité, il y a plusieurs façons pour un démon de naître. Parfois, deux démons s'unissent et donnent naissance à un autre démon, comme tu viens de le dire. D'autres fois, un démon souille un humain pour le plaisir et plus rarement tombe amoureux de l'un d'eux. De temps en temps, un démon peut aussi naître du néant.

— Du néant ?

— Oui. Les émotions portent en elles une puissance, d'autant plus grande qu'elles s'assombrissent. La colère. La haine. La jalousie. L'attachement. Le chagrin. La faim. Ces sentiments noirs s'accumulent, se condensent... jusqu'à prendre forme.

Peut-être avait-il posé cette question parce qu'il savait ce qui allait suivre. Les yeux de Natsu s'écarquillèrent, et un vent se leva dans la cour. L'espace devant eux se compressa, et une brume noire fit son apparition à partir du vide avant de se rassembler peu à peu, s'épaississant et prenant lentement forme, exactement comme Jinya l'avait décrit. Un démon était en train de naître sous leurs yeux.

— Les démons nés du néant ne sont rien d'autre que des émotions incarnées.

Jinya sauta dans la cour, sans jeter un seul regard à Natsu, recroquevillée derrière lui. Mais il n'attaqua pas. Il ne dégaina même pas son sabre.

Attendait-il que le démon soit entièrement formé ? La brume noire s'épaissit, révélant peu à peu un corps difforme. Sa peau en décomposition dégageait une odeur répugnante.

— Identifie-toi, dit Jinya.

La réponse fut la même que la veille.

— **REN... DEZ... MOI... FILLE...** grogna le démon.

Son intelligence semblait trop limitée pour prononcer autre chose. Contrairement à la veille, toutefois, il n'hésita pas. Il reconnut immédiatement le rônin armé comme une menace et se rua sur lui sans réfléchir. Pour Natsu, le démon apparaissait comme une silhouette floue, mais pour Jinya, ses mouvements étaient bien trop lents. Il recula d'un demi-pas, se déporta sur le côté, et au moment où la créature approcha, il enfonça dans sa poitrine un coup d'épaule, le projetant au sol.

— Tu n'as même pas l'intelligence de donner ton propre nom... Quel gâchis.

Loin de fuir ou de trembler, Jinya faisait face à la créature avec une aisance inhumaine. Natsu fut impressionnée par sa force hors du commun. Mais ce démon était une entité dépassant la compréhension humaine. Le coup n'avait pas suffi à l'arrêter. Il se redressa à quatre pattes et grogna, avant de charger à nouveau.

Sans dégainer, Jinya utilisa son fourreau pour frapper le menton du démon, puis l'asséna d'un puissant coup. Le démon s'effondra. Mais ce genre de coup n'était pas mortel, et il se releva encore. Voyant cela, Jinya poussa un léger soupir

— M-mais qu'est-ce que tu fais ? Achève-le, bon sang ! cria Zenji, incapable de contenir sa frustration.

Natsu ressentait la même chose. Même sans être des combattants, ils voyaient bien que Jinya pouvait en finir à tout moment. Et pourtant, il ne l'avait toujours pas fait. Il n'avait même pas dégainé son sabre.

— Je dois le tuer ? demanda Jinya, comme si la réponse n'allait pas de soi.

Le démon s'était de nouveau redressé pendant leur échange, prêt à attaquer. Mais Jinya ne bougea pas. Il restait figé, observant. Exaspéré, Zenji cria :

— Oui ! Je t'en supplie, fais-le !

Jinya l'interrompit, sa voix redevenue glaciale comme du plomb.

— Je parle à Natsu-dono.

— Hein... ?

Natsu resta figée. Pourquoi son nom était-il soudainement mentionné ? se demanda-t-elle. Et pourtant, au fond d'elle, elle comprenait. Elle frissonna.

— M-moi ?

Jinya la fixa, comme s'il voyait au travers d'elle, non, comme s'il faisait voler son masque en éclats.

— N'est-ce pas ce que tu voulais ? Être attaquée par un démon pour que ton père s'inquiète pour toi, comme le ferait une vraie famille ? dit-il avec une froideur déconcertante. — Je te repose la question : veux-tu vraiment que je tue ce démon ?

Elle était terrorisée, paralysée par la peur, incapable d'articuler un mot. Mais ce n'était ni le démon qui l'effrayait, ni même la possibilité d'être sa fille. Ce qui l'effrayait, c'était sa propre fragilité, que ce rônin indélicat mettait à nu.

Il existait bien des histoires effrayantes dans ce monde, et Natsu avait la sienne.

Ses parents étaient morts avant même qu'elle ne puisse s'en souvenir. Jyuuzou l'avait recueillie. Jamais elle ne s'était plainte de la perte de ses véritables parents. Pour elle, Jyuuzou était son vrai père.

Mais un jour, elle avait surpris une conversation : son père avait autrefois eu une femme et un fils. Un démon avait tué sa femme, un autre lui avait enlevé son fils. Voilà pourquoi il haïssait les démons. Il aimait toujours sa famille disparue. Il espérait encore le retour de son fils, comme le disaient les apprentis. Pour Natsu, Jyuuzou était une vraie famille. Mais pour lui, sa vraie famille avait été volée par des démons.

Alors elle avait commencé à se poser des questions : Et si elle n'était qu'un simple substitut ? Et s'il ne l'aimait pas autant qu'elle, elle l'aimait ? Une fois le doute semé, il ne pouvait que grandir. Peut-être que si elle aussi était attaquée par un démon... alors peut-être qu'il l'aimerait.

— Zenji-dono, tu avais raison, dit Jinya. — Ce démon n'est rien d'autre qu'un mensonge inventé par Natsu-dono. Elle ne s'en était juste pas rendu compte.

Le démon se relevait sans cesse pour attaquer Jinya, mais il esquivait et le renversait à chaque fois. Le monstre ne lâchait rien, visant toujours Jinya et non Natsu. Sans doute parce qu'elle ne voulait plus rien entendre. Le démon s'acharnait sur lui, comme s'il le suppliait de ne plus mettre sa faiblesse à nu, bien que cela soit vain.

— Même si je tuais ce démon ici, il réapparaîtrait demain soir, dit-il.

— Comment... ?

Elle voulait lui demander comment il pouvait en être si sûr. Mais en vérité, elle le savait. Mieux que quiconque.

— Parce que ce démon, ce sont vos émotions qui ont pris forme, déclara-t-il simplement, sans pitié. — Il reviendra chaque nuit, tant que vous le garderez en vous. À chaque fois, il suscitera l'attention de ton père adoré et de Zenji. Et quand quelqu'un viendra vous dire ce que vous ne voulez pas entendre, il les attaquera à votre place. C'est pratique, non ? N'est-ce pas ce que vous voulez ?

— Arrête...

— Si je le tue maintenant, il reviendra encore et encore, jusqu'à ce que votre cœur soit comblé. La seule façon d'y mettre fin, c'est de remonter à la source.

— Quoi ? Tu veux que je meure, c'est ça ?

— Non. Il faut juste vous dire à vous-même d'y mettre fin, dit Jinya, les yeux aussi aiguisés qu'une lame, légèrement plissés vers Natsu.

Elle comprit ce qu'il voulait dire. Si le démon était né de ses émotions, alors elle seule pouvait y mettre fin en y renonçant. Mais cela reviendrait à abandonner son désir d'être aimée par son père, et ça, elle ne le pouvait pas.

— J-je peux pas...

Elle comprenait enfin pourquoi le démon était aussi difforme. Ce démon, c'était elle. Elle gardait bien cachée la Natsu qu'elle était vraiment, et osait pourtant exiger de l'amour. Elle laissait son père s'occuper d'elle, tout en doutant de son affection. Elle enviait une épouse et un fils disparus, sans jamais oser l'admettre. Elle dissimulait toute cette laideur en elle, la vraie Natsu, derrière le masque d'une fille arrogante et capricieuse.

— Non... Non... !

Elle avait peur. Peur d'affronter la laideur qu'elle cachait depuis si longtemps. Alors elle pleurait comme un enfant. Le démon continuait d'attaquer Jinya, encore et encore, pour être aussitôt repoussé. Et à chaque coup, chaque chute, chaque impact, elle se retrouvait face à son désir invouable d'être aimée.

Ce qu'elle voulait, en vérité, c'était juste être proche de son père. Mais ce désir s'était tordu, transformé, jusqu'à devenir cette créature difforme. Elle avait engendré quelque chose qui n'avait pas sa place dans ce monde. Cela ne voulait-il pas dire, par extension, qu'elle-même n'y avait pas sa place ? Si c'était le cas, alors peut-être que celle qu'on devrait éliminer, c'était...

— Tu te trompes ! Mlle Natsu ! dit une voix, aussi douce qu'une étreinte chaleureuse.

— Zenji... ? dit-elle, les yeux larmoyants.

— La seule chose qu'on doit éliminer ici, c'est ce démon, pas toi.

Tu ne comprends pas, pensa-t-elle en sanglotant. Ce démon, c'est ce que je suis... un monstre, laid, laid à en pleurer. Une créature comme moi ne mérite aucun pardon.

Zenji lui prit doucement la main.

— Non, c'est toi qui ne comprends pas... Tu ne comprends pas !

— Ça ira, Mlle Natsu. Tu sais, on dit souvent que je suis super sociable, mais même moi, il y a des gens avec qui je ne peux pas m'entendre. Y'a des matins où j'ai aucune envie d'aller bosser, et franchement, ton père me fatigue à toujours exiger l'impossible, mais garde ça pour toi, d'accord ? Dit-il avec un grand sourire non sans une once de niaiserie.

Natsu fut surprise d'entendre de telles paroles venant de lui. Elle l'avait toujours vu comme quelqu'un de foncièrement sympathique. C'était pour ça qu'il travaillait si bien avec les grossistes et les clients, et qu'il laissait toujours passer ses remarques cinglantes. Pour elle, Zenji était comme un grand frère : travailleur, toujours patient, jamais plaintif, même s'il avait tendance à dire des bêtises. Elle ne connaissait pas cette facette de lui, et n'avait même jamais pensé à la découvrir.

— Tu n'es pas seule, poursuivit-il. — Tout le monde cache une part de lui-même. Mais même s'il y a des gens avec qui je ne m'entends pas, il y en a tellement d'autres avec qui c'est super. Et travailler devient vraiment sympa quand tout s'aligne. Ton père peut être sacrément pénible parfois, mais il m'a offert un job, et je lui en suis reconnaissant. Tout ça fait partie de moi. Alors, pourquoi s'attarder sur ce qu'il y a de négatif en toi, quand tu es bien plus que ça ?

Il semblait lui dire : *un démon horrible existe en chacun de nous, même en moi. Alors pourquoi dois-tu être la seule à t'inquiéter du tien ?*

Il ne ridiculisa pas ses peurs adolescentes. Il les reconnaissait, le démon hideux compris, et voulait qu'elle les accepte elle aussi.

— Ce démon est peut-être né de tes émotions, dit-il. — Mais il ne te résume pas. Fais-moi confiance. Tu peux être entêtée et blessante parfois, mais tu es aussi une fille gentille qui aime profondément son père.

— Zenji...

— Il n'y a pas de honte à avoir des sentiments comme les tiens. Parles-en avec ton père, et montre que ces pensées sont fausses. Ça ira. Je suis convaincu qu'il te considère comme sa famille.

Le démon grotesque représentait les émotions de Natsu, façonnées par son incapacité à les reconnaître. Mais ce n'était pas tout ce qu'elle était. Mettre fin à tout cela ne signifiait pas renier ses émotions, mais saisir la chance de recommencer et de corriger ses erreurs. Elle pouvait arrêter de cacher sa timidité derrière une façade de méchanceté. Elle pouvait affronter sa jalousie. Elle pouvait comprendre que toute cette laideur était née de l'amour qu'elle portait à sa famille, et même en tirer une certaine fierté.

— Tu es comme ton père, Mlle Natsu... toujours maladroite avec les mots. Mais il est temps de t'ouvrir.

Peut-être que c'était tout ce qu'elle avait toujours voulu.

— ...Mets-y fin alors, dit-elle.

Elle choisit de confier sa volonté à Jinya.

Le démon hideux, c'était ses propres émotions. Elle pouvait l'accepter désormais et pour cette raison, elle pouvait maintenant les renier. Renier ses émotions ne les ferait pas disparaître. Elle aurait toujours peur d'affronter certaines vérités, et ce démon hideux resterait accroché à elle, telle une ombre. Mais ce soir, elle voulait mettre fin à ses jours de fuite. Elle acceptait qu'il soit là, en elle, pour toujours... et ferait face au lendemain avec un peu plus de sincérité.

— Mets-y fin.

— Vous en êtes sûre ?

— Oui. Cette chose, c'est peut-être moi, ce sont peut-être toutes les émotions que j'ai enfermées par peur de la vérité, mais ça s'arrête aujourd'hui. Je vais changer.

Tremblante, elle affronta le démon du regard avec courage. Jinya sentit sa détermination et esquissa un sourire. Natsu se sentit troublée par ce sourire très chaleureux mais il ne dura qu'un instant. Son visage redevint neutre alors qu'il déporta son regard tranchant sur le démon.

— Bien. Rien n'est immuable, sauf les démons. C'est pour ça que votre démon est né. Ce sont vos sentiments devenus stagnants.

Mais rien ne peut rester figé pour toujours. Parfois, on se fige de peur. Parfois, on s'accroche à des regrets passés. Mais tôt ou tard, il faut avancer à nouveau et continuer à vivre.

Jinya tira enfin son sabre et adopta une posture de combat. En faisant un pas en avant, il se tourna légèrement de côté pour effectuer une coupe horizontale.

— Tu te dresses sur la route de ceux qui veulent vivre dans le présent. Disparais.

Le vent rugit une fois, tranché net — puis ce fut terminé.

Sous sa lame, le démon gisait, réduit en morceaux.

La cour retrouva son calme, et la douce brise automnale revint. Avec le temps, le chant des insectes reprendrait probablement aussi. Le démon gisait au sol, inerte. Une vapeur blanche s'élevait de son corps. Cette fois, c'était sûr : sa fin était proche.

— C'est fini ?

— Oui.

Natsu dormait dans les bras de Zenji, épuisée. Elle s'était évanouie et reposait paisiblement, comme si une ombre pesante avait enfin été chassée. En contraste, le visage de Zenji était grave. La réalité que cette apparition ait pu naître d'une si jeune fille le troublait profondément.

— Hé... Ce truc est vraiment parti pour de bon, pas vrai ?

— Normalement. Mais tout dépendra de Natsu-dono, à partir de maintenant.

— Je vois...

Le démon n'était qu'une manifestation des émotions de Natsu. Son retour dépendrait uniquement d'elle. Pourtant, Jinya ne semblait pas inquiet. Natsu avait la capacité d'accepter ses failles émotionnelles, et surtout, elle avait des gens pour la soutenir. Lorsqu'elle se réveillerait, tout serait différent.

— Je n'aurais jamais cru qu'un démon puisse être créé aussi facilement... dit Zenji.

— Ce n'est pas vraiment le cas. Les émotions de Natsu-dono étaient simplement très puissantes.

— Ah... Je vois. Je ne voulais pas minimiser ce qu'elle ressentait, murmura Zenji, un peu honteux en réalisant son erreur.

Ce n'était peut-être pas visible en surface, mais les tourments de Natsu étaient profonds au point de donner naissance à un démon.

Jinya ne répondit rien, et la conversation sombra dans le silence. Un souffle nocturne, froid et discret, traversa la cour.

— Brrr, il fait frisquet, lança Zenji.

— C'est une nuit froide. Il faut se mettre au lit Natsu-dono.

— Bonne idée. Et toi, tu fais quoi ?

— Je vais monter la garde jusqu'à l'aube. Tant qu'à faire.

— Merci. Bonne nuit, alors.

Zenji se redressa, Natsu dans les bras, et la ramena dans sa chambre. Il la berça doucement, puis, naturellement épuisé, partit se coucher à son tour. Il ne restait plus que Jinya et le démon dans la cour.

...Le langage est parfois une chose bien étrange. Jinya avait dit : « *Je ne mens jamais.* » Mais cela ne voulait pas dire qu'il disait toujours toute la vérité. Ce qui suivit à présent est quelque chose qu'il ne souhaitait pas révéler à Natsu ni à Zenji.

— **REN... DEZ... MOI... FILLE...**

Au bout d'un moment, le démon se releva. Il ne ressuscita pas, à proprement parler. Il força son corps à se redresser une dernière fois, même alors qu'il se dissipait déjà.

Jinya dégaina calmement son sabre.

— Je m'en doutais.

Si ce démon était entièrement né des émotions de Natsu, alors il aurait dû perdre sa raison d'exister au moment même où elle les avait rejetées. Et pourtant, il était toujours là, debout.

C'était bien ce que Jinya avait suspecté. Les démons pouvaient naître des émotions, oui... mais les émotions de Natsu ne suffisaient pas, à elles seules, à créer un démon. Le reste venait forcément d'ailleurs.

Depuis le début, Jinya soupçonnait qu'un autre cœur s'était mêlé au sien.

Il y avait une autre femme qui avait contribué à la naissance du démon : la défunte épouse de Jyuuzou.

Ses émotions persistantes avaient comblé le manque de celles de Natsu, c'était précisément la raison pour laquelle le démon réclamait le retour de sa fille.

Autrement dit, la fille que le démon appelait... c'était celle que l'épouse avait elle-même mise au monde.

— Ça faisait longtemps. Même si, pour être honnête, j'étais trop jeune pour me souvenir de toi. C'est étrange, n'est-ce pas, de se revoir dans de telles circonstances, dit Jinya à voix basse non sans solennité. Il s'adressait au démon avec politesse.

Il serra les dents, l'air désolé, et maintint la pointe de son sabre dirigée vers la créature.

— Serais-tu disposée à me dire ton nom avant de partir ?

C'était sa méthode. Il demandait toujours un nom avant d'abattre un démon. Une fois, il avait regretté de ne pas l'avoir fait. Depuis, il s'était juré de se souvenir de ceux qu'il tuait, et de porter le poids de leur mort avec lui.

Mais cette fois, c'était différent. Il voulait simplement connaître le nom de ce démon. Son nom à elle. Mais il ne reçut que la même réponse.

— **REN... DEZ... MOI... FILLE... !**

Il grimaça. Sa mâchoire se crispa. Il se répéta que les choses devaient se passer ainsi, puis leva son sabre.

— Pardonne-moi cet affront. Mais ici, chacun tente de vivre sa vie. Nous ne pouvons pas rester prisonniers du passé.

D'un seul coup, il trancha le démon en deux. Cette fois, il s'effondra pour de bon, incapable même de pousser un cri lors de son dernier soupir. Son corps se dissipa en une vapeur blanche, ne laissant rien derrière lui.

— Repose en paix désormais, murmura-t-il avec tristesse.

Ses mots, seuls, restèrent dans la cour comme une offrande... avant de se dissoudre, eux aussi, dans la nuit.

Jinya monta la garde toute la nuit, par précaution. Mais rien de particulier ne se produisit. Après le changement qu'avait traversé Natsu, le démon avait peu de chances de réapparaître un jour.

Lorsque l'aube se leva, il se rendit auprès de Jyuuzou pour lui faire son rapport et recevoir sa récompense. Il n'avait aucune raison de rester, aussi tenta-t-il de partir le plus rapidement possible... pour se faire prendre en embuscade par Zenji et Natsu devant la boutique.

— Merci pour tout, Jinya, dit Zenji. — Allez, dis-le aussi ! Mlle Natsu.

— P-peu importe... Répondit-elle.

— À ce rythme, le démon va revenir, tu sais ?

— Ugh, ça va, j'ai compris ! Euh... merci, dit-elle d'un ton un peu boudeur.

Cela dit, c'était un net progrès, bien loin de l'attitude qu'elle avait lors de leur première rencontre.

— Ça va me prendre du temps, mais je vais essayer de changer petit à petit.

— Je vois. C'est très bien, répondit Jinya.

Elle détourna le regard, gênée. On ne changeait pas du jour au lendemain ; il lui faudrait encore du temps pour devenir celle qu'elle voulait être.

— Faut dire, Jinya, tu es sacrément consciencieux. Si tu n'étais pas resté après que je t'ai dit de partir, on aurait été fichus, dit Zenji.

Il trouvait étonnant qu'un rônin, réputé pour ne travailler que pour de l'argent, se montre aussi patient et prévenant.

— D'ailleurs, pourquoi être allé aussi loin pour nous ?

— Parce que Jyuuzou-dono me l'a demandé, répondit Jinya. — Je ne pouvais pas l'abandonner en cours de route. Je ne suis pas ici pour l'argent, mais pour lui rendre ce que je lui dois.

— Tu avais déjà dit quelque chose comme ça, intervint Natsu. — Tu avais une dette envers lui je crois. C'était quoi, cette histoire ?

Jinya ferma les yeux. Il savait que les mots seuls ne suffiraient pas à expliquer, mais il tenta quand même, pour Natsu.

— On ne devient pas forcément plus mature en vieillissant... mais avec les années, certaines choses finissent par devenir évidentes.

Derrière ses paupières closes, il aperçut les choses que son jeune lui n'avait pas pu protéger. Des jours révolus, son père, sa sœur, lui. Avant Kadono.

— Enfant, je ne voyais que ce qui s'offrait à mes yeux. J'étais trop jeune pour comprendre que les gens cachaient des choses en eux.

C'était une vieille histoire, désormais. À l'époque, Jinya, qui s'appelait encore Jinta, avait fui Edo avec sa petite sœur, Suzune, à l'âge de cinq ans. Leur père maltraitait Suzune, et il ne pouvait plus le supporter.

La raison de cette haine était simple. Leur mère était morte en donnant naissance à Suzune, et l'un de ses yeux était rouge. Elle était indéniablement l'enfant d'un démon. Sa mère étant humaine, cela signifiait que son père ne l'était pas. Il était aussi probable que cette conception n'ait pas été voulue. Leur père haïssait le démon qui avait souillé et tué sa femme, et il haïssait Suzune pour la même raison. Incapable de supporter plus longtemps cette haine, Jinya s'était enfui avec elle. Ils venaient à l'origine d'une famille de riches marchands d'Edo.

— Depuis que j'ai moi-même connu la perte, je commence à comprendre. Et pour avoir cru qu'abandonner mon père était la seule solution, je dois beaucoup à Jyuuzou-dono.

À l'époque, Jinya n'avait pensé qu'à lui et à sa sœur. Il n'avait pas songé à la douleur que son père avait ressentie en perdant sa femme, ni à celle qu'il ressentirait en perdant son enfant. Il n'avait pas envisagé cette part de lui — et il le regrettait. Mais maintenant, il se sentait soulagé. Jyuuzou avait une fille, une qui l'aimait profondément. Cet homme avait retrouvé une famille.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? dit Natsu, exaspérée.

Mais Jinya n'avait aucune intention d'en dire davantage. Elle n'avait pas besoin de connaître le passé. Jyuuzou n'avait plus qu'un seul enfant désormais, et cela suffisait.

— Bon, eh bien... Disons qu'il est bon de réfléchir à ce qu'on doit à ses parents, dit-il à la place, esquissant un léger sourire.

Par certains côtés, Natsu lui rappelait sa sœur. C'était peut-être pour cela qu'il supportait aussi bien son caractère.

— Hmm... dit-elle, comme si elle ruminait ses paroles.

— Vous considérez Jyuuzou-dono comme votre père, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Bien sûr que oui.

L'absence d'hésitation dans sa réponse fit plaisir à Jinya. Il était rassuré de savoir que Jyuuzou n'était plus seul. Peut-être que ce réconfort rachetait, en partie, le fils indigne qu'il avait été.

Il lui restait pourtant un regret. Au final, il n'avait jamais appris le nom du démon. Quel pouvait-il être ? Le démon était né des émotions de Natsu, peut-être aurait-il pu s'appeler « Natsu » lui aussi. Mais il était aussi né de son amour pour son père. Alors peut-être aurait-il dû s'appeler « Amour » à la place.

Mais qu'en était-il des autres émotions qui composaient ce démon ? Qu'en était-il de celles d'une mère, en quête de la fille qu'on lui avait arrachée, une fille qu'un démon lui avait imposée, et qu'elle avait pourtant aimée, au-delà même de la mort ? Quel nom pouvait-on donner à un tel démon ?

Au final, il resterait dans l'ignorance.

— Prenez soin de lui, alors, dit Jinya. — Il a l'air fort comme ça, mais il est plus fragile qu'il n'y paraît. Soyez là pour lui.

— Pas besoin que tu me le dises, répondit Natsu.

Il lui sourit chaleureusement à ces mots, puis se retourna.

— Alors... adieu.

Il n'y avait aucune tristesse dans cet adieu. Il emportait leur gratitude avec lui et quitta Sugaya, marchant droit devant lui, sans jamais se retourner.

...Sa silhouette s'éloigna peu à peu, jusqu'à disparaître complètement, avalé par le flot de passants.

— Il est déjà parti ?

Demanda Jyuuzou en apparaissant, le regard tourné vers la direction qu'avait prise Jinya. Il ne restait plus la moindre trace du rônin.

— Oui. Mais au fait, pourquoi n'êtes-vous pas allé lui dire au revoir, après tout ce qu'il a fait pour nous ? demanda Zenji.

— Pas besoin. Je savais dès le début qu'il mènerait sa mission à bien, de toute façon.

Même en parlant, Jyuuzou gardait les yeux fixés là où Jinya avait disparu. Il ne semblait ni hésitant, ni plein de regrets quant à leur séparation, simplement un peu nostalgique. Il était en paix avec sa vie telle qu'elle était désormais, et ne s'accrochait plus au passé. Pourtant, certaines vieilles blessures continuaient de faire mal, de temps à autre.

— Ah bon ? Vous le tenez vraiment en haute estime, hein ? Pourquoi ?

Demanda Zenji, trouvant que Jyuuzou avait toujours été un peu étrange à propos de Jinya.

— Quelle drôle de question, répondit Jyuuzou.

La remarque était si à côté de la plaque qu'il ne put s'empêcher d'esquisser un sourire empreint de nostalgie semblable à celui du rônin. Dans un murmure, il ajouta :

— Quel genre de parent ne reconnaîtrait pas son propre enfant ?

— Hmm ?

Mais ni Zenji ni Natsu n'entendirent ce murmure. Jyuuzou ne pouvait pas demander à Jinya de rester, pas plus qu'il ne pouvait aller lui dire au revoir.

Jinya n'aurait pas voulu cela. Leurs chemins étaient désormais différents. Et si cela attristait Jyuuzou, il comprenait que les choses devaient être ainsi. Son fils était devenu un homme digne de ce nom, et qui était-il pour se mettre en travers de sa route ?

— Euh, monsieur ?

— Retourne travailler, ou tu peux dire adieu à toute chance de promotion.

— Tout sauf ça ! À bientôt, Mlle Natsu !

Zenji s'éclipsa en courant dans la boutique. Il pouvait être un peu tête en l'air, mais il avait du potentiel, et Natsu l'appréciait. Jyuuzou avait d'ailleurs prévu de lui confier davantage de responsabilités dans un futur proche.

— Euh, père ?

— Hum ?

— Y-a-t-il quelque chose que je puisse faire pour aider, moi aussi ? demanda Natsu timidement.

Jyuuzou fronça les sourcils à cette question inattendue. Natsu était une fille affectueuse, mais elle était du genre à vivre dans son propre monde. Ce genre de question, c'était une première.

— Pourquoi me demander ça tout à coup ?

— Euh... Je pensais juste à ce que je dois faire pour mon père...

Gênée, elle rougit légèrement.

Jyuuzou comprit aussitôt qui lui avait mis cette idée en tête. Quelle absurdité. Et pourtant, malgré toutes ces années, son fils comprenait si mal ce que ressent un parent... Cela lui réchauffa un peu le cœur.

— Ce n'est pas une chose dont tu dois te soucier. Le seul devoir d'un enfant envers ses parents, c'est de vivre plus longtemps qu'eux.

— Père...

— C'est tout ce que je souhaite pour toi.

Ses paroles n'étaient peut-être pas adressées à elle seule, mais l'autre destinataire ne pouvait plus les entendre désormais. Il lui tapota doucement la tête, puis se tourna pour entrer dans la boutique.

Elle le suivit.

Quiconque les aurait observés à cet instant aurait vu en eux l'image parfaite d'une famille.

Qui pourrait dire précisément quand les premières rumeurs d'apparitions de démons ont commencé ? Les esprits erraient librement dans les rues, par groupes entiers, une nuit après l'autre, reflet de l'inquiétude du monde.

Il était inutile d'empêcher les gens de chuchoter entre eux, et ainsi, les rumeurs douteuses sur les démons continuaient de se propager. Mais une nouvelle rumeur vint s'y ajouter.

Hé, t'as entendu ? Il paraît qu'Edo a un gardien yasha⁶, maintenant. Pour chasser nos démons.

⁶ Le mot "**Yasha**" (夜叉) vient du sanskrit **Yakṣa**, et il a été repris dans les cultures japonaises, chinoises et autres d'Asie de l'Est avec des connotations spécifiques. En japonais, 夜叉 (**Yasha**) est souvent traduit par "démon" ou "esprit féroce". C'est une créature surnaturelle qui peut être : **protectrice** dans certains contextes bouddhistes (par exemple, gardienne de temples), ou **menaçante**, plus proche de l'image occidentale d'un démon. Ici, c'est donc une sorte de "**démon gardien**", une figure ambivalente : effrayante, mais qui combat pour le bien.

Le Dévoreur

1

Nous étions au printemps de la sixième année de l'ère Kaei (1853).

— Pas beaucoup de bonnes nouvelles en ce moment, hein ?

Jinya se trouvait chez Kihee, un restaurant de soba situé à Fukagawa, un quartier d'Edo, où il venait régulièrement depuis quelques jours. Le propriétaire, tout en préparant habilement un bol de soba, discutait avec un sourire en coin. Ces derniers temps, seules des nouvelles préoccupantes circulaient. Il n'y avait guère de paix pour l'homme ordinaire.

— J'entends dire que des bateaux étrangers continuent de pointer leur nez partout, mais les hauts placés ne font rien. Voilà un Kake soba¹, prêt à partir.

— Je prends, répondit une douce voix.

Une jeune fille s'avança pour prendre le bol. Elle paraissait âgée de quatorze ou quinze ans et portait un kimono couleur pêche. C'était Ofuu, la fille unique du propriétaire. Elle et son père, un homme d'une quarantaine d'années, géraient ensemble le restaurant. Elle se fraya prudemment un chemin dans l'espace étroit du restaurant et apporta le bol à la table, mais ses gestes restaient un peu hésitants. Peut-être débutait-elle encore dans ce rôle.

— V-voilà pour toi. Un Kake soba.

Elle força un sourire, qui semblait plus tendu que timide, en posant le bol devant Jinya. Son visage était harmonieux, sa silhouette séduisante, mais sa maladresse venait gâcher l'ensemble.

¹ La soupe se compose essentiellement d'ingrédients Japonais riches en umami comme les algues kombu, le katsuobushi (copeaux de bonite séchée), le shoyu (sauce soja Japonaise) ou le tamari, le mirin et le saké...

Son père l'observa avec inquiétude.

— Bien joué, Ofuu. D'ailleurs, j'ai entendu dire qu'un tueur rôdait dans le coin. Pas très rassurant, surtout quand on a une fille à protéger, tu vois ? Franchement, que fait le gouvernement de nos jours, hein...

Le simple fait qu'il ait félicité Ofuu pour avoir apporté un bol montrait à quel point ses performances habituelles laissaient à désirer. Quoi qu'il en soit, l'époque était trouble, tout comme les propos du propriétaire. Jinya attrapa une paire de baguettes et avala une bouchée de nouilles avant de réprimander l'homme à voix basse.

— Vous devriez faire attention à ce que vous dites.

— J'imagine. Ce serait dommage d'attirer les foudres du gouvernement et de se faire fermer le restaurant, surtout qu'on n'a même pas encore tenu dix jours depuis l'ouverture.

Jinya observa les alentours. Les murs ne semblaient pas récents. Ils n'étaient pas sales à proprement parler, mais le bois témoignait du passage des années.

— Le restaurant n'a pas l'air si neuf que ça pourtant, fit-il remarquer.

— C'est parce qu'on l'a acheté tel quel, sans rien retaper. On l'a eu pour une bouchée de pain, je te jure.

— Sans blague.

— T'as l'air d'aimer ma cuisine en tout cas, vu comment tu viens traîner dans ce taudis tous les jours. Aujourd'hui, ça fait cinq jours d'affilée, pas vrai ?

Le restaurant tournait mal. Jinya n'y avait croisé aucun client à part lui, ce qui paraissait étrange, même pour un établissement nouvellement ouvert. Cela dit, c'était précisément cette impopularité qui l'attirait.

Jinya avait l'apparence d'un humain, mais en vérité, il était un démon.

Il l'était devenu autrefois, consumé par la haine, après que sa sœur eut tué la femme qu'il aimait. C'était pour cette raison qu'il avait délibérément choisi ce petit restaurant à l'écart, où les regards se faisaient rares.

Cela faisait maintenant plus de dix ans qu'il était arrivé à Edo, et son apparence n'avait pas changé d'un pouce depuis ses dix-huit ans, tout comme celle de sa sœur, figée dans le temps depuis bien longtemps. La longévité des démons s'étendait bien au-delà du millénaire, mais chez les démons, passé un certain âge, seul les cheveux et les ongles continuaient de pousser avec l'âge, sans que le reste du corps ne change.

Pour l'instant, Jinya n'avait pas à s'inquiéter, mais s'il restait trop longtemps à Edo, quelqu'un finirait par remarquer qu'il ne vieillissait pas. C'était précisément pour cela qu'il avait choisi ce petit restaurant sans clients réguliers. Il comptait cesser d'y venir après quelque temps et trouver un autre endroit où manger. Tout, pour éviter de susciter les soupçons.

Jinya chercha une réplique, mais Ofuu intervint, réprimandant son père.

— Papa ! Tu veux faire fuir notre seul client ou quoi ?!

— Du calme, Ofuu, on discutait juste un peu, répondit l'homme.

Puis, à l'adresse de Jinya :

— Mais dis-moi, t'en penses quoi, de mes soba ?

Jinya avala une autre bouchée. Les soba n'étaient pas mauvais, mais ils n'étaient pas exceptionnels non plus, surtout comparés à ce que l'on trouvait dans bien d'autres établissements d'Edo.

— Ce n'est pas mauvais. C'est juste... terriblement moyen.

— Tu mâches pas tes mots, toi ! Mais pas grave, je sais bien que ma cuisine n'est pas géniale. Je cuisine parce que j'aime ça, pas parce que j'suis doué ou quoi.

D'ordinaire, Jinya se serait fait mettre à la porte pour avoir qualifié un plat de « terriblement moyen ». La réaction de l'homme le surprit ; il semblait avoir une conscience lucide de ses propres capacités.

— Et malgré ça, vous avez ouvert un restaurant ?

— Ouais, j'avais mes raisons. On a tous un passé qu'on ne préfère pas étaler... J'suis sûr que toi aussi, t'as des trucs que tu voudrais pas raconter.

— Vous n’avez pas tort, répondit Jinya.

La conversation s’acheva naturellement là-dessus. Jinya ne posa pas d’autres questions et se concentra de nouveau sur son repas.

— Cette histoire de tueur en série me fait un peu peur, tu sais, dit Ofuu.

Elle discutait souvent avec Jinya, sans doute parce que les autres clients se faisaient rares.

— Ah... Ouais.

Sa réponse manquait de naturel. Ces rumeurs lui pesaient. Il existait des humains capables de combattre des démons. Lui-même, du temps où il était encore humain, en avait abattu un grand nombre. Cela signifiait que ce tueur pouvait bien être plus puissant que lui.

— Fais attention, Jinya-kun. C’est dangereux de sortir la nuit, dit-elle avec un regard inquiet.

Il ne se gênait pas pour discuter avec elle, mais le ton qu’elle employait lui sembla étrange. Il avait beau faire dix-huit ans, il en avait en réalité trente et un. Il ignorait l’âge exact d’Ofuu, mais elle ne devait pas avoir plus de quinze ans. C’était étrange pour lui qu’une fille dont il avait le double de son âge s’inquiète à son sujet.

— Merci, mais je suis assez grand pour prendre soin de moi, dit-il. — Je ne suis plus un enfant.

Elle gloussa.

— Vu la façon dont tu te tiens bien droit pour paraître plus grand, j’ai du mal à être d’accord. Tu es toujours un enfant, à mes yeux.

Bon sang. Pourquoi les femmes s’obstinent toujours à me traiter comme un gosse, pensa-t-il.

Jinta, sérieusement. Tu ne peux rien faire sans...

Non. Stop. Ne pense pas à elle. Il refoula cette émotion naissante avant qu’elle ne prenne racine.

— Merci pour le repas. C'est combien ?

Sans même hausser un sourcil, il reposa le bol.

Depuis qu'il avait quitté Kadono pour s'installer à Edo, Jinya avait appris de nombreuses petites astuces : dissimuler ses yeux rouges, contenir ses émotions. Il se trouvait pathétique d'être devenu si habile dans des choses aussi triviales.

— Ça fera seize mon².

Jinya tendit la somme exacte. Le patron se mit à compter les pièces et, avec un brin de surprise, lança :

— Pour un rônin, t'as pas l'air dans le besoin.

— Je suppose. Je trouve du travail régulièrement.

— Quel genre de travail, si ce n'est pas indiscret ?

— Chasseur de démons.

— Eh ben, ce n'est pas rien. Tu comptes aller jusqu'au Palais du Roi-Dragon une fois tous les démons éliminés ? plaisanta le patron, manifestement sceptique.

Mais Jinya était on ne peut plus sérieux. Les démons étaient bien présents à Edo, et ils n'étaient pas rares. Son rôle était d'empêcher que les plus faibles ne deviennent leurs victimes. De temps à autre, un marchand, un vassal du shogun ou un riche notable faisait appel à ses services, ce qui permettait de gagner un peu d'argent. Mais plus important encore, ce travail lui offrait l'occasion d'aiguiser ses compétences. L'argent était bienvenu, certes, mais il n'était qu'un avantage secondaire.

— Seize mon tout rond. Merci beaucoup ! déclara le restaurateur en terminant de compter, puis il s'inclina. Ofuu fit de même, avec grâce.

Jinya n'avait pas de mission ce soir-là. Le ventre plein, il décida d'errer un peu dans les rues, à l'affût de rumeurs étranges. Mais à peine avait-il fait quelques pas hors du restaurant qu'il entendit la voix du patron l'interpeller dans son dos.

² Une monnaie utilisée entre 1336 et 1870.

— Au fait, en parlant de démons, il paraît que les corps retrouvés après les attaques n'avaient pas de blessures causées par une lame.

Jinya s'immobilisa.

— Apparemment, ils avaient tous l'air d'avoir été déchiquetés par une bête ou quelque chose du genre. Et puis, le nombre de corps ne colle pas non plus.

— Il ne colle pas ? Comment ça ? demanda Jinya.

— Ces derniers temps, y a eu plus de disparus que de corps retrouvés. On ne sait pas s'ils ont été enlevés ou emportés par des esprits, mais certains commencent à dire qu'un démon serait derrière tout ça. Tu vois... les démons aiment bien dévorer les gens tout entiers, non ? dit le patron du restaurant, un sourire mauvais aux lèvres, comme s'il tentait de faire peur à Jinya.

Mais ce dernier resta impassible.

— S'il vous plaît, dites-m'en plus.

Le pont Edobashi avait été construit environ quarante ans après que Tokugawa Ieyasu³ eut fait d'Edo la capitale, en 1603. C'était donc l'un des plus grands ponts enjambant la rivière Nihonbashi. De jour, les marchands et les citadins le traversaient à pied, vendant leur marchandise en chemin. Mais à cette heure crépusculaire, il n'y avait plus âme qui vive.

C'était là qu'avait eu lieu une attaque. Ou peut-être ne devrait-on pas appeler cela ainsi, tant les corps retrouvés avaient été affreusement mutilés, comme déchiquetés par une bête. Quoi qu'il en soit, la rumeur prétendait qu'un démon était derrière tout ça. Et puisque les ponts étaient souvent considérés comme des liens entre le monde des vivants et celui des esprits, cet endroit était idéal pour qu'un démon apparaisse.

Le printemps débutait à peine, mais la brise nocturne portait encore les derniers frissons de l'hiver. Jinya croisa les bras et s'appuya contre la rambarde, tout en restant attentif à ce qui l'entourait. Dans le ciel, la lune voilée par une fine couche de brume projetait une lueur bien pâle. Ses vêtements étaient légèrement humides de par la rosée du soir tandis que les environs baignaient dans la clarté lunaire. C'était une belle nuit. Il aurait été dommage qu'un démon apparaisse pour tout gâcher.

Bien que Jinya ne laissât rien paraître, il poussa un soupir interne de lassitude. Rien ne s'était passé pendant un bon moment. Il descendit de la rambarde et se remit en marche, n'ayant pas eu la chance de tomber sur le tueur.

Une perte de temps, peut-être, mais il n'en fit pas tout un drame. Si le tueur avait été assez imprudent pour lui apparaître, cela ferait longtemps qu'il aurait été capturé par les autorités locales... du moins, s'il s'agissait d'un humain ordinaire. Si, comme le disaient les rumeurs, ce tueur était un démon, alors même le magistrat ne pourrait rien faire.

³ Tokugawa Ieyasu 徳川 家康, né le 31 janvier 1543 et mort le 1er juin 1616, est daimyo puis shogun du Japon. Il est le dernier des « Trois unificateurs » du Japon de l'ère Sengoku, après Oda Nobunaga et Toyotomi Hideyoshi.

Jinya espérait mettre fin à tout cela avant que d'autres innocents ne tombent, mais sans savoir où se cachait l'assaillant, il ne pouvait rien faire d'autre que patienter.

— Bon sang..., grogna-t-il.

Il avait beau avoir désormais un corps de démon, cela ne voulait pas dire qu'il était tout-puissant. Ses capacités restaient limitées. Il devait donc se contenter de chercher à pied. Cette impuissance, il le savait, touchait aussi bien les humains que les démons.

Comme il était inutile de râler, il se reconcentra.

— À l'aide... !

Il entendit le cri de détresse d'une femme.

Jinya partit aussitôt dans la direction d'où venait la voix. Sur sa droite, il aperçut le pont Aramebashi, puis, plus loin, le pont Shianbashi, qui enjambait la rivière Horidome Est.

L'air, malgré la proximité du fleuve, était saturé d'une forte odeur de sang. Sur le pont Shianbashi, il découvrit trois cadavres atrocement mutilés. Il scruta les environs, mais ne vit aucun agresseur. Il était arrivé un rien trop tard. Il s'agenouilla près d'un corps et l'examina de plus près. Les corps, inertes comme des poupées de chiffon, étaient si en piteux état que la plupart auraient détourné le regard. Mais pas Jinya. Il n'était plus étranger à la mort.

Doucement, il toucha l'un des corps encore tiède, mais ce n'était pas une entaille nette : elle avait été infligée à la manière d'un déchirement brutal. Il en était sûr, ce n'était pas l'œuvre d'une lame. Des griffes, peut-être. Cela rendait l'hypothèse du démon encore plus crédible.

— ...Hm ?

Quelque chose clochait.

Les trois corps étaient ceux d'hommes. Mais la voix qu'il avait entendue... était celle d'une jeune femme.

Il repensa à ce que le patron du restaurant avait dit : « *les démons aiment dévorer les gens tout entiers* ». Il l'avait dit en plaisantant, certes, mais peut-être avait-il visé juste.

Malheureusement, il n'y avait plus rien à tirer de la scène. Jinya se redressa et reprit sa marche.

C'est alors qu'il entendit un bruit à proximité.

Un souffle tranchant, rapide.

Un son qu'il ne connaissait que trop bien.

Son corps réagit plus vite que son esprit, esquivant instinctivement dans la direction opposée.

— Ngh...

Il avait réagi un instant trop tard. Son bras droit avait été entaillé, la manche courte de son kimono déchirée, rougie par le sang. La blessure restait superficielle, rien qui puisse le ralentir.

Mais ce qui posait problème, c'était de comprendre ce qui venait de se passer. Il connaissait ce son par cœur : c'était exactement celui que produisait une lame lorsqu'on la maniait. Sa blessure prouvait que l'attaque était bien réelle. Pourtant, autour de lui, il n'y avait personne. Aucun assaillant en vue.

Le son retentit à nouveau, cette fois, venant d'en face. Il recula d'un bond mais eut une entaille au niveau de la poitrine.

Il semblait incapable de percevoir l'ennemi avant qu'il ne frappe. Et même après cette deuxième attaque, il ne voyait toujours personne.

Une troisième attaque suivit. Cette fois, silencieuse. Une lame transperça presque sa peau dans le dos, lui procurant une douleur vive. Il se déroba aussitôt dans la direction opposée.

Sa peau avait été bien transpercée, mais il n'était pas temps de s'en soucier. Il scruta les environs avec intensité, mais ne trouva que le même silence oppressant. Aucun ennemi en vue alors qu'il était bel et bien blessé.

Cela, combiné aux rumeurs selon lesquelles le tueur était un démon, l'amena à une conclusion.

— ...Je vois. C'est donc ton pouvoir.

Ce démon était de toute évidence supérieur, doté d'un pouvoir singulier, probablement celui de dissimuler sa présence. Mais il ne pouvait pas faire taire le bruit de ses attaques. Et il n'avait pas la force de tuer à mains nues, sans quoi il ne se servirait pas d'une lame. Cela signifiait que Jinya pouvait le vaincre. Il aurait préféré éviter d'en arriver là, mais il n'était pas assez fort pour affronter ce démon sans recourir à ses propres pouvoirs.

— Au moins, il n'y a aucun survivant...

Il était logique, dans une telle situation, d'utiliser toutes les armes à sa disposition. Il ferma les yeux.

Un bruit immonde de craquement résonna. Les muscles de son bras gauche gonflèrent de façon grotesque, virant au rouge sombre. Il rouvrit les yeux. Ses iris étaient passés du brun au rouge.

— ...Alors je n'ai plus besoin de cacher ça.

L'assaillant ne s'arrêta pas. Même après que Jinya eut révélé sa véritable nature démoniaque. Il sentit une nouvelle coupure, mais ce n'était qu'une piqûre de rien du tout. Son corps, renforcé, résistait bien mieux à présent.

Il balaya l'espace devant lui de son bras, là où il pensait que la lame ennemie pouvait se trouver, et entendit un craquement : elle venait de se briser. La lame invisible du démon était de piètre qualité, probablement produite en série et ne pouvait pas supporter une telle force.

Une pointe de lame apparut soudain dans l'air et tomba au sol. Il semblait que seuls les objets directement en contact avec le corps du démon bénéficiaient de sa capacité d'invisibilité. Dans ce cas, il suffisait de le blesser une fois pour affaiblir son pouvoir.

Jinya adopta une position de combat, son sabre dans la main droite. Il se tenait prêt à frapper en arc de cercle dès qu'il sentirait le moindre contact sur sa peau.

— Je t'attends, assassin, dit-il.

Ses mots auraient pu prêter à sourire, si le démon s'était déjà enfui... mais Jinya n'en avait aucune certitude. *À quoi va-t-il ressembler ?* se demanda-t-il. L'air devant lui vacilla, révélant une silhouette de petite taille, environ cinq shaku de haut, soit une bonne tête de moins que Jinya.

Un démon venait d'apparaître.

Il semblait masculin, sa peau était d'un noir trouble, ses épaules étroites. Il était donc bien faible comme il l'avait prévu. Ce qui retint le plus l'attention, ce fut son œil droit. Bien plus grand que le gauche, l'iris aussi rouge que le blanc de l'œil. Difficile de dire dans quelle direction il regardait, tant la peau autour était difforme, semblable à un masque métallique y avait été soudé. Toute la moitié droite de son visage était gonflée, ce qui rendait encore plus frappant cet œil difforme.

Dans sa main, il tenait la lame brisée. Aucun doute possible : ce démon était bien l'assaillant.

— ..Je m'appelle Jinya. Donne ton nom avant que je ne t'abatte.

Il ne savait pas pourquoi le démon avait décidé de se révéler, mais puisqu'il l'avait fait, autant échanger leurs noms. Jinya regrettait de ne pas avoir demandé le nom d'un démon qu'il avait tué il y a longtemps, et depuis, il s'était juré de porter le poids de toutes les vies qu'il prenait. Offrir ce simple geste de respect, c'était le minimum qu'il pouvait faire.

— **Je me prénomme Mosuke.**

Jinya ne s'attendait pas à une réponse aussi directe. Mosuke était un nom rustique, peu commun pour un démon supérieur. Il n'avait ni la prestance ni la puissance d'un démon de haut rang. Pourtant, sa capacité à disparaître restait un problème. Jinya ne pouvait pas baisser sa garde.

— Je vois. Je m'en souviendrai. Meurs en paix, tu seras dans mes mémoires, dit-il.

Il serra les dents, agrippa son sabre. Penché vers l'avant, il était prêt à bondir et à frapper en formant un arc de cercle avec sa lame quand soudain...

— Attends ! Je ne veux pas me battre ! lança Mosuke en jetant son épée au sol et en levant les mains en signe de reddition.

— ...Hm ? fit Jinya, qui s'arrêta net, le regard sévère, toujours penché vers l'avant, prêt à attaquer.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Ce n'est pas toi qui m'as attaqué le premier ?

— Eh bien... C'est parce que je pensais que tu étais le tueur. J'avais entendu une rumeur disant que c'était un démon, et comme tu en as l'odeur, j'ai cru que c'était toi quand je t'ai croisé ici. Mais je vois que tu es dans le même cas en ayant pensé que c'était moi. Drôle de situation, non ?

— C'est donc pour ça que tu t'es montré, murmura Jinya.

Ce n'était pas si invraisemblable. Mosuke n'avait pas l'air d'un tueur. Mais Jinya ne pouvait pas encore totalement écarter la possibilité d'une ruse. Il fronça les sourcils, méfiant.

— Mais pourquoi un démon chasserait-il un autre démon ?

— Et si on s'éloignait d'ici d'abord avant que quelqu'un ne débarque ?

Jinya regarda autour de lui et évalua la scène : des cadavres, deux démons à l'apparence grotesque. Difficile de justifier tout ça. Il reprit forme humaine, puis rengaina son sabre.

Mosuke prit cela pour un geste de paix. Il afficha un large sourire, dévoilant ses dents pointues.

— Et si on allait chez moi pour discuter ?

2

Un chien fit un hurlement au loin. La nuit s'obscurcissait peu à peu, et la lune était désormais voilée par un mince nuage de soie quand Jinya la vit pour la dernière fois. La pièce où il se trouvait n'avait pas de fenêtre pour regarder dehors, mais il était certain que les rues d'Edo furent bercées à cet instant d'une lumière pâle.

Il était assis dans une pièce d'environ quatre tatamis et demi, autrement dit, un petit espace. Le tatami était vieux, les murs décolorés. L'endroit avait visiblement été construit et habité depuis longtemps, à en juger par le désordre ambiant.

— ...Tu vis ici ? demanda Jinya, mi stupéfait, mi incrédule.

L'endroit où Mosuke l'avait mené était une maisonnette en enfilade, dans une ruelle proche de la rivière Kanda. Les maisons alignées avaient leur façade sur la rue principale, mais celles donnant sur l'arrière étaient destinées aux citadins plus pauvres, qui ne pouvaient se permettre qu'une seule pièce.

— Bien sûr. Avec le temps, même un démon finit par savoir comment paraître humain, répondit un homme, en posant une tasse remplie d'un liquide clair devant Jinya.

— Certains démons vivent même parmi les humains. Nous sommes peut-être incapables de mentir, mais nous pouvons encore dissimuler la vérité. En fait, n'est-ce pas ce que tu fais toi aussi ?

Le kimono à manches courtes de l'homme était couvert de pièces de tissu cousues à la main, et ses cheveux étaient noués en un chignon traditionnel. Difficile à croire, tant il ressemblait à un simple citadin malchanceux. Et pourtant, il s'agissait bien de Mosuke, le démon que Jinya avait rencontré il y a peu. Mosuke vivait ici, dissimulé sous une apparence humaine. Même la couleur de ses yeux — un brun foncé parfaitement ordinaire — ne trahissait rien. Ce n'était pas un démon supérieur pour rien car son déguisement était irréprochable.

— Ne t'inquiète pas, ce n'est pas empoisonné ni rien.

— Le poison ne me tuerait pas de toute façon, dit Jinya. — Merci.

Il prit la tasse et constata qu'elle contenait de l'alcool et non du thé. Il en but une gorgée. C'était bien trop léger. De l'alcool bon marché, coupé à l'eau. Un bol de soba coûtait seize mon, mais une bouteille de saké tournait autour de trente mon. Une somme considérable, sauf pour les plus aisés. Ainsi, les gens ordinaires coupaient généralement leur alcool avec de l'eau.

— Permits-moi de me représenter. Je suis Mosuke, un humble citadin de cette maisonnette.

— ...Et un démon, en réalité.

— Oui. Malgré cette vie modeste, j'ai survécu plus d'un siècle avant de devenir un démon supérieur.

Mais Mosuke n'avait en rien l'allure d'un démon supérieur. En réalité, il semblait même plus faible que la majorité des démons inférieurs que Jinya avait affrontés.

— Pour un démon supérieur, tu es plutôt... dit Jinya, hésitant à être trop direct.

— Faible ?

— ...Ouais, c'est ça.

Mosuke ne sembla pas s'en formaliser.

— Bien sûr. Être un démon supérieur n'a rien à voir avec la force. C'est juste un terme pour désigner les démons qui ont éveillé un pouvoir unique. Il y a bien des démons supérieurs plus lents et plus faibles que les démons inférieurs, comme moi.

Maintenant qu'il y repensait, le démon doté de la *Clairvoyance* que Jinya avait rencontré autrefois n'était pas particulièrement fort. Il semblait donc que même sans un pouvoir offensif, un démon pouvait être classé comme supérieur, tant qu'il avait une capacité.

Rassuré, Jinya aborda enfin le vrai sujet.

— Très bien, soyons clairs... Tu n'es pas le tueur, n'est-ce pas ?

— Je ne le suis pas. Et toi non plus, si j'ai bien compris.

Jinya fixa les yeux de Mosuke. L'homme soutint son regard sans fléchir. Si c'était de la comédie, il était bon acteur. Pour l'instant, Jinya en resta là.

— D'accord. Je te crois.

— Merci beaucoup

— On dirait que tu essaies de traquer ce tueur. Ou plutôt, le tuer, vu que tu ne t'es même pas arrêté pour m'interroger. Pourquoi ?

— Une rancune personnelle, répondit Mosuke fermement, sans la moindre hésitation.

Peut-être attendait-il cette question depuis le début, ou bien sa rancune était-elle simplement tout ce qui comptait pour lui. Il avait l'air calme, mais sa voix était froide.

— As-tu entendu parler des rumeurs de disparitions mystérieuses ?

— Oui. Le nombre de disparus ne correspond pas au nombre de corps retrouvés après le passage du tueur, alors les gens pensent que certains sont enlevés ou emportés, c'est bien ça ? Tout à l'heure, j'ai entendu une femme crier, mais je n'ai pas trouvé son cadavre.

— Elle a été enlevée, dit Mosuke d'un ton neutre. — Jusqu'à présent, le tueur n'a tué que des hommes, et enlève toutes les femmes, sans exception.

Jinya lança à Mosuke un regard interrogateur, se demandant comment il pouvait en être aussi sûr. Mosuke se mordit violemment la lèvre. Un court silence tendu s'installa. Puis il baissa la tête avant de s'exprimer sur un ton las.

— Ma femme a été prise elle aussi.

Ses épaules tremblaient, ses yeux s'embuèrent, ses mains se crispèrent. La rage qui émanait de lui balaya tous les derniers doutes de Jinya, Mosuke n'était pas le tueur. Une telle colère ne pouvait être feinte.

— C'était une humaine, et pourtant elle aimait un démon comme moi. Elle était si gentille. Mais un soir, il y a un mois, elle a disparu. On l'a retrouvée morte, son corps flottant sur la rivière Kanda, une dizaine de jours plus tard. Un fonctionnaire du bureau du magistrat m'a dit qu'il y avait eu des signes d'agression sexuelle.

Des hommes tués, des femmes enlevées, et la femme de Mosuke retrouvée morte et agressée sexuellement. Si tout cela était vrai, alors il ne s'agissait sûrement pas simplement de disparitions inexplicables. Il se passait quelque chose de bien plus monstrueux.

— Tu trouves mon histoire difficile à croire ? demanda Mosuke.

— Non, je te crois. Nous, les démons, sommes incapables de mentir, répondit Jinya.

— C'est vrai.

Mosuke vida sa tasse d'une traite, puis déclara d'un ton ferme :

— C'était une belle âme, du genre à toujours penser aux autres avant sa personne. Même aimer un démon comme moi... Elle ne méritait pas une fin pareille.

Le poing de Mosuke se serra, et une vague de colère émana de lui. Jinya comprenait cette rage. Il savait ce que c'était que de perdre la femme qu'on aime. Et pourtant, il ne ressentait aucune compassion pour Mosuke.

— Jinya-san, poursuivit Mosuke. — Je vis déguisé en humain à présent, mais ça ne veut pas dire que j'aime les humains. À force de vivre parmi eux, j'ai appris à connaître leur laideur. Malgré tout, j'ai réussi à aimer une femme qui acceptait ma forme grotesque. Mais aujourd'hui, j'ai une telle rage envers ce tueur qui l'a souillée et me l'a arrachée que je ne sais plus quoi faire de cette colère.

Il lutta pour contenir quelque chose qui montait en lui. Ses yeux étaient injectés de sang, sa mâchoire crispée. Le voir ainsi faisait peine à voir.

L'émotion que ressentait Jinya à cet instant n'était pas celle qu'il aurait dû éprouver. Ce n'était pas de la compassion, mais une forme d'envie.

Il enviait Mosuke, qui avait un but clair vers lequel diriger sa haine.

Il enviait cette détermination de Mosuke, si différente de sa propre colère, confuse et hésitante.

Il enviait cette haine si limpide.

Jinya prit conscience de cette jalousie et tenta de la noyer dans le saké. L'alcool était coupé à l'eau, mais la sensation de le sentir couler dans sa gorge était agréable.

— Je vois... dit-il simplement.

— C'est pour ça que je ne veux pas de ton aide. Si ce tueur doit mourir, ce sera par ma main, et par la mienne seule.

— Hm...

Jinya ne pouvait pas se résoudre à accepter cette demande. Lui aussi avait ses propres raisons de vouloir tuer ce meurtrier, ou plutôt, ce démon. Même en connaissant la profondeur de la haine de Mosuke, Jinya n'était pas prêt à abandonner aussi facilement. Après un court silence, Mosuke demanda :

— Qu'est-ce que tu cherches, Jinya-san ?

Il scrutait son visage, essayant de lire dans son expression.

— Eh bien, si le tueur est vraiment un démon, alors je veux le tuer moi-même.

En vérité, l'objectif de Jinya se situait après la mort du démon. Mais il n'en dit pas plus.

— ...Je vois. Alors, au lieu de nous gêner mutuellement, que dirais-tu de collaborer pour le trouver ? On peut se séparer, puis se retrouver pour partager nos informations. Je te demande seulement de me laisser l'achever moi-même.

C'était sans doute le meilleur compromis que Mosuke pouvait accepter. Jinya n'était pas impoli au point de refuser cet effort, alors il hocha la tête :

— Très bien, ça me va. Mais es-tu vraiment sûr de vouloir être celui qui le tue ?

— Tu doutes de moi ?

— Non. Mais je doute de ta détermination, répondit Jinya en plissant les yeux. — Qu'on soit démon ou humain, il est difficile de prendre la vie d'autrui. Seras-tu capable d'accepter ce que tu as fait après avoir tué dans un accès de colère ?

— Je...

Mosuke hésita.

— Moi je peux. Je tue depuis longtemps. Mais tu n'es pas comme moi. Si tu ressens ne serait-ce qu'un doute au moment du passage à l'acte, alors je te conseille de reconsidérer la chose. Et comme le destin fait bien les choses, tu as devant toi un type capable de tuer sans la moindre hésitation. Il n'y a aucune raison que tu te salisses les mains.

Mosuke réfléchit un instant, puis secoua la tête. Il fronça les sourcils, la mâchoire serrée.

— Merci beaucoup pour ta proposition, mais au fond, je ne suis qu'un démon. Et j'ai déjà fait de la vengeance de ma femme ma seule raison d'exister, alors...

— Alors tu iras jusqu'au bout, même si cela doit te coûter la vie... c'est bien ça ?

— Oui. C'est ça, être un démon. Si je ne tue pas celui qui a tué ma femme, je ne pense pas pouvoir continuer à vivre.

Jinya avait toujours su ce que Mosuke allait répondre. C'était dans la nature des démons. Mais même ainsi, il ne pouvait s'empêcher de penser : *Tu n'as pas besoin de te laisser consumer par la haine. Il existe d'autres chemins.*

Peut-être ces mots s'adressaient-ils à lui-même, au fond.

— Je vois. Je ferai de mon mieux pour respecter ton souhait, répondit Jinya. — Cependant, si je tombe sur le tueur en premier, je n'aurai peut-être pas le choix.

— Je comprends. Je ne pourrais que maudire ma malchance si cela arrive. Je ne t'en tiendrai pas rigueur, dit Mosuke avec un sourire.

Était-ce pour paraître fort ? Ou pour ménager Jinya ? Impossible de savoir. Mais son amertume — plus forte encore que sa colère — était visible.

Jinya eut la délicatesse de fermer les yeux, sans rien dire.

Le lendemain, ils commencèrent à fouiller Edo de nuit.

Ils ne parvinrent pas à mettre la main sur le tueur, ne tombant que de temps à autre sur les lieux de ses attaques, bien trop tard.

— Le tueur ? Désolé, je ne sais rien du tout à ce sujet.

— Aucune idée. Je n'ai rien vu moi-même.

— Et pourquoi je vous répondrais, hein ? Vous êtes qui vous, au juste ?

Ils interrogèrent plusieurs personnes, sans succès. C'était leur troisième nuit de recherche, sans le moindre progrès.

— Encore une nuit à tourner en rond, hein ? Pas de bol, dit Mosuke.

— C'est comme ça, répondit Jinya.

— Je suppose. On va devoir continuer, pas le choix.

Les deux hommes se retrouvèrent en pleine recherche pour échanger leurs informations, mais aucun d'eux n'avait rien de notable à partager. Ils ne trouvèrent aucune piste cette nuit-là non plus, et rentrèrent bredouilles chez Mosuke. Une fois là-bas, ils s'assirent face à face et partagèrent un verre, c'était leur troisième nuit ainsi.

Mosuke semblait avoir mis de côté ses pensées de vengeance en buvant, affichant une mine plutôt détendue. Quand Jinya lui demanda pourquoi, Mosuke répondit :

— Rien ne vaut un verre partagé avec l'un des siens.

Jinya comprenait ce sentiment. Lui et Mosuke étaient deux démons vivant parmi les humains. Pour eux, il était rare de trouver un compagnon avec qui l'on pouvait être soi-même, sans rien cacher. Même Jinya se surprenait à apprécier cette compagnie.

— Aaah... C'est ce qu'il fallait, dit Mosuke après avoir bu d'une traite.

Ce soir-là, ce n'était pas un alcool bon marché, mais un saké raffiné importé de Kamigata, que Jinya avait acheté. Les techniques de brassage n'étaient pas très développées dans la région d'Edo et la plupart des sakés y étaient troubles et peu raffinés.

C'est pourquoi le bon saké clair devait venir de Kamigata, ce que les gens appelaient Kyoto et ses environs. Le saké de Kamigata était un luxe que peu d'hommes pouvaient s'offrir, mais le dernier travail de Jinya avait été bien rémunéré, alors il s'était un peu permis des largesses.

— Merci d'avoir pris quelque chose d'aussi bon, dit Mosuke.

— Ce n'est rien. C'est normal de partager un peu maintenant. Tu m'as bien payé quelques tournées ces dernières nuits, répondit Jinya.

De toute façon, le bon saké était meilleur à deux, pensa-t-il.

Le saké était excellent. Même sans encas pour l'accompagner, il valait bien son prix. Cela faisait combien de temps que Jinya n'en avait pas autant savouré ? Ils n'avaient rien trouvé ce soir-là, et pourtant, leurs visages disaient tout le contraire.

— Au fait, pourquoi tu chasses les tiens ? demanda Mosuke.

La question semblait lui avoir échappé sans qu'il y pense vraiment. Mosuke agissait par vengeance, mais Jinya avait dit vouloir tuer le meurtrier même s'il était un démon, ce qui n'était pas banal.

Jinya se figea. Que devait-il répondre ? Devait-il révéler à Mosuke qu'il avait été humain autrefois ? Mais démons et humains ne s'accordaient pas, comme l'huile et l'eau. Et il ne voulait pas que ces soirées partagées prennent fin.

Il hésita un instant. Un court silence s'installa. Puis il prit une décision rapide, déclarant sobrement :

— J'étais humain, autrefois. Je suis devenu démon à cause de la haine née lorsque l'un d'entre eux a tué la femme que j'aimais. Mais mes valeurs restent proches de celles des humains. C'est pour ça que je trouve normal de tuer les démons qui nuisent à ces derniers.

Il but une gorgée. Il tenait à ce lien avec Mosuke, et c'était la raison pour laquelle il ne voulait pas lui mentir. Si cela devait mettre un terme à leurs nuits de partage, ainsi soit-il.

— Je vois. Tiens, laisse-moi te resservir une coupe, dit Mosuke, qui ne montra aucun signe de rejet. Il remplit la tasse de Jinya.

Jinya fut surpris. Il s'attendait à au moins une petite réaction

— Ça ne te dérange pas ?

— Non. Nous, les démons, sommes en général plutôt individualistes. Ce n'est pas rare d'entendre parler de démons tuant les leurs. Et puis, on n'est pas assez vertueux pour se soucier de la mort d'inconnus, répondit-il avec un sourire. — J'ai plus de considération pour mes compagnons de beuverie que pour un type que je n'ai jamais vu.

Jinya était un démon qui chassait d'autres démons pour des raisons humaines. Une telle hypocrisie aurait dû dégoûter, pensait-il. Mais apparemment, ce n'était rien de plus qu'un sujet de discussion parmi d'autres, autour d'un verre.

— Mais j'ai été humain, dit-il.

— Peu importe ton passé. Tu es un démon maintenant, et c'est pour ça que tu es mon égal.

— Je suppose... murmura Jinya, qui avait encore du mal à accepter cela, tout en détournant le regard.

Mosuke éclata de rire en voyant sa mine et vida sa coupe. Il laissa échapper un soupir bien odorant et, le ton joyeux mais la prise ferme, il déclara :

— Tu sais que le coucou pond ses œufs dans d'autres nids d'oiseaux ?

— Ah bon ?

— Oui. Les autres oiseaux font tout pour élever ces petits, alors qu'ils ne sont pas les leurs. Et les coucous grandissent en croyant que ces oiseaux sont leurs vrais parents. Pour eux, ce qui compte, c'est ceux qui les ont élevés. C'est bizarre, non ? Un oiseau peut ignorer les circonstances de sa naissance, mais nous, on n'y arrive pas.

Mosuke parlait avec entrain. Il était jovial tandis que Jinya remplissait sa coupe, qu'il avala d'une traite ensuite comme s'il s'agissait d'un mets délicat. C'était peut-être sa manière à lui d'essayer de remonter le moral de Jinya. Ce dernier lui rendit un sourire en guise de remerciement.

Mosuke poursuivit :

— Peu importe qu'on soit né démon, humain, ou autre. Si tu es un démon, alors tu es un démon. C'est aussi simple que ça. Les seuls à se soucier de catégoriser les gens par origine, ce sont les humains.

— Je ne peux pas dire le contraire, répondit Jinya, un sourire en coin.

Il porta le saké à ses lèvres. Le goût était toujours aussi agréable.

— Tu tues des démons pour protéger les humains ? s'enquit Mosuke.

— Non, répliqua Jinya sans aucune once d'hésitation.

Il n'avait pas su protéger la femme qu'il aimait, et avait même blessé les siens. Un homme comme lui n'avait aucune prétention d'être un protecteur.

— J'ai beaucoup de raisons, mais là, c'est surtout pour l'argent.

— Ah, l'argent.

— Les humains détestent les démons. À tel point qu'ils veulent les voir morts dès que des rumeurs circulent. Je prends l'argent de ces gens—là pour traquer et tuer des démons... Tu trouves ça honteux ?

— Pas du tout. Tu n'es pas du genre à agir sans raison. Tu t'en prends surtout à ceux qui font du mal aux humains, non ? Sinon, pourquoi tu m'aurais laissé en vie ? Et puis...

Mosuke avala une bonne gorgée, exagérant le geste en se penchant en arrière.

— Je n'ai pas trop mon mot à dire, surtout quand je bois un saké acheté avec cet "argent sale", hein ?

Les deux hommes éclatèrent de rire. Cela faisait bien longtemps que Jinya n'avait pas goûté un alcool aussi bon, ou autant ri. Peut-être était-ce cette ambiance légère qui rendait le saké si agréable.

Leurs rires finirent par se calmer, et ils continuèrent de boire. Quand ils avaient presque fini la bouteille, Mosuke lança une nouvelle question :

— Alors, quelles sont tes autres raisons ?

— Tu poses beaucoup de questions, toi, dit Jinya.

— Eh bien, moi je t'ai tout raconté. Normal d'en faire autant, non ?

Vraiment ? pensa Jinya.

Mais après tout, il n'avait rien à cacher à un autre démon.

— ...Je chasse aussi des démons pour devenir plus fort. Je vis dans le but d'arrêter un démon en particulier, un jour.

Maintenant qu'il le disait à voix haute, c'était la première fois qu'il confiait ça à quelqu'un. Son esprit s'éclaircit un peu. Ce n'était jamais agréable d'admettre sa propre faiblesse, même en sachant qu'elle était bien réelle.

— Je vois. Donc, les arrêter... pas les tuer ?

— Je déciderai sur le moment. Mais dans tous les cas, il faut que je devienne plus fort.

— Ça a l'air compliqué.

— Pas vraiment. Je suis juste trop indécis.

Le démon capable de voir l'avenir avait annoncé qu'un désastre, une calamité qui plongerait l'humanité dans la ruine, apparaîtrait à Kadono dans plus d'un siècle. Ce fléau serait plus tard connu sous le nom de Dieu-Démon. Mais pour Jinya, elle s'appelait Suzune, celle qui avait tué la femme qu'il aimait... et qui était aussi sa propre sœur.

Il cherchait uniquement à devenir plus fort pour l'arrêter un jour. Mais il ne comprenait toujours pas ce que Suzune voulait réellement. Il voulait la sauver, et pourtant, il ne pouvait renoncer à la haine qui brûlait en lui. Il voulait la tuer, mais il ne pouvait se détacher des souvenirs heureux qui lui revenaient lorsqu'il fermait les yeux.

Treize années s'étaient écoulées depuis qu'il avait quitté Kadono, et il n'avait toujours pas trouvé le vrai but pour lequel il maniait sa lame. Il grimaça en pensant à ses propres choix.

— Que feras-tu après avoir vengé ta femme ? demanda Jinya, en partie pour changer de sujet, mais aussi par curiosité sincère.

Leurs situations étaient différentes, mais ils avaient tous deux perdu un être cher. Il voulait savoir ce qu'il y avait au-delà de la vengeance de Mosuke, pour s'en inspirer.

— Rien de particulier.

Jinya fut quelque peu décontenancé par cette réponse, justement parce qu'elle sonnait vrai.

— Je vis caché parmi les humains uniquement parce que je n'aime pas me battre, tu vois. C'est contraignant de vivre en démon. Les humains veulent te tuer à la moindre rumeur, et les démons sont si égoïstes qu'ils s'entretuent au moindre désaccord. Tout ça, je le déteste. C'est pour ça que j'ai choisi de vivre comme un humain. Je suis très bien à passer mes journées à paresser. Jamais je n'aurais pensé utiliser mes pouvoirs pour tuer, si ce n'était à cause de... tout ça.

Il but une gorgée de saké, indifférent au reste du monde. Son visage n'avait trahi une grimace que l'espace d'un instant. Le saké avait du mordant, constata Jinya, qui préféra ne pas s'attarder davantage. Mosuke poursuivit :

— Moi, ça m'allait de rester dans l'ombre, à laisser le temps filer... avec ma femme. Je retournerai sûrement à cette vie tranquille, c'est tout.

Il eut un petit rire fatigué.

— Je pourrai même inclure un passage sur sa tombe dans ma routine.

Jinya se sentit mal d'avoir abordé ce sujet, mais s'excuser aurait été déplacé.

— ...On ne peut pas changer ce que l'on est, hein ?

— Non, on ne peut pas, acquiesça Mosuke.

Un silence pesant s'installa. Ils burent sans un mot dans cette lourdeur.

— Oh, tu sais... commença Jinya, les yeux rivés vers le sol.

Il ne voulait pas croiser le regard de Mosuke, à cause de l'ambiance maussade, mais aussi à cause de ce qu'il allait dire. C'était plutôt sombre.

— Tu disais tout à l'heure que je n'étais pas du genre à agir sans raison.

Il leva sa coupe d'un geste vif et but d'une traite.

— Mais non. Je hais ma sœur sans aucune raison valable.

Le saké qui glissa dans son gosier avait un goût amer, semblable au sang.

Le lendemain soir, Jinya se rendit chez Kihee. Il voulait manger un bol de soba avant de repartir en chasse nocturne avec Mosuke.

— Oh, bienvenue, Jinya-kun ! l'accueillit Ofuu avec une posture impeccable et un grand sourire.

Elle portait une barrette en forme d'iris japonais dans les cheveux.

— Le Kake soba habituel ?

— S'il te plaît.

— Tout de suite ! Papa ! Un Kake !

— Ça marche ! répondit le patron du restaurant avant de se mettre immédiatement au travail.

Jinya choisit une place au hasard. Ofuu se rapprocha de lui et lui chuchota à l'oreille bien qu'aucun autre client n'était présent pour écouter :

— Tu as trouvé une piste pour ce tueur ?

Jinya haussa un sourcil à sa question. Il ne lui avait rien dit à propos de Mosuke ou de quoi que ce soit d'autre. Comment savait-elle qu'il cherchait le tueur ?

— Comment tu sais que je le cherche ?

— Oh, voyons. Tu as dit que ton boulot, c'était de chasser les démons. Forcément, ça veut dire que tu suis aussi les rumeurs qui les concernent.

Il n'avait visiblement aucune raison de se méfier d'elle : elle semblait simplement prendre au sérieux les paroles qu'il avait dites à la légère.

Bien sûr, c'était la vérité, mais seuls les plus naïfs, ou les plus perspicaces, y croiraient sans hésiter. Peut-être fallait-il juste être assez ignorant des réalités du monde pour tout prendre au pied de la lettre.

Jinya n'arrivait pas à la cerner.

Ofuu se pencha jusqu'à la hauteur où Jinya était assis, attendant visiblement une réponse. Quelque chose lui disait qu'elle patienterait aussi longtemps qu'il le faudrait. Il poussa un soupir et céda.

— Non, je n'ai eu aucune piste.

Il n'avait rien à raconter de toute façon, vu le peu de progrès qu'il avait faits.

— Oh, c'est dommage. Mais ne te laisse pas abattre.

— Ça va. Je ne m'attendais pas à ce que ce soit facile. Un travail bien fait demande de la persévérance, que ce soit pour chasser les démons ou pour gérer un restaurant.

Il jeta un œil autour de lui. Le restaurant de soba était aussi vide que d'habitude. Le seul autre client était un jeune samouraï bien habillé. L'affaire ne semblait pas vraiment prospère.

— Aha ha, oui, le restaurant tourne toujours au ralenti, dit Ofuu avec un sourire en coin. Mais elle avait l'air de passer un bon moment.

— Edo doit vraiment être calme si personne ne s'arrête pour admirer une serveuse aussi jolie. Quel gâchis.

— Oh, voyons, tu me flattes, répondit une Ofuu souriante et rougissante.

Maladroite pour le service certes, mais très douée pour converser. Elle restait tout de même modeste malgré son apparence.

— Oh, tu t'intéresses à ma fille ? lança le patron en passant la tête depuis la cuisine, ayant facilement entendu leur échange au vu de la petitesse du restaurant.

Jinya pensait qu'il allait se plaindre, mais à la place, il sourit.

— Ma petite Ofuu, c'est une vraie beauté, pas vrai ?

— ...C'est ce que diraient la plupart des gens, répondit Jinya, en évitant de se mouiller.

Le patron détacha son tablier et sortit de la cuisine. Il s'approcha de Jinya et lui donna une tape joviale dans le dos.

— Je vois, je vois ! Tu as l'œil, mon gars ! Ça t'intéresserait de prendre ma fille pour épouse et de reprendre le restaurant avec elle ? Chasser les démons, c'est bien, mais faire tourner un petit resto en couple, c'est pas mal non plus, tu sais ?

Jinya resta stupéfait face à une proposition aussi soudaine. Quel genre de père proposait sa fille en mariage à un client qu'il connaissait depuis peu ? Ofuu parut encore plus troublée, rougissant comme jamais. Elle s'écria :

— Papa ?! Mais qu'est-ce que tu racontes ?!

— J'essaie juste de te trouver un homme, c'est tout.

— Je peux très bien m'en occuper toute seule, merci ! répliqua-t-elle, visiblement calmée, mais toujours occupée à faire la morale à son père, qui s'était visiblement recroquevillé. Jinya, lui, n'avait plus son mot à dire, et son soba n'était toujours pas prêt.

— Mais je pense vraiment qu'il serait temps que tu trouves un ou deux prétendants. T'as jamais eu d'aventures, dit le patron.

— C-c'est vrai, mais je peux gérer ça quand le moment viendra ! Et puis, tu déranges Jinya-kun !

— Peut-être, mais je m'inquiète pour toi. Je commence à me faire vieux, et je veux être sûr que tu sois entre de bonnes mains.

Apparemment, Jinya entraît dans la catégorie des « bonnes mains », allez savoir pourquoi. C'était étrange. Il n'avait pourtant rien fait pour mériter l'estime de cet homme. En plus, il était un rônin au travail irrégulier. Qui voudrait confier sa fille à un type comme lui ?

— Je suis touchée que tu te soucies autant de moi, mais j'ai aussi mon propre avis sur la question, papa, dit Ofuu.

— Très bien, très bien... Mais je continue de penser que vous iriez bien ensemble, tous les deux, marmonna-t-il.

Ofuu baissa la tête d'un air boudeur. Lorsqu'elle la releva enfin, ses yeux semblaient légèrement assombris par la tristesse.

— Franchement, papa... Tu ne tiens vraiment plus à moi, c'est ça ? Tu es pressé de te débarrasser de moi.

Ses joues se gonflèrent dans une moue enfantine, bien différente de son comportement habituel. D'après la tournure de l'échange, Jinya n'était probablement pas le premier à recevoir une proposition aussi soudaine. Il semblait que son père posait cette question à chaque jeune homme de passage.

— Ce n'est pas ça, je voulais juste...

— Je sais. Tu t'inquiètes pour moi.

Elle paraissait contrariée, mais la tendresse dans sa voix était manifeste. Elle souffrait de voir son père si prompt à vouloir la marier, tandis que lui ne désirait que son bonheur. Leur désaccord était né d'un excès d'amour.

— Ne t'en fais pas, je fonderai ma propre famille un jour, c'est promis. Mais laisse-moi encore un peu de temps. Laisse-moi rester ta fille... juste un peu plus longtemps.

Elle lui adressa un sourire doux et radieux, semblable à une fleur en train d'éclore.

— Désolé d'avoir fourré mon nez où il ne fallait pas...

Désarmé par ce sourire, le patron retourna en silence à la cuisine, l'air penaud. Une fois certaine que son père ne les écoutait plus, Ofuu s'inclina profondément devant Jinya, pleine d'embarras.

— Je suis désolée pour tout ça.

— Pas du tout, répondit-il. C'était une scène touchante, au contraire.

Dans la cuisine, le restaurateur s'affairait à nouveau à préparer les soba. Jinya observa son visage de profil, sans parvenir à déchiffrer ses pensées. Mais une chose était certaine : il aimait sa fille, et celle-ci le lui rendait bien. Voilà ce qu'était une vraie famille... Rien à voir avec celle qu'il avait connue.

— C'est un bon père, dit Jinya.

— Je trouve aussi, répondit Ofuu avec un sourire si éclatant que Jinya dut détourner les yeux.

Que ce sourire lui fasse mal à regarder... c'était bien la preuve à quel point son cœur était tordu.

— Je ne sais pas si j'ai le droit de poser la question, mais... ton père était-il différent ? demanda-t-elle, le regard inquiet.

Elle semblait lire en lui comme dans un livre ouvert. Jinya n'avait aucune raison de lui dire la vérité. En réalité, il n'avait même aucune raison de lui dire quoi que ce soit. Mais il parla tout de même. Peut-être parce qu'au fond, il voulait simplement être écouté.

— J'ai une petite sœur. Suzune. Mon père la maltraitait, en répétant qu'elle n'était pas sa fille. Il l'a même abandonnée. Alors... je l'ai prise avec moi, et nous avons fui ensemble. Enfin... tout ça, c'est du passé maintenant.

Il omit volontairement d'expliquer pourquoi son père avait rejeté Suzune. Il ne voulait pas entendre Ofuu lui dire qu'il était naturel d'abandonner un enfant démon.

— Tu détestes ton père ? demanda-t-elle.

— Non. Je comprends aujourd'hui ce qu'il a pu ressentir. Mais...

Avec le recul, il avait fini par entrevoir la douleur de son père. Suzune était sans doute le fruit d'un démon qui avait violé leur mère. Celle-ci avait été souillée, puis tuée en mettant au monde l'enfant de ce monstre. Ce n'était pas étonnant que son père rejette Suzune.

Depuis qu'il avait perdu Shirayuki, Jinya savait à quel point la haine pouvait engloutir jusqu'à l'amour le plus pur. C'est pourquoi il ne pouvait plus blâmer son père. Il n'en avait pas le droit. Après tout... il avait lui-même fini par abandonner Suzune.

— Mais... ?

La suite de la phrase ne vint pas.

— Rien. Je pensais juste... qu'il y a tant de choses qu'on ne peut pas contrôler.

Il fronça légèrement les sourcils et fit semblant de ne pas remarquer le regard inquiet d'Ofuu. Dans son esprit, des visages s'entremêlaient : Mosuke, Ofuu et son père, sa sœur, les êtres qu'il avait perdus, la haine, l'amour... et ces conflits nés d'un trop-plein d'affection.

— Certaines choses ne peuvent pas se résoudre si facilement.

Ce monde était vraiment injuste.

Nos émotions ne nous appartenaient pas.

On ne choisissait pas qui aimer, ni qui haïr.

On naissait, on vivait, on mourait.

Alors pourquoi fallait-il que la vie soit aussi dure ?

3

— Rien de mon côté.

La nuit, au printemps. Jinya leva les yeux vers le ciel obscur et aperçut une pleine lune qui commençait à décliner. Il y avait un certain charme dans cette lueur voilée par les nuages et la brume, mais ce n'était pas le moment de s'y attarder. La voix de Mosuke trahissait une pointe de découragement.

Ils s'étaient donné rendez-vous sur le pont Aramebashi pour échanger des informations, mais, une fois de plus, il n'y avait rien à dire. Ils fouillaient Edo nuit après nuit sans jamais réussir à mettre la main sur le tueur.

— Et toi, tu as quelque chose ? demanda Mosuke.

— Rien.

— Je vois. Hmm. Peut-être qu'il faudrait qu'on revoie un peu notre méthode.

Il n'y avait pas eu de nouvelles victimes ces derniers jours, et l'atmosphère était relativement paisible. Mais le tueur ne pouvait pas continuer à rester en liberté. Leurs recherches à l'aveugle ne menaient à rien, mais ils n'avaient pas de meilleure idée. Finalement, ils décidèrent de poursuivre leurs rondes à pied et de poser quelques questions aux passants, même en sachant que ça ne mènerait sans doute nulle part.

— Oh ? lança Mosuke, surpris, après quelques pas.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Regarde.

Il désigna une rangée de saules en bonne forme bordant la rivière Kanda, soigneusement creusée. Sous l'un de ces arbres se tenait une fille... plus précisément...

— Ofuu ? dit Jinya.

Elle portait un kimono rose pâle et se tenait droite, avec une posture singulière. Elle effleurait non sans une certaine tendresse une branche de saule de la main. Sous la clarté lunaire, cette scène semblait presque irréaliste, en total contraste avec la fille joyeuse mais maladroite qu'il connaissait.

— Tu la connais ? demanda Mosuke.

— Juste une employée d'un petit resto de soba où je vais souvent, répondit Jinya simplement.

— Vraiment ? Ce n'est pas très prudent de traîner seule à cette heure-là.

Mosuke fronça les sourcils. Il n'y avait pas eu de nouvelles attaques ces derniers jours, mais le danger était toujours latent. Jinya aurait du mal à fermer l'œil s'il lui arrivait quelque chose à cause de son inaction.

— Désolé, ça te dérange si on... ?

— Pas du tout, répondit Mosuke avec un sourire compréhensif.

Jinya se dit qu'il pourrait au moins lui proposer de rentrer, voire l'accompagner si elle acceptait. C'était bien le minimum qu'il pouvait faire pour le gentil propriétaire du restaurant de soba.

— Tiens donc, Jinya-kun ?

Une brise nocturne fit frémir les branches des saules. Le regard d'Ofuu suivit le vent, et elle croisa celui de Jinya alors qu'il s'engageait sur le pont. Il se figea en l'apercevant ainsi, baignée dans la lumière lunaire, sous les saules. Son sourire était d'une douceur fragile, prêt à disparaître à tout instant. La différence entre la fille qu'il avait en face de lui et celle qu'il connaissait au Kihee le laissa un instant sans voix.

— Belle nuit, n'est-ce pas ? dit-elle d'une voix douce et lente, parfaitement accordée à cette nuit de pleine lune. Sa grâce laissait une forte impression à Jinya. Cette fragilité dont elle faisait preuve incarnait peut-être la vraie Ofuu, pas la jeune femme vive et forte qu'il avait l'habitude de voir.

— Tu te balades seule ? demanda-t-elle.

Drôle de question, songea Jinya. Il tourna la tête et réalisa que Mosuke avait disparu. Il balaya les environs du regard, mais il n'y avait plus que lui et Ofuu. Puis il entendit une voix chuchotée à son oreille :

— Désolé, mais je vais me faire discret.

La voix était faible, mais Jinya y décela une pointe de malice. Il soupira, exaspéré, tout en esquissant un sourire résigné. Il avait compris. Mosuke s'était éclipsé exprès.

— *Raccompagne-la chez elle. Tu ne voudrais pas qu'elle se fasse attaquer par le tueur, non ?*

Mosuke prenait visiblement un malin plaisir, convaincu à tort qu'il se passait quelque chose entre Jinya et Ofuu. Jinya avait envie de remettre les choses au clair, mais parler dans le vide n'aurait fait que passer pour un fou aux yeux d'Ofuu. Alors il resta figé. Il n'avait plus qu'à espérer que Mosuke n'était pas du genre fouineur et qu'il était déjà parti. Imaginer qu'il utiliserait son pouvoir pour une raison aussi banale...

— Quelque chose ne va pas ? demanda Ofuu.

— ...Non, pas vraiment. Je pensais juste à quelque chose. Mais plutôt, qu'est-ce que tu fais dehors à une heure pareille ? demanda-t-il d'un ton un peu plus ferme.

Elle ne sembla pas prêter attention à sa voix tendue et répondit avec calme :

— J'admiraais les fleurs de cerisier.

Son regard se posa sur un saule, et elle tendit gracieusement la main pour toucher une branche tombante, avec la même tendresse qu'une mère caressant son enfant. La branche se balança légèrement, et le bruissement des feuilles apporta une sensation de calme.

— Ce n'est pas un saule, ça ? demanda Jinya.

— Regarde mieux.

Elle désigna une fleur blanche sur l'arbre. De loin, c'était difficile à voir, mais les branches qui pendaient étaient couvertes de petites fleurs blanches à cinq pétales.

— On appelle ça un saule des neiges parce que ses branches tombent comme celles d'un saule sous le poids des fleurs. Mais c'est en réalité un type de cerisier.

Jinya s'approcha de l'arbre et observa les fleurs, qui ressemblaient à des flocons de neige empilés les uns sur les autres. Un cerisier qui rappelait à la fois l'hiver et les saules : une fleur de printemps avec le charme discret de l'hiver. Étrange, mais élégant.

— Un saule des neiges, hein... ? murmura-t-il en répétant le nom, pensif.

Une nouvelle brise nocturne souffla, et les branches du saule des neiges frémissaient. C'était bien un cerisier, mais, peu importe combien de temps il le fixait, il continuait à ressembler à un saule. La plupart des gens auraient probablement été d'accord.

— On ne dirait pas du tout un cerisier, hein... murmura-t-il.

Il se demanda si le saule des neiges regrettait sa propre apparence. D'ordinaire, il ne s'abandonnait pas à ce genre de pensées futiles, mais l'idée lui traversa l'esprit malgré tout. Un cerisier qui ne ressemblait pas à ses semblables, mais qu'on ne pouvait pas non plus appeler un véritable saule... Que penserait un tel arbre de lui-même ? Impossible de le savoir, bien sûr, mais la beauté raffinée du saule des neiges dégageait une légère tristesse.

— Un cerisier qui imite un saule, sans être un saule, et qui, de ce fait, n'est ni vraiment l'un ni vraiment l'autre... C'est triste.

Ces mots lui échappèrent sans qu'il y pense. Il éprouva un petit pincement au cœur, pris de compassion pour l'arbre. Un arbre qui ressemblait à un saule sans en être un. Un homme qui avait l'apparence d'un humain, mais ne l'était pas. Les fleurs qui s'épanouissaient sur la branche semblaient si pures, si innocentes. Leur blancheur immaculée, empreint de silence semblait faire ressortir la noirceur de son propre cœur.

Il contempla les fleurs un long moment, l'esprit ailleurs. Il savait que cette sensibilité n'avait pas de sens, mais il n'arrivait pas à se défaire de sa mélancolie.

— Mais il est joli, non ? dit une voix douce comme de la soie.

Il sortit peu à peu de sa rêverie. En revenant à la réalité, il se rendit compte qu'Ofuu le regardait. Leurs regards se croisèrent, et elle lui adressa un sourire accompagné d'un hochement de tête.

— Il ne ressemble ni à un saule, ni à un cerisier, et pourtant, ses fleurs sont magnifiques. Elles se dispersent chaque année, mais refleurissent toujours au printemps. Je ne peux pas savoir ce que pense le saule des neiges, mais je doute qu'il se déteste. Sinon, il ne refleurirait pas, tu ne crois pas ?

Elle fixait le saule des neiges en parlant. Ses paroles élogieuses pour les fleurs de l'arbre, résonnèrent en lui et adoucèrent un peu son chagrin.

— Il n'y a aucune raison de le plaindre. Que ce soit un cerisier ou un saule, il refleurira magnifiquement à chaque printemps.

Même s'il ne savait pas ce qu'il était, le saule des neiges continuait de fleurir, encore et encore, laissant ses pétales s'éparpiller au rythme des saisons. En sachant parfaitement que cette dispersion était inévitable, il laissait derrière lui la preuve de son existence par sa beauté.

— C'est donc ça... la façon d'exister du saule des neiges... ?

Si tel était le cas, alors il n'y avait vraiment aucune raison de le plaindre. En réalité, ce serait même une erreur de le faire. Le saule des neiges possédait une force que lui-même n'avait pas. Il n'était pas assez orgueilleux pour avoir pitié d'un être plus noble que lui.

Il hocha simplement la tête, comme pour dire qu'il avait compris. En voyant son humeur revenir, Ofuu se détendit et sourit.

— On dirait une jeune fille, dit-elle joyeusement.

C'est vrai qu'imaginer les sentiments d'un arbre, c'était bien le genre de chose qu'on associerait à une jeune fille. Jinya ne put rien rétorquer. Elle pouffa de rire. Il se sentit gêné, mais comme il n'y avait aucune moquerie dans son rire, il se contenta de sourire, un peu embarrassé.

— Je vais te raccompagner. Ton père doit être mort d'inquiétude, avec sa manie de surprotéger.

— Héhé, c'est fort probable.

Quand son rire s'évanouit, ils se mirent à marcher côte à côte. Le soleil s'était couché depuis longtemps. Les rues habituellement animées d'Edo et leurs échoppes étaient silencieuses. Une brise printanière soufflait, mais la nuit paraissait déjà plus douce qu'auparavant.

— Tu sais, tu devrais te détendre un peu, Jinya-kun, dit-elle après quelques minutes de marche.

Il tourna la tête vers elle. En cet instant, malgré son jeune âge, elle paraissait étrangement mature.

— Je donne l'impression d'être tendu ?

— Oui. On dirait que tu te forces parfois.

Ils n'étaient pas proches. Son père avait évoqué l'idée d'un mariage entre eux, mais leur relation se limitait à celle d'un client et d'une serveuse. Pourtant, Ofuu semblait voir à travers lui avec une justesse troublante. Peut-être était-elle simplement très perspicace. Peut-être était-il tout simplement transparent. Quoi qu'il en soit, il s'était cru capable de mieux dissimuler ses émotions, mais manifestement, non.

— C'est possible, dit-il.

Il ne prenait pas mal ses paroles. Venant d'elle, c'était quelque chose qu'il pouvait entendre.

— J'ai quelque chose à accomplir, et je vis uniquement pour ça. Alors si j'ai l'air de forcer les choses, c'est sans doute parce que je le fais vraiment.

À bien y réfléchir, obtenir de la puissance était devenu son seul moteur dans la vie. Chasser les démons n'était rien d'autre qu'un entraînement pour lui ; il ne le faisait pas pour protéger les autres. Et il ne considérait pas cela comme une erreur. Un jour, sa sœur d'autrefois plongerait l'humanité dans le chaos. Il était donc naturel qu'il en assume la responsabilité et qu'il l'arrête.

Il lui fallait de la force pour accomplir ce but, et il n'avait de place pour rien d'autre. Mais Ofuu avait raison. Il se forçait, poursuivant la puissance dans l'espoir qu'elle lui serve de repère pour sortir des ténèbres. Tout ce qu'il voulait, c'était devenir fort.

— Je ne sais pas ce que tu essaies d'accomplir, mais ce serait sûrement une bonne chose que tu prennes le temps de souffler, de temps en temps. C'est bien d'avoir un objectif, mais il n'y a pas que ça dans la vie.

— ...Mais c'est tout ce qu'il me reste.

Il avait tout perdu : la femme qu'il aimait, sa famille, et même sa personne. Tout ce qu'il lui restait, c'était une lueur d'espoir liée à une décision dont on avait repoussé l'échéance... et cette haine persistante qui le rongait de l'intérieur. Alors il devait devenir fort, assez fort pour corriger son erreur. C'était la seule chose qui le faisait tenir, et ce serait la seule qui le ferait avancer désormais.

— Désolé. Mais je ne crois pas que je puisse suivre ton conseil.

Il lui était reconnaissant pour ses paroles, mais il n'avait aucune intention de profiter de la vie. Il pourrait bien boire un bon saké et le trouver délicieux, mais sa haine finirait toujours par refaire surface. Un homme qui n'avait pas su protéger ce qui comptait n'avait aucun droit de chercher du réconfort dans la vie. Il continuerait probablement à vivre ainsi jusqu'à une fin misérable, incapable de changer quoi que ce soit.

— Je vois... dit-elle d'un ton neutre, sans expression.

Elle fit encore quelques pas avant de s'accroupir au bord de la rue. Jinya baissa les yeux et aperçut de petites fleurs à quatre pétales, réunies en grappes rondes.

— Tu sais comment s'appelle cette fleur ? demanda-t-elle soudainement, avec un doux sourire.

Jinya connaissait les noms de certaines fleurs comestibles ou médicinales, mais pas beaucoup d'autres. Il secoua la tête.

— C'est un daphné. Ses bourgeons apparaissent en automne, puis il attend la fin de l'hiver pour fleurir au printemps.

Il effleura les pétales du bout du doigt. En se penchant, il s'imprégna de son parfum étrange, mêlé d'amertume et de douceur, qui lui chatouilla le nez.

— Ça sent fort.

— Mais c'est agréable, non ? On appelle ça « l'odeur du printemps », parce que c'est la fleur qui annonce le début de la saison.

Elle se releva, puis désigna une petite fleur discrète poussant à l'ombre d'un bâtiment. Il la fixa, saisi d'une légère nostalgie.

— Celle-là, c'est un mouron. C'est mignon, tu ne trouves pas ?

Il n'avait jamais remarqué cette fleur au bord des routes, mais c'était bel et bien un mouron. Il ignorait qu'elle poussait même ici, à Edo.

— Je connais celle-là.

— Ah oui ?

— Oui. On peut faire bouillir ses tiges pour en faire un remède contre les maux d'estomac. J'en faisais souvent à Kadono... le village où j'ai grandi.

Ofuu sembla étonnée. Jinya mesurait six shaku, et malgré sa silhouette fine, il était manifestement bien bâti, même à travers son kimono. Il n'avait pas l'air du genre à avoir besoin de ce genre de remède régulièrement.

— Une amie d'enfance en buvait souvent, précisa-t-il. — Elle était un peu fragile et n'avait pas souvent droit aux sucreries, alors quand elle en avait, elle s'empiffrait et finissait toujours avec des maux de ventre.

— Quelle personne... vraiment fascinante.

— Elle l'était. Elle me tournait toujours autour, elle aussi.

Il ferma les yeux, se remémorant les souvenirs lointains de sa jeunesse, ces jours heureux où elle était encore Shirayuki, et lui, Jinta. Elle était pleine de curiosité, pleine de vie, et lui courait littéralement autour sans cesse. Suzune était là aussi. Toutes deux lui laissaient toujours du désordre à nettoyer.

Mais malgré tous les tracas qu'elles lui causaient, il pouvait sourire sans souci quand il était avec elles. Mais plus maintenant. Il n'arrivait plus à sourire comme avant.

— Pourtant, tu disais que tu n'avais plus rien, non ? dit doucement Ofuu, comme pour dissiper sa mélancolie — Tu aimes les soba, tu trouves les fleurs belles, et tu as des souvenirs qui te sont chers. En ce moment, tu es juste absorbé par ton objectif. Alors ne dis pas que c'est tout ce qu'il te reste.

Il ne trouva rien à répondre. Quelque chose lui soufflait de ne pas la contredire. Peut-être était-ce l'élégance qu'elle inspirait dans sa gestuelle. Durant un bref instant, il se surprit à se perdre dans son sourire.

— Te poser un peu et regarder ce qui t'entoure ne te ferait pas de mal, comme là, maintenant. Tu ne t'en rends peut-être pas compte, mais les fleurs s'épanouissent tout autour de toi. Il suffirait de lever les yeux pour découvrir un monde que tu n'as jamais vu.

Bien sûr, les fleurs n'étaient qu'un prétexte pour le reconforter. Il appréciait sa bienveillance, mais il se détestait de savoir qu'il refuserait cette main tendue. La vie qu'elle décrivait, où l'on pouvait faire une pause et chercher un peu de bonheur, ne lui était plus accessible. De la même façon qu'il avait renoncé à Shirayuki pour accomplir son devoir, il continuerait à chercher la force nécessaire pour arrêter Suzune, quoi qu'on en dise.

— Maintenant que j'y pense, ça faisait longtemps que je n'avais pas pris le temps d'admirer les fleurs comme ça.

Même en tant que démon, il n'avait jamais complètement renoncé à son humanité. Il n'était pas encore assez insensible pour rejeter pareille chose. Toujours aussi peu accompli qu'autrefois. Cette pensée le fit sourire avec une pointe d'amertume, ce qui tira un petit sourire chaleureux d'Ofuu.

— Tu pourrais m'apprendre le nom de certaines de ces fleurs ?

— Avec plaisir.

Ils reprirent leur marche. Une pâle lune flottait dans le ciel printanier.

Ofuu chantonnait le nom de chaque fleur qu'elle croisait, tandis qu'ils déambulaient ensemble sous les lueurs du crépuscule. La haine rampante qui bouillonnait dans son cœur ne disparaîtrait pas, mais ce soir, il pouvait se permettre de marcher un peu plus lentement. En somme, la nuit était douce.

— Merci de m'avoir raccompagnée, dit Ofuu en s'inclinant profondément devant Jinya, juste en face de la devanture du restaurant de soba. Le trajet lui avait paru plus court que prévu.

— Il n'y a pas de quoi. J'y ai trouvé mon compte.

— Je pourrais t'en apprendre plus sur les fleurs un moment si ça te dit.

— Oui, pourquoi pas, répondit-il avec un petit sourire moqueur et bienveillant. Peut-être quand il fera encore jour, la prochaine fois.

Peut-être avait-il réussi à se détendre un peu. S'arrêter de temps en temps pour admirer le paysage n'était peut-être pas une si mauvaise idée, après tout. Elle fronça les sourcils.

— D'abord mon père, maintenant toi. Pourquoi tous les hommes autour de moi sont si surprotecteurs ? Si un tueur surgit, je peux fuir, tu sais.

— Ne dis pas ça. C'est normal qu'un parent s'inquiète, même s'il sait que tu peux très bien te débrouiller seule.

— Alors pourquoi toi, tu t'inquiètes autant ?

— Bonne question, répondit-il avec un sourire un peu hésitant. Mais il n'avait pas vraiment de réponse. Il n'en était pas sûr lui-même.

— Bon, je vais y aller.

— D'accord. Et encore merci de m'avoir raccompagnée, dit-elle avec un doux sourire.

— Ne t'en fais pas pour ça.

L'esprit plus léger, il se remit à la recherche du tueur. Son pas avait gagné en souplesse, presque un petit rebond, imperceptible mais bien réel.

— Quelle gentille fille, dit soudain une voix à ses côtés, le faisant s'immobiliser net.

Jinya se tourna et vit Mosuke, large sourire aux lèvres.

— Mosuke... Tu... Ne me dis pas que...

— Bon, on se sépare ? lança-t-il en marchant tranquillement devant, pendant que Jinya peinait à aligner deux mots.

Mosuke ne chercha même pas à nier, ce qui voulait dire qu'il avait tout entendu, du début à la fin, entre lui et Ofuu. Le temps que Jinya retrouve ses esprits pour protester, Mosuke avait déjà disparu. Jinya resta là, à fixer la rue, un peu contrarié.

Après avoir quitté Ofuu, Jinya reprit ses recherches, et arriva finalement au pont de Nihonbashi. Il avait fouillé les alentours en vain pendant un moment, et se retrouvait maintenant au milieu du pont, appuyé contre la rambarde.

Nihonbashi, le pont le plus animé de la journée, était presque désert à cette heure. Un homme rougeaud, sans doute sur le chemin du retour après avoir bu, était le seul autre passant. Tout était calme, au point qu'on entendait nettement le courant de la rivière en contrebas. La lune faisait danser ses reflets à la surface de l'eau, et une brise douce soufflait. Une nuit agréable, gâchée seulement par l'absence de résultats.

Une jeune fille en kimono rouge garance s'approcha, malgré l'heure avancée. Elle semblait avoir à peu près l'âge d'Ofuu. Ce n'était vraiment pas le moment pour une fille d'être dehors seule. Il la suivit du coin de l'œil alors qu'elle passait, mais elle croisa soudainement son regard.

— Oh...

Ses yeux s'écarquillèrent en rencontrant les siens. Qu'est-ce qui l'avait surprise à ce point ? se demanda-t-il. Il la fixa et fronça les sourcils. Il y avait quelque chose de familier chez elle. Elle avait de jolis traits, mais ce qui frappait surtout, c'était son regard entêté qu'il était certain d'avoir déjà vu quelque part. Il fouilla sa mémoire, tenta de se souvenir, lorsqu'un coup de vent violent souffla soudainement.

— Ah... agh ?

Un jet de sang jaillit soudain de l'homme au visage rougeaud, sans doute ivre mais qui s'effondra sur le sol. On aurait dit qu'il avait été éventré par une griffe. Sa mort fut instantanée, sans même lui laisser le temps de souffrir.

— Hein... ? Les yeux de la jeune fille s'écarquillèrent, incapable de comprendre ce qui venait de se passer. Un instant passa, puis un autre, avant qu'elle ne pousse enfin un cri :

— Aaaah !

Jinya posa la main sur son sabre alors que le cri de la fille résonnait. Son esprit se glaça, ses sens devinrent aiguisés.

Le vent revint en rafale, mais cette fois, il réagit à temps. Il avait perçu la malveillance oppressante de son assaillant avant même d'entendre quoi que ce soit. Il s'élança du pied gauche, se tournant vers la bourrasque avec toute la rapidité dont il était capable, et dégaina son sabre.

— Ngh... !

Mais l'ennemi fut plus rapide. Avant que Jinya n'ait pu tirer complètement sa lame, l'attaque le frappa. Heureusement, son sabre à moitié dégainé suffit à parer le coup. Il recula aussitôt, tira enfin complètement sa lame, prêt à contre-attaquer, mais l'ennemi était déjà hors de portée.

— Quoi ? Q-qu'est-ce qui se passe ?! C'était quoi, ça ?!

La fille semblait perdue, mais Jinya n'avait pas le luxe de lui répondre. Sans relâcher sa garde, il lança d'un ton glacial :

— Ne bougez pas trop. Si vous voulez rester en vie, en tout cas.

— D-d'accord...

Elle était encore troublée, mais elle s'était un peu calmée. Si elle s'agitait, ça ne ferait que lui compliquer la tâche.

Il mit un peu de distance entre lui et la jeune fille. Il ne pouvait pas se transformer en démon avec un humain comme témoin. Il leva donc son sabre à hauteur d'épaule, en prise à deux mains, prêt à encaisser la prochaine attaque.

Il entendit le vent se déchirer : quelque chose approchait à grande vitesse. Il pivota vers le bruit et abattit sa lame en diagonale, mais sa frappe manqua de peu. Il redirigea son sabre et se plaça en garde. L'assaillant s'élança de nouveau sur lui, et cette fois, il aperçut l'éclat de griffes. Il para, dévia le coup avec la garde de son sabre, recula d'un demi-pas, puis répliqua d'un coup ascendant. Mais il ne sentit que peu de résistance. Il avait bien touché sa cible, mais ne lui avait infligé qu'une simple éraflure.

Il avait anticipé, analysé, contre-attaqué... mais toutes ses frappes manquaient leur cible. Il fronça les sourcils. L'ennemi était d'une rapidité inhumaine. Trop rapide pour que ses yeux puissent le suivre. Il ne faisait aucun doute : c'était un démon. Ses mouvements suffisaient à le confirmer.

La créature atterrit à environ quatre ken¹ de distance. Jinya l'observa et serra les dents. Elle avait quatre membres comme un humain, mais se déplaçait à quatre pattes, telle une bête. Sa peau était sombre, et son corps semblait un mélange difforme entre un homme et un chien. Ses yeux rouges et troubles fixaient Jinya sans expression. Elle ne semblait pas vouloir enlever la fille. Toute sa malveillance était dirigée contre lui.

— Alors c'est bien toi, murmura Jinya.

On savait que le tueur éventrait les hommes de ses griffes tout en épargnant les femmes. Le comportement de ce démon ne faisait que confirmer ses soupçons. Il avait enfin trouvé sa cible.

— Quel est ton...—

Il voulut lui demander son nom, mais n'eut pas le temps de finir. Le démon avait déjà bondi sur lui.

Jinya abaissa sa lame vers sa tête, mais le démon esquiva tout en gardant sa vitesse. Il changea sa prise pour une garde inversée, fit un pas vers lui, puis fit un mouvement de balancier avec son corps dans le mouvement, poursuivant la créature avec sa lame. Il était sûr de l'avoir touché. Le démon ne devait pas pouvoir se repositionner en l'air.

¹ 1 Ken = 2,1m (approx). 4 ken = 8,4m (approx).

Mais il déjoua ses attentes en s'élançant depuis le vide, comme s'il s'appuyait sur l'air lui-même, et fondit de nouveau sur eux. Le mouvement défiait toute logique, sa vitesse laissait à peine à Jinya le temps d'être surpris.

— Kyaa !

La cible, cette fois, c'était la fille.

Il l'avait piégé. Toutes ses attaques n'étaient qu'un leurre. Le tueur était connu pour tuer les hommes et enlever les femmes. C'était elle qu'il visait depuis le début.

Il était trop tard pour les regrets. Jinya ne pourrait pas l'arrêter à temps. Le démon tendit la main vers la jeune fille, mais ne trouva que le vide. Elle s'était décalée sur le côté, comme si quelqu'un l'avait poussée... alors qu'il n'y avait personne aux alentours.

— Mosuke... !

Jinya comprit immédiatement que Mosuke avait dû intervenir. Il sourit de soulagement, mais se recentra aussitôt. Il s'élança.

— Uhhn...

Le démon ne bougeait pas, sans doute désorienté par ce qui venait de se produire. Tant mieux. Jinya ne regrettait qu'une chose : ne pas pouvoir lui demander son nom. Mais il comptait bien le trancher quand même.

Il abaissa son sabre à l'horizontale, prit appui sur son pied gauche et combla la distance d'un bond. Il lança une attaque féroce, traçant une ligne horizontale d'une intensité meurtrière, dans le vide.

— Graaaaaargh !

Le démon fut déjà hors de portée. Conscient qu'il était en mauvaise posture, il poussa un rugissement et prit la fuite. Avec cette vitesse, impossible de le poursuivre. Jinya le regarda s'éloigner en grinçant des dents.

— Pas moyen de le rattraper, hein...

Son visage restait impassible, mais il était mortifié. Il avait affronté de nombreux démons depuis son arrivée à Edo, mais c'était la première fois depuis longtemps qu'il se sentait autant surpassé.

Il poussa un long soupir pour refroidir son corps en feu. Laisser le démon s'échapper l'irritait, mais ça ne servait à rien de s'en vouloir. Il inspira profondément, remplissant ses poumons d'air frais, cherchant à se calmer.

— *Jinya-san*, chuchota une voix.

C'était Mosuke, encore invisible, pour ne pas se montrer sous sa forme démoniaque devant la fille. Jinya répondit à voix basse, pour que la jeune fille ne l'entende pas.

— Désolé. Il m'a échappé.

— *Ce n'est rien. Impossible de savoir qu'il serait aussi fort.*

Mosuke lui-même était bien trop faible pour l'affronter. Il poussa un grognement amer, plein de résignation.

— *Je vais le suivre dans la direction où il est parti. Peut-être que je trouverai son repaire.*

— Ne fais rien de stupide.

— *Je sais. Je ne suis pas assez fou pour chercher à le combattre. Mais si je trouve sa tanière, je reviendrai te prévenir. Toi, veille sur la fille.*

— Entendu.

L'air se torsionna. Mosuke avait dû partir. Jinya regarda dans la direction où le démon s'était enfui. Mosuke ne pouvait pas le tuer, mais sous forme démoniaque, il avait peut-être une chance de localiser sa cachette et revenir vivant. Le problème, c'était de savoir s'il garderait son sang-froid face au meurtrier de sa femme. Jinya voulait croire que Mosuke n'agirait pas sur un coup de tête, mais un doute persistait. Peut-être valait-il mieux qu'il parte à sa poursuite lui aussi...

— ...Hé.

La voix de la fille, un peu contrariée, l'interrompit dans ses pensées. Il tourna la tête et la vit, assise au sol, en train de le fixer.

— Oui ?

— ..J'y arrive pas...

Elle avait parlé si bas qu'il n'avait pas compris. Il inclina la tête, ce qui la fit rougir avant qu'elle ne s'exclame, embarrassée :

— J'ai dit que j'arrive pas à me relever ! Alors aide-moi, tu veux bien ?!

Sans dire un mot, il lui tendit la main. Elle l'attrapa, se leva péniblement. Elle n'était pas blessée, juste encore tremblante de peur.

— Merci

— C'est normal.

— Hmm... Toujours aussi froid, hein ?

Un peu décontenancé, il l'observa de nouveau. Elle lui disait vraiment quelque chose...

— Ne me dis pas que tu m'as oubliée ? lança-t-elle d'un ton suspicieux, son regard se durcissant.

L'inquiétude dans ses yeux lui rappela une mission lointaine.

— ...Natsu-dono ?

Natsu, la fille de Sugaya Jyuuzou. Elle n'avait pas beaucoup changé en apparence. Son visage s'éclaira. Apparemment, il avait vu juste.

— Alors tu te souviens, après tout.

— Désolé, il m'a fallu un moment. Vous étiez plus jeune, la dernière fois qu'on s'est vus.

Elle avait treize ans à l'époque. Trois années s'étaient écoulées. Elle était un peu plus grande, ses traits un peu plus affirmés.

— **Je ne** peux pas t'en vouloir de pas m'avoir reconnue tout de suite, dit-elle. — Toi, par contre, t'as pas changé d'un poil.

Bien sûr que non. Son corps ne vieillissait plus, qu'il s'agisse de trois ans ou d'un siècle. Être traité comme quelqu'un qui ne changeait pas ne le gênait plus. Il ignorait si c'était parce qu'il avait mûri... ou simplement parce qu'il n'était plus humain.

— Disons que je ne fais pas mon âge.

— Tu veux te faire détester par toutes les femmes du monde ou quoi ?
lança-t-elle avec une exaspération feinte.

Elle tituba un peu, ses jambes encore faibles. Il se rapprocha pour la soutenir. Elle rougit de nouveau, baissa les yeux avant de murmurer un :

— Merci.

— Vous sortez toujours seule, la nuit ?

— Bien sûr que non. J'étais en train de faire une course. Je devais livrer quelque chose à un client de longue date, mais ça a un peu traîné.

— Vous aidez votre père ?

— Oui. C'est la moindre des choses.

Il se souvenait d'elle comme d'une gamine vive à la langue bien pendue, mais à cet instant, elle lui paraissait presque être une tout autre personne, avec son sourire insouciant.

— Vous avez changé, dit-il.

— Ah bon ?

— Oui, vous souriez de manière plus naturelle, maintenant.

Avant, elle avait du mal à dire un simple "merci". Maintenant, ça lui venait sans effort. Un détail anodin, peut-être, mais ça en disait long, peut-être plus que les changements physiques.

— J-je ne pouvais pas rester une gamine éternellement, dit-elle.

— Non, mais vous en êtes encore une, Mlle Natsu.

— Kyaa !

Elle sursauta en entendant cette troisième voix soudaine. Natsu n'avait visiblement pas perdu cette habitude de se crispier sous l'effet de la peur.

— Tu en as mis du temps, alors je me suis dit que j'allais venir

— Z-Zenji ?! Ne me fais pas peur comme ça !

— Mais je n'ai rien fait de spécial, pourtant. Attends, mais... Ce n'est pas toi, Jinya ?

Les yeux de Zenji s'écarquillèrent quand il reconnut Jinya. Un large sourire se dessina sur son visage à leurs retrouvailles.

— Ça faisait longtemps, Zenji-dono.

— Oui, vraiment ! Mais qu'est-ce qui t'amène ici ?

— Il m'a sauvée alors que j'étais en train de me faire attaquer par un démon, répondit Natsu, détournant le visage.

Zenji la saisit par les épaules et, d'un air des plus graves, déclara :

— Oh non, ce démon est revenu ?! Mais ton père t'aime sincèrement, pourtant ! Mlle Natsu ! Je t'en prie, crois-moi !

— Ça suffit ! Ce n'est pas le même démon ! Allez, dis-le-lui, Jinya !

Il semblait que Zenji avait cru que le démon de Natsu était revenu. Un peu dérouté par cette confusion, Jinya entreprit d'expliquer la situation.

— Tu as entendu parler des rumeurs sur le tueur ?

— Hein ? Heu, vaguement, répondit Zenji.

— Le tueur est un démon. Et je suis actuellement à sa poursuite. L'attaque contre Natsu-dono n'était qu'une coïncidence.

Zenji poussa un long soupir de soulagement.

— Ah, je vois. Ouf. Bon sang, tu es toujours embarquée dans les histoires les plus folles. Rah vraiment, Mlle Natsu...

— ...Hmph. Donc tu crois Jinya sans discuter, mais pas moi ? fit Natsu en faisant la moue.

— Hein ? Tu m'en veux encore pour ça ?

— Et pourquoi je ne pourrais pas ?

— J-je n'ai pas dit ça...

Visiblement, Natsu n'avait toujours pas digéré que Zenji ne l'ait pas crue, trois ans plus tôt, quand elle disait qu'un démon la poursuivait. Zenji, embarrassé, tenta maladroitement de se racheter. Leur relation n'avait vraiment pas changé.

Les épaules de Jinya se détendirent en voyant les deux se chamailler comme avant. Puis il repensa à Mosuke... et au démon.

— Puisque tu es là pour la raccompagner, Zenji, je vais y aller, dit-il.

Mosuke aurait dû revenir depuis longtemps. Jinya redoutait le pire.

— Ah, au fait, merci pour tout. Et d'ailleurs, que faites-tu ces derniers temps ? demanda Natsu.

— La même chose. Je vis ma vie paisible de rônin. Je fréquente un restaurant de soba à Fukagawa qui s'appelle Kihee. Si jamais vous avez des soucis avec des démons, venez me voir. Je vous ferai un prix.

— Donc tu comptes quand même nous faire payer...

— Faut bien vivre, non ? répondit-il avec un petit sourire avant de s'éloigner.

Il n'était pas allé bien loin qu'il entendit Zenji l'interpeler.

— Oh, attends, Jinya.

Il s'arrêta et se retourna. Zenji le regardait avec sérieux.

— Tu as déjà entendu parler de la ville-temple de Yanaka ?

Jinya hocha la tête. C'était une petite ville bâtie autour d'un temple ou d'un complexe religieux, en périphérie d'Edo. On racontait souvent que des esprits ou fantômes y apparaissaient.

Zenji poursuivit :

— Il y a un temple là-bas, le temple Mizuho. Son prêtre est mort depuis longtemps, et depuis, il est abandonné. Mais plusieurs de nos clients disent entendre des voix de femmes chaque nuit.

Le tueur enlevait les femmes. C'était peut-être une piste...

— ...Et selon certaines rumeurs, un démon y vivrait.

Tout semblait concorder. Il fallait bien un endroit où garder les femmes enlevées. Un temple abandonné, que personne n'approcherait à cause des voix étranges, était l'endroit idéal.

Jinya ignorait s'il y trouverait le tueur, mais il finirait bien par découvrir quelque chose, même si c'était un autre démon. Et coïncidence ou non, le démon s'était enfui dans la même direction que ce temple.

— Cette rumeur peut te servir ? demanda Zenji.

— Oui. Merci.

— Avec plaisir.

C'était peut-être la chance qu'il attendait.

Avec enfin une piste entre les mains, Jinya se mit en route.

Après avoir couru encore et encore, puis encore un peu, Mosuke arriva enfin dans une ville-temple à la périphérie d'Edo.

Je crois que je suis venu du bon côté...

C'était la ville-temple de Yanaka. Fidèle à son nom, il abritait une vaste concentration de temples. La nuit rendait l'endroit lugubre, et il était facile de comprendre pourquoi tant de rumeurs effrayantes circulaient à son sujet.

Mais les environs étaient presque déserts. Ce n'était pas vraiment un lieu idéal pour le tueur, qui avait besoin de passants pour choisir ses cibles. Mosuke commençait à penser qu'il s'était trompé de chemin, quand...

— Aaaaaah !

Il entendit un cri raisonnant dans la pénombre.

C'était tout près, pensa-t-il, en se fondant dans le décor. Il marcha silencieusement et s'avança dans la direction d'où venait le hurlement. Il tenta de résister à l'envie de courir. Une violente bourrasque passa.

Non. Ce n'était pas le vent. C'était un démon qui fuyait à toute vitesse... une femme dans les bras.

Mosuke le vit distinctement : un mélange d'humain et de chien, courant en emportant une jeune femme inerte. C'était bien le même démon que plus tôt, aucun doute. Ses griffes ruisselaient de sang. Il avait tué à nouveau. Et il venait d'enlever une autre femme.

C'est le démon qui a tué ma femme...

Un frisson parcourut l'échine de Mosuke. Il lança un regard noir dans la direction où le démon s'était enfui, et aperçut un sanctuaire délabré au bout d'une ruelle étroite, un lieu abandonné depuis la mort de son grand prêtre, il y a déjà quelque temps. Son nom : Le temple Mizuho...

Il l'avait enfin trouvé, l'endroit où sa haine allait trouver son terme.

4

Il existe de nombreuses façons pour un démon de naître.

Parfois, un démon venait au monde lorsqu'un autre démon souillait un humain pour le plaisir. D'autres fois, c'était un humain qui, submergé par des émotions négatives comme la haine, la jalousie ou le désespoir, finissait par se transformer. Il arrivait aussi que des pensées seules, nées du néant, prennent forme et donnent naissance à un « démon ».

Leurs origines pouvaient varier, mais on les appelait tous ainsi.

Mosuke en était un, né de l'union de deux démons.

Il n'avait aucun souvenir de ses parents. Les démons pouvaient avoir de la considération les uns pour les autres mais ils vivaient en solitaire, nombreux à ne penser qu'à leur propre personne. Quand un démon jugeait son enfant encombrant, il n'hésitait pas à l'abandonner. C'était dans leur nature. Les parents de Mosuke l'avaient laissé derrière eux sans même lui donner de nom.

Il ne leur en voulait pas. Il savait que c'était ainsi que vivaient les démons. Il ne leur gardait aucune rancune. Mais cette façon de vivre ne lui convenait pas. Il avait choisi de vivre parmi les humains.

Les humains avaient leurs défauts, eux aussi. Ils trahissaient facilement dès que les choses se compliquaient. Mais à ses yeux, ils étaient encore plus simples à comprendre que les démons, qui vivaient uniquement selon leur désir. Lui, cherchait uniquement des plaisirs simples. Vivre paisiblement et mourir discrètement, Rien de plus.

Il adopta une apparence humaine, se donna le nom de Mosuke, et s'installa dans une maison mitoyenne au fond d'une ruelle. Il vivait modestement, comme n'importe quel habitant du quartier. Il ne roulait pas sur l'or, mais sa vie lui convenait. Les relations sociales qui naissaient naturellement dans ce genre d'environnement l'agaçaient un peu, mais il pouvait les supporter. Du moment que personne ne découvrait qu'il était un démon, cela lui suffisait.

Il croisait parfois une jeune femme. Elle habitait dans cette même maison mitoyenne. Elle arborait toujours un sourire insouciant, et une famille heureuse l'attendait chez elle. Elle s'était intéressée à Mosuke, calme et réservé, et s'était montrée très aimable avec lui. Mosuke fut séduit par sa gentillesse naturelle. Leur relation évolua, et à l'arrivée de leur deuxième printemps, ils étaient devenus amants.

Les autres habitants leur avaient offert leurs félicitations. Mais Mosuke portait en lui un sentiment de culpabilité. Il vivait comme un humain, mais il restait un démon. Les moments de bonheur qu'ils partageaient reposaient sur un mensonge. Ce fait, il ne pouvait l'oublier.

Il décida de lui dire la vérité.

Il voulait l'épouser. Et pour cela, il ne pouvait pas continuer à lui mentir. Lui qui avait toujours caché ce qu'il était, trouva le courage, pour la première fois de sa vie, de se montrer tel qu'il était. Avant de lui faire sa demande, il lui révéla qu'il était un démon.

Il s'attendait à être rejeté. Et s'il l'était, il ne lui en voudrait pas. Après tout, un démon et une humaine n'étaient pas faits pour être ensemble. Mais elle lui répondit simplement :

— C'est juste ça ?

Il avait réuni tout son courage pour lui dire la vérité et elle l'avait accepté, comme si ce n'était rien. Il s'était attendu à bien autre chose, à une réaction, à une discussion, mais sa réponse, simple et directe, rendait tout ça presque irréel.

Il lui fit part de sa gêne et elle éclata de rire.

— Je suis tombée amoureuse de toi, non pas parce que tu es humain ou démon, mais simplement parce que tu es toi.

Il repensa à sa gentillesse naturelle, et se sentit stupide d'avoir tant douté. Elle lui adressa un doux sourire, comme pour lui dire qu'il avait été un peu bête. Et c'est ainsi qu'ils s'unirent.

La vie n'avait pas vraiment changé pour Mosuke. Il passait ses journées dans le calme, comme toujours, mais désormais, sa femme était à ses côtés.

Les journées qu'il avait appréciées pendant toutes ces années étaient simplement devenues un peu plus douces. Sa vie ne lui offrait pas de grands plaisirs, mais elle lui procurait de nombreuses petites joies. Ses jours paisibles, sans éclat, continuaient de s'écouler.

Du moins, cela aurait dû.

Les terrains du temple Mizuho étaient à l'abandon. Les mauvaises herbes poussaient librement, et il ne restait plus la moindre trace de cette sacralité d'autrefois. L'air printanier portait une fraîcheur piquante. Une brise agitait les herbes. Un son solitaire. L'absence de tout bruit, en dehors du bruissement des herbes folles, ne faisait qu'accentuer la désolation du lieu.

Les frictions du sable sous les pas vinrent rompre le silence. Mosuke avait suivi le démon jusqu'aux abords du temple. Il n'avait plus l'apparence d'un simple villageois chétif. À présent, il arborait son véritable corps : un démon à la peau noire, à l'œil droit difforme et grotesque. Il usait déjà de son pouvoir pour effacer sa présence, et faisait de son mieux pour étouffer le bruit de ses pas en s'approchant du bâtiment principal.

Il tenait en main une dague qu'il avait récemment achetée. Jinya avait brisé sa dernière arme, alors il avait dépensé davantage pour se procurer une lame plus robuste, qui ne casserait pas si facilement. Elle avait été forgée dans un village appelé Kadono, réputé pour produire des armes capables de blesser, voire de trancher, même les démons. Si cette réputation était fondée ou non, il allait bientôt en avoir le cœur net.

Alors qu'il approchait du bâtiment principal, il perçut faiblement la voix d'une femme. Mais il garda son sang-froid. Il n'était pas là pour faire le bien. La mort d'un humain de plus ne l'ébranlait pas. Tout ce qui comptait, c'était de tuer ce démon ici et maintenant. Le reste n'avait plus d'importance. Même sa promesse de retourner auprès de Jinya s'était effacée à l'approche de sa vengeance.

Mosuke posa le pied sur le plancher en bois de la structure du temple sans même prendre la peine d'ôter ses sandales.

Peu importe à quel point il tentait de faire taire le bruit de ses pas, le bois grinçait sous lui. Mais il ne pouvait plus s'arrêter maintenant que sa vengeance était si proche.

Le démon ressemblait à une bête, une étrange créature rappelant un croisement entre l'homme et le chien. Ses bras et ses jambes étaient plus humains qu'animaux, peut-être pour lui permettre de marcher sur deux pieds. Il se tenait dans l'ombre, et avec sa peau sombre, il semblait surgir des ténèbres elles-mêmes, comme une ombre sortie du sol.

Crunch... shhhhlip...

Un bruit humide et répugnant se fit entendre. Ce n'est que lorsqu'il vit la bête aux yeux rouges tenant dans ses griffes le cadavre décapité d'une femme plantureuse que Mosuke comprit qu'il s'agissait du son d'une déglutition.

Du sang s'écoulait de sa chair déchirée. Le démon prit une nouvelle bouchée, engloutissant tout son buste. Un bras tomba au sol, arraché à l'épaule. Ne voulant rien laisser derrière lui, le démon ramassa le bras et l'engloutit, les os compris.

Mais rien de tout cela n'a d'importance.

Combien de temps Mosuke avait-il passé à traquer ce démon ? Une éternité, peut-être. Ou alors un simple instant. Peu importait. Il se tenait devant lui à présent.

Le démon continuait de dévorer la femme.

Ça n'a pas d'importance.

Mosuke saisit sa dague et s'avança.

— Je... dois... rentrer... murmura le démon.

Ça n'a pas d'importance.

Le démon semblait à la fois pressé et réticent à dévorer la femme, projetant du sang et des viscères tout autour. On aurait dit un enfant forcé de manger ses légumes après s'être fait gronder.

Rien de tout ça n'a d'importance.

Tu... tu as tué ma femme.

Les yeux de Mosuke s'emplirent de colère. Peu lui importait pourquoi le démon avait tué tant de gens, ou pourquoi il en avait dévoré autant. Rien de tout cela ne comptait. Tout ce qui comptait à cet instant, c'était que ce démon lui avait volé sa bien-aimée.

Il était à bout. Poussé par sa haine, toujours invisible, il se rua vers le démon.

La créature mangeait encore. Il comptait lui transpercer le crâne par derrière, l'ouvrir et réduire ce qu'il contenait en bouillie. Il tenait sa dague en prise inversée, prêt à frapper.

Il n'était plus qu'à un pas quand le démon se retourna brusquement. Aveuglé par la haine, Mosuke avait oublié que son pouvoir n'effaçait que sa forme, pas le son de ses mouvements. Il avait couru à toute allure. Évidemment qu'il avait été entendu.

Il se figea, le sang quittant son visage, tandis que les yeux cuivrés du démon se posaient sur lui.

Reste calme, se dit-il. Il ne se doute de rien, il a juste entendu un bruit. Je peux bouger, attaquer de nouveau. Son esprit se calma, et il réfléchit posément à son prochain geste.

Le démon ne bougea pas. C'était la preuve qu'il ne savait pas qu'il était là. Préparant son attaque par-derrière, Mosuke avança lentement d'un pas.

Le plancher grinça et le démon avait disparu.

— Gah... ?!

Dans la même seconde, la moitié du torse de Mosuke fut arrachée. La plupart de ses organes s'étaient volatilisés, y compris son cœur. Il tomba à genoux, puis s'écroula complètement au sol.

Un goût métallique se répandit dans sa bouche. La douleur était telle qu'il en rit, mais en même temps, elle lui paraissait étrangement lointaine. Sa vision s'obscurcissait comme si un voile de brume recouvrait ses yeux.

Il comprit qu'il ne pouvait plus échapper à la mort. Il le sentait au froid qui l'envahissait et au sang qui s'écoulait.

De son point de vue, le démon avait semblé se volatiliser. En réalité, il s'était simplement élancé droit devant, tout en balayant l'air de ses griffes. Le mouvement avait été bien trop rapide pour Mosuke. Le démon ne savait même pas qu'il était là. Pas vraiment. Il avait juste attaqué dans la direction d'un bruit, et avait frappé au hasard.

Sans la force de maintenir son invisibilité, le corps monstrueux de Mosuke apparut entièrement, gisant sur le sol, baignant dans son sang. Une vapeur blanche s'élevait de lui. Il allait bientôt disparaître. Non, le démon allait probablement l'achever avant cela.

Il allait mourir sans avoir pu venger sa femme. Ce regret surpassait même sa peur de mourir. Peut-être que les choses se seraient passées autrement s'il était resté calme. Mais il était déjà trop tard. Il serait tué d'un instant à l'autre, sans pitié.

Il serra les dents avec amertume, mais les secondes passèrent... et le coup final ne vint pas. Il leva les yeux, confus, et vit le démon, retourné à son festin.

Crunch... crunch...

Il bourra sa bouche d'entrailles ce qui gonfla ses joues, puis avala les jambes tout entier. Une fois qu'il eut dévoré le cadavre de la femme jusqu'au moindre morceau, il passa tranquillement à côté de Mosuke et s'éloigna, repu. Mosuke ne put que le regarder partir.

Peut-être n'avait-il vu aucun intérêt à l'achever alors qu'il était condamné. Ou peut-être n'avait-il jamais vu d'intérêt à tuer Mosuke.

— Ha ha... Bordel... murmura-t-il en riant faiblement.

Oui, c'était ici que sa haine prendrait fin avec sa vie, rien de plus.

...C'est sûrement ici.

Jinya arriva tardivement au temple Mizuho. Le lieu tombait en ruine, seulement éclairé par une faible lueur lunaire. Tout y était silencieux comme la mort. Ce calme aurait dû l'apaiser, mais il ne ressentait qu'un malaise grandissant. Il affûta ses sens et s'avança lentement vers l'intérieur. S'il y avait bien un endroit où le tueur pouvait se trouver, c'était sûrement dans le bâtiment principal du temple.

Il monta sur le plancher de bois sans retirer ses sandales et entendit le craquement typique des vieilles bâtisses. Une fine couche de poussière, accumulée par des années de négligence, recouvrait les planches. Et dessus, il distingua des empreintes. Quelqu'un utilisait régulièrement cet endroit.

Il dégaina sa lame de son fourreau, prêt à s'en servir, et se concentra sur les alentours, prêt à réagir à la moindre attaque. Il avançait au rythme d'un escargot. Plus il pénétrait dans le cœur du temple, plus il sentait l'air lourd et humide s'accrocher à sa peau.

Cette odeur, il la connaissait bien. C'était celle des cadavres, un mélange de fer et de soufre. Il balaya les environs du regard et aperçut des éclaboussures de graisse et de sang un peu partout, il sentit son estomac se retourner. Un peu plus loin, il vit un démon grotesque allongé au sol : Mosuke.

Mosuke avait repris sa forme démoniaque. La moitié gauche de son corps avait été arrachée. Il tressaillit légèrement, tandis qu'une vapeur blanche s'élevait de lui. Il était encore en vie, mais à peine conscient.

Jinya ne se précipita pas. Après tout, le tueur pouvait très bien l'attendre, prêt à frapper dès qu'il se pencherait sur Mosuke. Il s'approcha donc pas à pas, prêt à dégainer son sabre à tout moment.

Mais il atteignit Mosuke sans que rien ne se produise. Ce n'était pas un piège. Rien ne le laissait paraître, mais au fond de lui, il se sentait mal. Autrefois, il aurait couru sans réfléchir pour aider Mosuke. Il n'en était plus capable. Désormais, il se méfiait de tout, au point d'hésiter même devant un homme en train de se vider de son sang. Il se demanda non sans amertume à quel point il était devenu insensible.

— Mosuke, appela-t-il à voix basse.

Dans un souffle saccadé, Mosuke parvint à se tourner et leva les yeux vers Jinya, le regard vide.

— **Hé. Désolé de devoir te montrer ça...**

Il esquaissa un sourire, mais la douleur était visible sur son visage. Tout ce qu'il avait en tête, c'était venger sa femme, non, il vivait uniquement pour la venger. Et pourtant, il avait échoué. Et maintenant, il allait mourir, de la main même du tueur. Il fallait être fou pour croire comprendre l'ampleur de sa souffrance.

— C'était le tueur ?

— **Ouais. Je l'ai vu... en train de dévorer une femme. C... c'est bien l'enfoiré... qui a tué ma femme...**

Chaque mot lui coûtait. Son regard amer fixé dans le vide.

Mais ces mots troublaient Jinya. Le tueur... a dévoré quelqu'un ? Cette image restait coincée dans son esprit, comme un poids dans la gorge, impossible à dissiper.

— **Désolé, Jinya-san. Est-ce que je peux te demander une dernière faveur ?**

La voix de Mosuke se raffermait un instant, comme s'il avait rassemblé les bribes de sa conscience. Jinya sortit de ses pensées. Ce n'était pas le moment de réfléchir, mais d'écouter.

— Qu'est-ce que c'est ?

La vapeur blanche continuait de s'élever du corps de Mosuke. Sa fin approchait, et sa voix faiblissait. Jinya se pencha, approchant son visage du sien, de peur de perdre un seul mot de cet homme qui n'avait vécu que pour sa vengeance.

Ce qui suivit fut une supplique en larmes, pleine de regret et de chagrin :

— **S'il te plaît... je t'en supplie... Venge-la à ma place... !**

Il lui tendit la dague.

Jinya aussi était de ceux qui remettaient leur vie entre les mains de la haine. C'était insensé, mais il pensait pouvoir comprendre la profondeur de la douleur qui rongait Mosuke d'avoir échoué à accomplir sa vengeance. Ils ne s'étaient connus que brièvement, mais ils s'entendaient bien. Peut-être même que Jinya espérait une amitié durable. C'était le moins qu'il puisse faire pour honorer sa dernière requête.

Il posa sa main gauche sur le corps de Mosuke et déclara :

— D'accord. Mais en échange, je veux que tu me prêtes ta force.

Il s'attendait à ce que Mosuke questionne sa demande. Après tout, comment un homme mourant pouvait-il encore l'aider ? Mais après une brève pause, sans la moindre hésitation, Mosuke répondit :

— **Bien sûr. Prends tout ce qui pourra t'être utile, mon ami.**

Jinya hocha la tête avec un air grave. Il serra fermement la dague dans sa main droite et, d'une voix sans expression ni émotion, déclara :

— Ta requête a été entendue.

5

Tout commença dans une mare de sang, entouré des cadavres de nombreux hommes. Quand mon esprit était enfin revenu à lui, j'étais déjà devenu un démon. Depuis, je n'ai cessé de chercher.

Chercher qui ? QUI ? Je ne sais pas. Mais je cherchais toujours.

Je croisai un homme pendant ma recherche, alors je le tuai. Je devais le faire. Les hommes devaient mourir parce que ce sont des hommes. C'est pour ça que je les tue à chaque fois que j'en vois. Je ne sais pas pourquoi je fais ça, mais je n'ai pas non plus de raison de ne pas le faire. Et puis, ça me fait du bien. Alors ça doit être la bonne chose à faire.

Tous les hommes doivent mourir. Oui. Si je suis né démon, c'est sûrement pour les tuer, eux.

J'en avais tué un autre hier, mais ça ne m'a rien fait. Ça n'avait rien de rafraîchissant. J'étais nerveux, agité, irrité. Je voulais retrouver cette sensation. Alors je suis ressorti. J'ai recommencé à chercher.

Chercher qui ? QUI ? Je ne sais pas. Mais j'ai toujours cherché.

Je dois me dépêcher et rentrer.

Rentrer ? Rentrer où ? Je ne sais pas.

Mais il y a une chose dont j'étais sûr : je ne peux pas rentrer comme ça. Alors j'ai ramené une autre femme, ce soir, pour la manger. Ce n'est pas bon. Elles n'ont pas bon goût. Mais il faut que je mange des femmes. Ce corps de démon a besoin de certaines parties.

Je dois en manger beaucoup, encore et encore, pour pouvoir rentrer vite.

J'ai capturé une autre femme. Je l'ai amenée au vieux temple. Je l'ai laissée dans la grande salle. Une prostituée, je crois. Sa tenue est voyante. Je crois qu'elle s'appelait Yuunagi.

Yuunagi ? Son nom n'a pas d'importance. Je dois manger. Manger encore. Et rentrer.

Rentrer où ? Je ne sais pas. Je veux juste rentrer. Il faut que je tue plus d'hommes, que je mange encore plus de femmes pour pouvoir rentrer. Et plus vite. Il faut que je bouge plus vite, que je sois plus rapide pour rentrer au plus vite.

Je dois vite finir de manger cette femme pour pouvoir rentrer, moi aussi...

— Je me doutais que tu reviendrais ici, même après avoir été repéré la dernière fois. Ton esprit est aussi obtus que ne le laisse penser ta forme animale.

Une voix froide et rigide comme du plomb interrompit mon repas. Je me retournai, les yeux écarquillés par la surprise, mais il n'y avait personne.

C'est mon imagination ? Non. J'ai bien entendu cette voix. Quelqu'un est là.

Sssshwt.

Un bruit. Mon bras avait été tranché avant même que je ne m'en rende compte.

— Ahhhhh...

Il tomba au sol, coupé net.

Qu'est-ce que c'était ? Je comprends pas. Ça fait mal. Qu'est-ce qu'il se passe ?

Je regardai autour de moi. Il n'y avait personne. Puis soudain, il apparut.

Mon cœur fut empli de joie. Je ne savais pas pourquoi, mais c'était sans doute parce que l'homme que je n'avais pas réussi à tuer la dernière fois était revenu. Une nouvelle chance de le tuer s'offrait à moi. Euphorique, je le fixai du regard. Un démon, armé d'un sabre, se tenait face à moi.

Un démon dévorant une femme se tenait devant Jinya.

Froid et concentré, il fixa sa cible. L'air du vieux temple, délabré, était saturé de poussière et de l'odeur du fer. Le démon était en plein repas, si bien que Jinya le surprit en lui tranchant un bras.

— Ahhhhh...

Le démon s'effondra au sol, puis bondit. Il s'élança contre les murs, le plafond, le sol, puis dans le vide, enchaînant les sauts, les coups de griffe et les esquives avec une aisance inhumaine. Sa vitesse défiait toute logique. Si c'était une course, Jinya aurait été laissé loin derrière.

— Tu es rapide, et tu peux même prendre appui sur l'air... Quel fléau.

Mais ce n'était pas une course. C'était un duel à mort. Et malgré sa vitesse, le démon ne parvenait pas à porter le moindre coup à Jinya. Il fonçait dans le vide, attaquait à côté, repartait aussitôt, et recommençait sans relâche, mais en vain.

— Mais cette fois, tu affrontes deux ennemis.

Il entendit la voix et frappa à nouveau, cette fois en s'approchant davantage. Pourtant, l'attaque ne toucha rien d'autre que l'air.

Mais c'était sans surprise. Car le démon ne voyait pas Jinya. Il ne percevait pas la moindre trace de lui. Mosuke lui avait prêté sa puissance, et Jinya était caché.

— Aaa, aaahhh... !

Le démon s'arrêta et grogna, irrité. Ou peut-être confus. Jinya profita de ce moment pour lever son invisibilité et se révéler, juste devant lui. Son bras gauche était affreusement gonflé, et ses yeux rouges, inhumains. Il avait tout d'un démon. C'était bien sa forme habituelle, mais un détail avait changé. Le côté droit de son visage était difforme, comme recouvert d'un masque noir de métal. Son œil droit était d'un rouge vif jusqu'à la sclère¹, exactement comme Mosuke quand il montrait sa vraie nature.

¹ Couche externe, blanche et résistante du globe oculaire

— **Toi aussi... manges... ?** demanda le démon, dévoreur de femmes, d'une voix chargée de malveillance, avant de bondir à nouveau.

Ses yeux renvoyaient une haine et une soif de meurtre sans fond, mais ses attaques ne touchaient toujours pas leur cible. Au moment où il s'arrêtait pour faire face à son adversaire, celui-ci avait déjà disparu. La vitesse ne servait à rien face à un ennemi qu'on ne pouvait pas voir. Il attaqua quand même, dépassa sa cible, et perdit une jambe dès qu'il toucha le sol.

— **Aa, aaah... ?!**

Pour la première fois, il exprima de la détresse. Il tenta de se dégager d'un coup de pied, mais chuta en avant, puis aperçut sa propre jambe rouler au sol. Son visage exprimait davantage le chagrin que la douleur, un mélange de confusion et d'effroi face à cette perte.

— *L'invisibilité...* c'est le nom du pouvoir contre lequel tu as perdu. Si sa haine ne l'avait pas freiné, je suis certain que même la lame de Mosuke aurait pu t'atteindre.

Il abaissa Yarai, sans la moindre émotion dans son geste. Le démon ne résista pas. Il bougea à peine, comme si sa vie n'avait plus de valeur maintenant qu'il avait perdu sa jambe.

— **Aaah.**

Un cri faible, presque infantin, s'échappa de ses lèvres, avant que Jinya ne le découpe en diagonal. L'épée grise s'enfonça ainsi dans sa chair.

Le démon s'effondra, sans un mot de plus. Toute sa frénésie d'avant n'avait été qu'une illusion.

Le silence retomba sur le temple délabré. Jinya abaissa les yeux vers le démon, puis annula son *Invisibilité*. Il ressemblait à un démon, tout aussi hideux que le tueur qu'il venait d'abattre. Il ne ressentait aucune joie dans cette victoire.

De toute façon, il ne l'avait remportée que parce qu'ils étaient deux contre un. Seul un imbécile s'enorgueillirait d'avoir gagné un combat inéquitable.

Jinya avait combattu de nombreux démons, aussi bien en tant qu'humain qu'en tant que démon. Mais la vitesse de celui-ci l'avait rendu particulièrement difficile à gérer. Cependant, il possédait ce pouvoir : celui d'effacer sa présence. Et ce démon, en dehors de sa vitesse, n'avait rien à opposer. Il n'avait aucune expérience réelle du combat, et il était totalement impuissant dès l'instant où il perdait sa cible. L'issue fut donc logique.

Leur affrontement avait soulevé des nuages de poussière et laissé des fissures dans le sol, les murs, et même le plafond, plongeant le temple dans un état encore plus pitoyable qu'auparavant. Jinya essuya le sang sur Yarai et rengaina son sabre. En regardant le démon, duquel commençait à s'élever une vapeur blanche, il déclara :

— Je ne sais pas si tu peux me comprendre, mais j'aimerais te poser une question.

Haletant, le démon se redressa. Ses yeux rouges fixaient Jinya. Ils n'exprimaient ni haine, ni volonté. Il ne semblait plus vouloir se battre.

Jinya reprit :

— Quand j'ai entendu parler pour la première fois des meurtres, on m'a dit que le nombre de corps ne correspondait pas.

Les victimes des meurtres étaient retrouvées dans un état atroce, leurs corps affreusement mutilés. Pourtant, il y avait toujours moins de cadavres que de personnes portées disparues, ce qui voulait dire que certains avaient été enlevés ou avaient disparu sans laisser de trace. C'est pour cette raison que les rumeurs lièrent rapidement le tueur à un démon.

— Mais Mosuke a dit qu'on avait retrouvé le corps de sa femme...

Compte tenu de ces rumeurs, le fait qu'un cadavre ait été retrouvé était étrange. Si les victimes enlevées réapparaissaient ensuite mortes, alors les chiffres auraient fini par s'aligner. Mais les histoires que Jinya avait entendues, d'un côté du propriétaire du restaurant Kihee, et de l'autre de Mosuke, ne concordaient pas. Pourtant, il avait du mal à croire que l'un des deux ait menti. Le restaurateur n'avait rien à gagner à mentir, et Mosuke, un démon, ne pouvait pas mentir. Alors que s'était-il passé ?

— Mosuke a aussi dit que tu avais mangé une femme, ce qui veut dire que tu es sans aucun doute responsable de toutes ces disparitions, mais ça ne colle toujours pas...

Le démon dévorait les femmes qu'il enlevait, ce qui signifiait qu'aucun cadavre n'était retrouvé. Mais cela ne correspondait pas avec le fait que le corps de la femme de Mosuke ait été découvert, présentant des signes d'agression sexuelle. Si tout ce que Jinya avait entendu était vrai, alors il n'y avait qu'une seule explication possible pour résoudre cette contradiction.

— Tu es celui dont parlent les rumeurs, mais tu n'es pas celui qui a tué la femme de Mosuke. Dis-moi alors, qu'est-ce que tu es vraiment ?

La femme de Mosuke avait été enlevée il y a un mois et retrouvée morte dix jours plus tard, mais les rumeurs concernant le tueur n'avaient commencé que très récemment. À l'origine, on disait qu'il s'agissait d'un meurtrier qui tuait des hommes et agressait sexuellement des femmes, mais ces rumeurs furent vite remplacées par celles d'un démon qui tuait des hommes et mangeait des femmes. Qu'était-il arrivé au premier tueur ? Et d'où venait ce démon ? Jinya attendit la réponse du démon. Un silence s'étira, semblant durer une éternité.

— **Corps...** murmura faiblement le démon. — **Il me faut... un corps...** Ces mots n'avaient aucun sens, peut-être parce que l'esprit du démon était trop limité pour formuler autre chose. Il ne dit rien de plus, et le silence retomba.

Jinya se dit qu'insister ne mènerait à rien, mais posa tout de même une dernière question, au cas où.

— Avant de partir, dis-moi ton nom.

— **Ha...tsu...** répondit le démon d'une voix faible.

— *Hatsu...*

Jinya ne s'attendait pas à une réponse. Pourtant, il grava ce nom dans sa mémoire et jura d'en porter le poids, car il avait pris la vie de ce démon. Il le saisit par le cou et le releva à hauteur de son regard.

— **Ah...**

Les yeux du démon le fixèrent sans haine, ni peur. C'était cela qui rendait la tâche plus difficile. Ce qu'il allait faire était bien pire qu'un simple meurtre. Cela aurait été plus facile s'il avait été détesté.

— Tu m'as demandé tout à l'heure si moi aussi je mangeais les autres.

Jinya ne montrait rien sur son visage. Il n'était pas sans émotions, mais il n'osait pas les montrer. C'était son choix. Montrer sa douleur aurait été une tentative de se faire pardonner.

— Tu avais raison. Tout comme tu as dévoré ces femmes, moi, je dévore les démons.

La vérité, c'est qu'il avait compris depuis peu que ce démon-là n'aurait jamais dû être la cible de la vengeance de Mosuke. Mais cela n'avait pas d'importance pour Jinta.

— **Gah... ?!**

Son bras gauche se mit à pulser. Le démon, s'évaporant lentement en une vapeur blanche, gémit de douleur, causée par autre chose que ses blessures.

— Je vais maintenant dévorer ton pouvoir.

— **Agh... ah...** Le démon comprit ce qu'il se passait, mais ne pouvait rien faire pour l'empêcher.

— *Fulgurance...* Une capacité qui te permet d'augmenter ta vitesse pendant un court instant. Tu peux même t'en servir pour prendre appui sur l'air au moment de l'activer. Intéressant.

Le savoir du démon afflua dans Jinya. Son bras gauche difforme contenait le pouvoir d'*Assimilation*, lui permettant d'absorber d'autres êtres vivants. Tant que le lien était établi avec sa cible, il pouvait accéder à ses souvenirs et à sa mémoire. Ce peu que le démon avait connu s'écoula par son bras et se grava dans son esprit.

Ce démon n'était né que récemment. La plupart des démons ne développaient leur pouvoir propre qu'au bout de cent ans. Celui-ci faisait partie des rares exceptions, né avec.

Encore davantage de souvenirs s'engouffrèrent en lui, et il apprit finalement l'origine de ce démon. D'abord, il ressentit une peur violente. Deux hommes attaquaient une femme, lui arrachaient ses vêtements, lui couvraient la bouche. Impuissante, elle subissait. Elle sentait leurs mains sur sa peau, sentait qu'on la pénétrait, et entendait les rires des hommes tandis qu'elle cessait d'être perçue comme une femme ou un humain, elle n'était plus qu'un outil de leur désir. À la fin, ils la tuèrent, puis jetèrent son corps dans la rivière.

C'est là que ses souvenirs s'arrêtèrent. Ou plutôt, ses souvenirs en tant qu'être humain. Il ressentit un vide écrasant et une haine grandissante, tandis que le corps de la femme disparaissait, ne laissant derrière lui que ses émotions, devenues démon.

— C'est donc ce que tu es...

Le démon était une femme, violée et tuée par deux hommes, ou plutôt, ce démon était la forme que prit la rancune persistante de cette femme, sa détresse, sa haine incarnée.

C'était pour cela qu'elle tuait les hommes. Elle s'était perdue dans sa haine, ne voyant en chaque homme qu'un reflet de ceux qui l'avaient agressée et tuée. Et chaque nuit, elle repartait, cherchant encore, pour tuer d'autres hommes.

— Je dois continuer à chercher...

Elle dévorait les femmes, sans doute guidée par l'instinct de redevenir ce qu'elle était. Elle voulait sûrement redevenir humaine, comme avant d'être tuée pour avoir été un démon.

Mais seules ses émotions étaient devenues démon, elle n'avait donc pas de corps. Elle pensait pouvoir en créer un nouveau. Elle enlevait de jeunes femmes et consommait leur chair. Elle mangeait, encore et encore, croyant aveuglément pouvoir ainsi retrouver une enveloppe humaine.

— **Je dois rentrer...**

Tout cela pour redevenir ce qu'elle avait été. Elle ignorait où elle voulait rentrer, ou ce que cela signifiait, mais elle comprenait, au fond, qu'elle voulait retourner quelque part. Pour cela, elle enlevait, tuait, encore et encore, poursuivant cet espoir.

— Tu voulais juste que les choses redeviennent comme avant, hein ?

Le démon ne voulait que retrouver le bonheur qu'elle avait perdu.

— Même si c'est impossible...

Ce qui est perdu l'est à jamais. Peu importe à quel point on le désire, il ne revient pas. Une vérité simple, mais que ce démon refusait d'accepter. Elle cherchait malgré tout un bonheur disparu. Une quête si triste, et pourtant, peut-être même enviable. Peut-être aurait-elle été plus heureuse à simplement disparaître, en paix. Une émotion s'éveilla en Jinya, mais il ne savait pas s'il s'agissait de pitié ou d'envie.

— **...Pourquoi ?**

Il reprit ses esprits et croisa les yeux rouges du démon, qui le regardaient, interrogateurs.

— **Toi... pourquoi ? manges démons... et ensuite ? Pourquoi ?**

Ce n'était pas du sarcasme, mais une véritable question. Elle mangeait pour redevenir humaine. Mais lui ? Que cherchait-il en dévorant les démons ? Pour elle, Jinya était un monstre incompréhensible.

— **Aaah... aaaah...**

Un soupçon de tristesse scintillait dans ses yeux. Mais cela ne dura pas. Sa conscience se dissipa bientôt. Dans une grimace douloureuse, elle murmura dans un souffle délirant :

— **Plus vite... je dois chercher plus vite... rentrer...**

À ses côtés. Le démon s'effaça dans le néant, ne laissant derrière qu'un souhait jamais réalisé.

Jinya était désormais seul dans le temple.

Il regarda sa main droite. Sa peau était devenue indigo foncé, semblable à du bois brûlé. Il y avait de grandes chances que le reste de son corps ait subi le même changement. C'était l'effet de l'absorption du démon. Il avait franchi une nouvelle étape, irréversible.

Le silence pesant du temple donnait à l'endroit un air lugubre. Cela lui rappela une époque lointaine, faisant remonter un souvenir enfoui.

— *Humain, pour quelle raison manies-tu ta lame ?*

Même après toutes ces années de combats, il n'avait toujours pas trouvé de réponse. La haine habitait toujours en lui, mais il voulait aussi pardonner à Suzune. En tant qu'humain, il voulait l'arrêter. Pour cela, il lui fallait au moins la force de le faire. C'est pourquoi il pouvait piétiner les désirs des autres, même si cela le rapprochait chaque fois un peu plus de ce qu'est un démon.

— Vraiment, pourquoi est-ce que je fais tout ça ? murmura-t-il avec un sourire amer.

Shirayuki... si je continue comme ça, est-ce que je finirai par trouver ma réponse ?

Personne ne vint lui donner cette réponse.

Sans le réaliser, il était devenu seul.

Quelques jours plus tard, Jinya se rendit dans la maisonnette où résidait Mosuke. Dans sa main droite, il tenait une autre bouteille de saké importé de Kamigata. Il n'y avait pas de réelle raison à ce geste, mais cela lui semblait naturel.

Il fit coulisser la porte de la petite pièce unique et trouva l'endroit aussi exigu et familier qu'avant, au point qu'il s'attendait presque à voir Mosuke apparaître d'un instant à l'autre en disant : « Oh, bonjour. Entre donc », avec un large sourire.

— Oh, bonjour. Vous êtes une connaissance de Mosuke-san ?

Surpris, Jinya se retourna brusquement, croyant un instant que Mosuke était vraiment revenu. Mais il tomba face à une femme qui ne lui ressemblait en rien. Elle semblait dans la trentaine, un peu forte, avec une présence rassurante de mère protectrice.

— Ah, oui, c'est bien ça, répondit Jinya.

— Eh bien, il est parti depuis quelques jours. Vous auriez une idée d'où il pourrait être ?

Il baissa les yeux, incapable de se résoudre à lui dire la vérité. La femme interpréta son silence comme un « je ne sais pas » et poussa un soupir.

— Je vois... Il a l'air plutôt abattu depuis la mort de Hatsu-san. J'espère seulement qu'il n'a rien fait de dangereux.

— ...Hatsu-san ?

— Hein ? Oh, vous ne connaissiez pas son nom ? Hatsu-san, c'était la femme de Mosuke. Ils étaient bien connus dans le quartier pour être inséparables.

Maintenant qu'elle le disait, Jinya se rendit compte qu'il n'avait jamais su comment s'appelait la femme de Mosuke. Hatsu... Ce nom résonnait en lui, et il aurait préféré ne jamais le reconnaître.

Mais ce n'était pas une vérité qu'il pouvait fuir. Le démon qu'il avait tué portait le même nom. Coïncidence ?

La femme continua :

— Elle était folle amoureuse de Mosuke. Elle se retirait toujours de nos discussions en disant qu'elle devait rentrer au plus vite pour retrouver son mari. Elle ne méritait pas ce qui lui est arrivé... Oh, pardon, vous n'avez sûrement pas envie d'entendre ça.

— Ce n'est rien.

Elle ne méritait pas quoi ? pensa-t-il, sans toutefois oser poser la question. Il avait compris. Ce nom n'était pas une coïncidence. Il repensa aux paroles du démon. Cette voix répétitive, obsédée par les mots « chercher » et « retour ». Il s'était toujours dit qu'elle cherchait les hommes responsables de sa mort... et si ce n'était pas ça ? Peut-être que ce qu'elle cherchait, ce à quoi elle voulait revenir, étaient une seule et même chose.

Peut-être qu'elle cherchait Mosuke...

Mais qu'est-ce que ça changeait, maintenant ? Quelle que soit la vérité, elle ne modifierait rien. Ce qui est perdu l'est à jamais. Certaines choses ne peuvent être défaites, peu importe à quel point on tentait de s'y accrocher.

— Qu'est-ce que vous avez là ? demanda la femme, désignant la bouteille dans sa main.

— Du saké. Je voulais le partager avec Mosuke, mais on dirait que je n'en aurai pas l'occasion, répondit-il.

C'était la véritable raison de son retour ici. Il avait plus d'affection pour cette amitié qu'il ne l'avait réalisé. Les souvenirs de saké partagé avec Mosuke lui suffisaient pour faire tout ce chemin, uniquement pour retrouver ce goût dans sa mémoire.

— En fait, pourriez-vous laisser ça en offrande sur la tombe de Hatsu-dono pour moi ? demanda-t-il sans vraiment y réfléchir.

— Hein ? Euh, je ne crois pas que Hatsu-san buvait...

— Ce n'est pas grave, dit-il en lui tendant la bouteille de force.

Personne ne saurait ce qu'il était advenu de Mosuke, donc personne ne pleurerait sa disparition. Mais au moins, Jinya pouvait laisser la boisson préférée de Mosuke sur la tombe de sa femme. Nul ne savait où l'âme de Mosuke s'était rendue après avoir été absorbée par le bras gauche de Jinya, mais si, par un infime miracle, elle errait encore dans ce monde, alors elle retrouverait peut-être un jour le chemin vers la tombe de Hatsu.

Elle, qui avait tant voulu le rejoindre, il était certain que lui aussi, désormais, souhaiterait être à ses côtés.

— Ce serait dommage de boire un aussi bon alcool tout seul, dit Jinya.

Tout cela n'était qu'un geste vide de sens, bien sûr. L'esprit que cela consolerait ne serait ni celui de Mosuke, ni celui de Hatsu, mais celui de Jinya lui-même. Pourtant, il le fit quand même, peut-être par espoir, l'espoir que l'âme de Mosuke puisse être réunie à celle de sa femme pour l'éternité.

— Merci d'avance.

— Hein ? Heu...

Il se retourna, un faible sourire aux lèvres, et quitta la maisonnette. L'éclat du printemps lui aveugla un instant les yeux, les rayons doux du soleil réchauffant son visage. Les dernières traces de l'hiver s'étaient effacées, laissant place à la douceur du printemps.

— Adieu, Mosuke, murmura-t-il.

Leur amitié avait été courte, mais réelle.

Lorsqu'il boirait sous la lune, il se rappellerait ce compagnon de beuverie, et combien sa compagnie rendait le saké encore meilleur.

Deux ombres avançaient d'un pas nonchalant dans l'obscurité du crépuscule.

— La chaleur est enfin retombée un peu. Tu crois que c'est pas l'heure d'un nouveau tour ?

— Heh heh, et si on visait une plus jeune cette fois ?

Les deux hommes échangèrent un sourire mauvais voire vulgaire, tandis qu'ils parlaient de choses abjectes. Ils avaient déjà enlevé et violé plusieurs femmes, sans jamais avoir été inquiétés par la justice, et menaient une vie normale en apparence.

— C'est fou comme les gens sont bêtes. Ils croient tous que c'est à cause d'un démon, que les femmes sont enlevées par magie.

— Ça m'arrange ! Tant qu'on accuse les démons pour tout, on est tranquilles. Merci les démons !

— Ouais, merci les démons !

Ils gloussèrent. Quelle que soit l'époque, il y avait toujours des ordures irrécupérables dans leur genre.

— Bon, on part sur quoi cette fois ?

— Un peu comme la dernière serait parfait. Rien de mieux qu'une femme mariée.

— Beurk, t'as vraiment des goûts de chiotte.

— Quoi ? Elles se débattent plus. Ça te donne un vrai sentiment de domination, tu vois ? D'ailleurs, la dernière, c'était la meilleure. J'en avais pas eu assez, surtout la façon dont elle se débattait et appelait son mari tout du long : « Mosuke, Mosukeee », ha ha—

Le récit fanfaron de l'homme s'interrompt net lorsque sa tête se détacha et tomba au sol.

— Hein ?

Il n'y eut qu'un souffle de vent avant que la tête ne roule. L'autre homme regarda autour de lui, mais ne vit personne. Pourtant, la coupure au cou était nette, comme faite par une lame.

L'homme tremblait, incapable de comprendre ce qu'il voyait. Les humains ont peur de ce qu'ils ne comprennent pas. Face à l'inconnu, la peur s'impose.

— Aaa—ngh... ck... ?

Il tenta de crier, mais il était déjà trop tard. Avant même d'avoir saisi ce qui se passait, son corps fut tranché en deux.

Il tomba sur le dos, et juste avant de quitter ce monde, il entendit une voix aussi froide que le plomb :

— C'est fait, Mosuke.

Un bruit humide accompagna la dague qui s'enfonça dans sa poitrine, droite comme une pierre tombale.

Ces deux hommes furent les dernières victimes du tueur invisible qui hantait Edo. En fin de compte, l'auteur ne fut jamais identifié. Ceux qui avaient disparu ne revinrent jamais, et aucun des mystères entourant les meurtres ne fut élucidé.

Avec toutes les rumeurs de démons et d'enlèvements surnaturels, cette suite d'incidents serait simplement retenue comme l'une des nombreuses histoires étranges de l'époque.

Un recueil de la fin de l'ère Edo intitulé *Contes folkloriques du Japon ancien* immortalisa ces événements sous forme d'une brève histoire : « Le démon invisible de la ville-temple ».

On y parlait d'un tueur invisible rôdant dans les rues pour décapiter les gens. Mais la vérité, elle, disparut à jamais.

Et une fois encore, le temps poursuivit son cours.

Le printemps touchait à sa fin.

Le Jardin du Bonheur

1

Bomp... Bomp...

J'entendis un bruit.

Je ne reconnus pas tout de suite qu'il s'agissait d'une balle rebondissant sur le sol, jusqu'à ce qu'une fillette commence à chanter une comptine, comme dans un jeu pour enfant.

Autour de moi, tout était plongé dans la pénombre, au crépuscule. Je suivis ce son lointain, jusqu'à me retrouver devant un domaine abandonné.

Bomp... Bomp...

Le son se fit plus fort. Je devais être en train de m'en approcher.

La voix de la fillette caressait mes oreilles comme un doux murmure. Elle avait quelque chose de réconfortant mais non sans une pointe d'angoisse.

— *Un, nos regards vers Higan¹ se posent*

— *Deux, la maison s'efface et les pas s'opposent*

Attiré par la chanson, je franchis le portail et me dirigeai droit vers le jardin.

J'étais arrivé.

Je regardai autour de moi et aperçus un petit étang, ainsi que de ravissantes jonquilles écloses.

Il flottait dans l'air un parfum délicat, sucré. L'odeur enivrante des fleurs suffisait à me donner le vertige.

J'entendis un éclaboussement. Il devait y avoir des carpes dans l'étang.

¹ **Higan (彼岸)** : Terme bouddhique japonais désignant l'« autre rive », symbole de l'au-delà ou du monde des morts. Il est souvent associé à la période de l'équinoxe et aux prières pour les défunts.

— ...Trois, Papa, Maman ne sont plus là

— ...Quatre, on suit les ombres à petits pas

Une petite lumière blanche dansait dans l'air du jardin. Était-ce une luciole ?
Ou bien une âme ?

Tout semblait irréel, comme si j'apercevais les rives de Higan, un monde
situé au-delà de la mort.

Ce monde... n'était-il plus celui des vivants tel que je l'avais connu ?

— ...Cinq, les jours deviennent de vieux récits

— ...Six, soupirs pour ce qui fut, puis s'enfuit

L'endroit, une demeure traditionnelle de samouraï, était en ruines, mais les
fleurs y poussaient encore, éclatantes malgré tout. Le jardin baignait dans un
gris vibrant et au centre se trouvait une jeune fille qui faisait rebondir une
balle.

C'était une jolie fille aux cheveux noirs et à la coupe carrée. Son expression
figée lui donnait des allures de poupée. Elle était seule dans le jardin, lançant
la balle au sol tout en chantant sa comptine. Un jeu parfaitement ordinaire
pour une fillette, et pourtant... quelque chose sonnait faux, peut-être cette
aura de tristesse qui flottait autour d'elle. Elle ne souriait pas et son regard
se perdait au loin tandis qu'elle chantait.

Bomp... Bomp...

Le rythme de la balle qui rebondissait s'accordait à celui des battements de
mon cœur. Ce jardin désolé possédait toute la beauté d'un monde spirituel.
Les émotions habitant mon cœur furent plongées dans un flou.

Je ne pouvais plus bouger. Mon regard fixait cette fille.

L'endroit avait quelque chose de bizarre, non, d'étrange. Et pourtant, je ne
ressentais aucune envie de fuir. Ou bien... mon âme avait-elle été attirée dès
l'instant où mes yeux s'étaient posés sur elle ?

— *Sept, viendra le jour où les larmes sécheront*

— *Huit, alors enfin—*

La chanson s'interrompit brusquement, mais le son de la balle rebondissant continua, imperturbable.

Je me demandai pourquoi elle ne terminait pas la comptine. Je restai là un instant, hésitant, avant d'entendre une voix jeune, marquée d'un léger zozotement.

— **C'est ainsi que ça se termine.**

Parce qu'il n'y a plus de retour possible.

C'était l'automne de la sixième année de l'ère Kaei (1853).

Les saisons de fleurs sauvages envoûtantes et de chaleur accablante étaient déjà passées, et le monde baignait désormais dans les teintes chaudes de l'automne. Par moments, le vent soufflait, emportant une feuille tombée vers une destination inconnue. L'élégance de cette saison évoquait la profondeur d'un haïku², mais les habitants affairés d'Edo n'avaient pas le luxe de s'arrêter pour contempler la beauté de l'automne. La ville était aussi agitée que toujours, rythmée par l'agitation de ses passants.

Parmi eux marchait un homme seul, au visage sombre. Il s'appelait Miura Naotsugu Arimori, et un fardeau pesait sur lui.

Naotsugu allait avoir dix-huit ans cette année. Il était le fils unique de la famille Miura, vassale du shogunat Tokugawa, bien que la famille ne fût pas fortunée. Il travaillait comme scribe au château d'Edo, ce qui n'était pas courant à son âge. Deux catégories de scribes existaient au sein du gouvernement : ceux qui géraient les documents publics, et ceux qui manipulaient les documents confidentiels.

Il appartenait à la première catégorie, et rédigeait principalement des licences ou d'autres documents officiels, ainsi que des papiers à faible importance. Il portait un kimono propre et soigné, et son crâne était rasé de front jusqu'à la couronne, avec un chignon haut, ce qui lui donnait l'allure d'un samouraï strict et sérieux.

Sa vie était plutôt paisible. Son seul regret, peut-être, était que son travail ne lui laissait guère l'occasion de fréquenter des femmes. Ses parents étaient en bonne santé, et il n'avait ni frères ni sœurs. Il devait donc logiquement hériter un jour de la maison familiale.

Les Miura servaient les Tokugawa, mais se situaient en bas de l'échelle salariale, ce qui les tenait loin de l'enrichissement. Malgré tout, le revenu permettait de vivre décemment, et l'on pouvait dire que Naotsugu bénéficiait d'une certaine stabilité financière.

² Haïku (俳句) : forme de poésie japonaise brève, traditionnellement composée de trois vers de 5, 7 et 5 syllabes, souvent centrée sur la nature, l'instant présent ou un sentiment éphémère.

Et pourtant, quelque chose le troublait, le laissant même perplexe. Bien qu'on pût croire qu'il menait une vie bénie, il ne pouvait s'empêcher de sentir qu'un malaise planait sur son existence.

Il ne pouvait pas être l'héritier de la famille Miura.

Natsu termina son bol de soba sans en laisser une miette, puis poussa un soupir.

Après un *clac*, une nouvelle tasse de thé fut posée sur la table.

— Tenez, en voilà une autre.

— Merci, Monsieur.

Elle remercia l'homme, qui était allé jusque dans la cuisine pour lui chercher le thé, puis jeta un œil autour de la boutique. Les soba n'étaient pas mauvais, mais l'endroit était vide malgré l'heure du déjeuner. C'était curieux qu'un restaurant puisse être aussi peu fréquenté.

— Vous n'avez pas beaucoup de clients, hein ?

— Ha ha ! Tu as raison, mais ce n'est pas la peine de le dire comme ça ! répondit le propriétaire, hilare, comme un petit filou pris en faute.

— Ces temps-ci, on a un peu plus de clients qu'avant, mais on est encore loin de ce qu'on avait...

Le propriétaire ne semblait pas vexé. Il éclata de rire, comme si elle avait mis le doigt sur une vérité évidente. Il eut un sourire espiègle et ajouta :

— Dommage que ce gars-là ne soit pas là, hein ?

— De quoi vous parlez ? Je ne suis pas venue ici en espérant le voir, ou quoi que ce soit.

— Ah oui ? Alors pourquoi t'as demandé s'il était passé aujourd'hui quand t'es entrée ?

— Et ben... il est toujours là, alors j'ai juste trouvé ça bizarre de ne pas le voir.

— Mh-hmm. Si tu le dis. Mais évite de te faire des idées, Jinya doit épouser ma fille. Même pour toi, je ne lui céderais pas !

Un léger froncement parcourut le sourcil de Natsu.

— Oh, lui et Ofuu-san en sont déjà là ?

— J'dirais que oui. Ils ont sûrement des sentiments l'un pour l'autre.

— Uh-huh... fit-elle en soupirant, sachant très bien qu'il n'y avait rien à gagner à s'énerver.

Il la fixa avec insistance, prêt à continuer à la taquiner. Elle évita de répondre et se contenta de siroter son thé. Pour changer de sujet, elle demanda :

— Et votre fille, elle est où ?

— Elle est sortie faire une livraison. Un client de Kyoto qui loge dans le coin commande chez nous de temps en temps.

— Ah bon ? Vous commencez à avoir des clients réguliers, alors.

— Mouais, mais ce client repartira à Kyoto tôt ou tard, alors c'est un peu exagéré de dire qu'il est régulier.

— Je vois. Les affaires, c'est plein de hauts et de bas, hein ?

— C'est bien vrai.

Natsu avait grandi en observant son père et Zenji travailler. Elle savait donc à quel point gérer un commerce était instable. Les rideaux de l'entrée s'écartèrent, et une fille de petite taille en kimono rose pâle fit son apparition. Une barrette en forme de camélia retenait ses cheveux.

— Je suis de retour. Oh, Natsu-san. Bonjour.

— Bonjour, Ofuu-san, répondit Natsu en inclinant légèrement la tête.

Ofuu, la fille unique du propriétaire du restaurant de soba, lui adressa un sourire chaleureux.

— Tu viens souvent chez nous, ces derniers temps, pas vrai ?

Elle était plus petite et semblait plus jeune que Natsu, mais son sourire avait une certaine maturité. On ne pouvait pas deviner à quel point elle était maladroite rien qu'en la regardant.

— Bon retour, Ofuu. Tout s'est bien passé ? demanda son père.

— Très bien. Arrête de t'inquiéter pour moi, je suis plus une enfant.

— Allons donc, je m'inquiéterai pour toi peu importe ton âge, répondit-il non sans une pointe de tristesse.

Un peu gênée, elle se mit à rire doucement, les joues légèrement rougies. Elle alla déposer à l'arrière la boîte en bois qu'elle utilisait pour les livraisons, enfila un tablier, puis retourna à son poste. En chemin, elle croisa le regard de Natsu et lui dit, avec un sourire en coin :

— Les pères sont vraiment trop protecteurs, tu ne trouves pas ?

— C'est vrai.

Elles échangèrent un sourire. Même si leurs pères avaient des tempéraments bien différents, elles se ressemblaient sur ce point.

— J'ai comme l'impression qu'on parle mal de moi, là... fit remarquer le patron.

— Mais non, pas du tout, répondit Ofuu. — Je suis fière de t'avoir comme père.

— Heh heh, c'est vrai, ça ?

La vision de cette famille heureuse réchauffa un peu le cœur de Natsu. Ne voulant pas s'immiscer dans ce moment attendrissant, elle déposa l'argent sur la table et se leva.

— Je vais y aller. Je laisse l'argent ici.

— Tu es sûre ? demanda Ofuu. — Tu ne veux pas attendre Jinya-san ?

— Tu t'y mets aussi, maintenant... soupira Natsu.

Le père et la fille avaient vu juste, bien sûr. Natsu était devenue une cliente régulière précisément parce que Jinya venait souvent ici. Et aujourd'hui encore, elle espérait le croiser.

Elle s'était suffisamment assagie depuis le temps pour pouvoir discuter avec lui sans honte, elle qui autrefois fut une vraie peste.

— Bon, j'y vais.

Rester plus longtemps ne ferait qu'inciter à de nouvelles taquineries. Elle se dirigea donc rapidement vers la sortie... et heurta quelqu'un qui entrait juste au même moment.

— Oh, pard... Elle s'interrompit net en voyant sur qui elle venait de tomber.

C'était un jeune homme avec une épée à la taille, le crâne rasé sur le devant et un kimono frais et impeccable, un samouraï en somme. Elle recula aussitôt d'un pas et s'inclina profondément, les épaules tremblantes.

— Je vous prie de me pardonner. C'est entièrement ma faute.

La différence de rang entre un samouraï et une fille du peuple, même issue d'une famille de marchands aisée, était immense. Certains samouraïs de mauvais caractère pouvaient tuer pour bien moins que ça, car la loi les y autorisait.

— Il n'y a pas de mal. C'est plutôt moi qui suis fautif, je ne regardais pas où j'allais. Je m'excuse.

Surprise par cette réponse inattendue, Natsu releva les yeux. Le jeune homme s'inclina légèrement devant elle. Elle en resta bouche bée. Un samouraï d'un rang bien supérieur au sien... en train de s'excuser pour une faute qui, clairement, venait d'elle.

— Ha ha, ne t'en fais pas, Natsu-chan, dit le patron. Voici Miura Naotsugu-sama, un samouraï qu'on connaît surtout pour être une vraie crème.

Comme elle s'en doutait, le samouraï ne s'était pas fâché. Il arborait même un sourire, quoique fatigué. Ofuu expliqua que Naotsugu appréciait la gentillesse de son père et venait manger chez Kihee de temps à autre. La famille semblait parfaitement à l'aise en présence du samouraï.

À en juger par sa manière de parler et son comportement, Natsu conclut qu'il devait être quelqu'un de bien.

— Ha ha, moi, une crème ? C'est un peu fort. Bref, ne t'en fais pas, jeune fille, dit-il.

— D-d'accord, répondit Natsu. — Mais je suis vraiment confuse.

Elle s'inclina encore une fois, puis quitta les lieux.

Naotsugu entra dans le restaurant et s'assit, sans se formaliser de l'incident précédent. De toute façon, il n'était pas du genre à s'énerver pour si peu, et encore moins aujourd'hui, alors que son esprit était occupé ailleurs.

— Un Kake soba, s'il te plaît, dit-il.

— Tout de suite. Un Kake, Papa !

— Entendu !

Le patron, désormais de retour en cuisine, se mit aussitôt à l'ouvrage. Naotsugu, lui, resta figé sur sa chaise, soupirant avec un air soucieux.

— Quelque chose ne va pas ? demanda Ofuu en lui apportant une tasse de thé.

— Oh... répondit-il, réalisant seulement maintenant à quel point son humeur maussade était visible. — Ce n'est rien. J'ai juste l'esprit un peu préoccupé.

Naotsugu avait toujours été poli avec tout le monde, même avec les petites gens. Le système de classes sociales commençait à se fissurer et on voyait désormais des marchands plus riches que bien des samourais. Beaucoup de ces derniers continuaient malgré tout à regarder le peuple de haut, mais Naotsugu n'y parvenait pas. Sa mère lui reprochait souvent de manquer de fierté, mais sa nature décontractée le rendait plus accessible, ce n'était donc pas forcément un défaut.

— Rien de grave, j'espère, dit Ofuu.

Il lui adressa un sourire, reconnaissant de son inquiétude, mais ce qui le tourmentait n'était pas quelque chose qu'il pouvait lui confier. Ofuu comprit, baissa les yeux avec un petit air triste, puis recula en silence.

— Ofuu, le Kake est prêt !

— J'arrive ! Elle posa le bol sur un plateau et l'apporta.

Elle manquait encore un peu d'assurance dans ses gestes, mais elle s'améliorait. Il lui a suffi de reprendre l'équilibre à quelques reprises avant de réussir à poser le bol sans causer un bruit sourd cette fois.

— Voilà, un Kake soba.

— Merci beaucoup, répondit Naotsugu.

Pourtant, il ne toucha pas à ses baguettes. Il resta là, à fixer la vapeur qui s'élevait du bol, et soupira à nouveau.

— Qu'est-ce qu'il y a, Naotsugu-sama ? Pas trop d'appétit ?

Après avoir vérifié qu'il n'y avait plus aucun client, le patron sortit de la cuisine et s'approcha de Naotsugu. Gentil comme il l'était, il ne pouvait supporter de voir quelqu'un d'abattu sans rien faire.

Naotsugu était un client régulier de chez Kihee, justement à cause de cela. Les soba n'étaient rien d'extraordinaire, mais la façon dont le patron discutait avec ses clients, sans se soucier du statut social, plaisait énormément à Naotsugu.

Il avait confiance en lui. Il se dit donc qu'il pouvait lui parler. Après un court instant pour rassembler ses pensées, il dit :

— En fait... Il y a quelque chose qui me tracasse, et j'aimerais avoir ton avis, si tu le permets.

Il n'était pas certain que son sérieux ait été perçu, mais le patron hocha la tête sans broncher.

— Je ne sais pas si je pourrai aider, mais allez-y.

— Merci. En fait, j'ai un grand frère, mais...

— Oh là, attendez une seconde, le coupa aussitôt le patron. — Vous plaisantez, là, non ? C'est vous l'héritier de la famille Miura alors vous ne pouvez pas avoir de grand frère.

Naotsugu ne se formalisa pas de cette réaction. Il comprenait bien à quel point ce qu'il disait pouvait sembler absurde. L'aîné seul pouvait hériter alors il ne pouvait avoir de frère plus âgé. Et c'était précisément cette logique-là qui le troublait tant.

— C'est ça, le problème. J'en suis certain. J'ai bel et bien un grand frère.

Il se souvenait de lui : son nom public était Sadanaga, son vrai prénom, Hyouma. Il avait deux ans de plus que Naotsugu et était toujours joyeux. Ce n'était ni une blague, ni une divagation de sa part. Pour lui, son frère existait bel et bien. Il en était sûr... Les choses ne pouvaient pas être autrement.

— Pourtant, Père et Mère disent que je me trompe. Est-ce que je deviens fou ?

Sa voix était empreinte de douleur. Mais qu'aurait bien pu faire un humble restaurateur pour l'aider ? Il n'avait aucun moyen de confirmer ou d'infirmer l'existence de ce frère inconnu, et cela se lisait sur son visage troublé. Tout ce qu'il put dire fut :

— Hé, il ne faut pas trop se torturer avec ça. Les nouilles vont finir par ramollir.

Naotsugu fut déçu, mais il s'y attendait un peu. Il avait questionné beaucoup de gens, et tous avaient réagi de la même façon. Frustré, il ravala ses mots et serra les dents.

Son frère aîné avait disparu au moment même où l'hiver avait pris fin, cette année. Le printemps, puis l'été avaient défilé, jusqu'à l'actuelle ambiance mélancolique de l'automne, et pendant tout ce temps, il n'avait trouvé aucun indice. Pas une seule trace de l'endroit où son frère avait pu aller... ni même s'il avait vraiment existé.

Naotsugu avait interrogé ses proches, les connaissances de son frère, même de parfaits inconnus, tous semblaient ignorants de l'existence d'un tel homme. Même sa propre mère affirmait avec insistance qu'il n'avait jamais eu de frère, et que lui seul avait toujours été l'héritier. Pourquoi personne ne se souvenait-il de son frère ?

— Ofuu-san... murmura Naotsugu.

— O-oui ?

— J'ai un grand frère. Il s'appelle Miura Sadanaga. Tu le connais ? demanda-t-il, s'accrochant à un dernier espoir.

Le visage d'Ofuu s'assombrit.

— Je suis désolée...

Il s'attendait à cette réponse, et pourtant, elle le bouleversa. Peut-être qu'il perdait vraiment la tête... Peut-être que ce frère n'était qu'une illusion. Accablé, ses épaules s'affaissèrent. Touchée par sa détresse, Ofuu s'exprima.

— Euh... Je veux pas être trop directe, mais... je connais peut-être quelqu'un qui pourrait vous aider.

— Vraiment ? dit-il en relevant la tête, une lueur revenant dans son regard.

— Ah, oui, c'est vrai ! intervint le patron, hochant la tête, un sourire aux lèvres. — Vous tombez bien, justement, on a un client qui s'occupe de ce genre d'histoires étranges.

Par habitude, il porta son pouce droit à ses lèvres, un tic qu'il avait lorsqu'il réfléchissait. Quelqu'un qui s'occupait de ce genre de choses... *Un chasseur d'esprits ? Un devin ? Un exorciste, peut-être ?*

— C'est un devin ? Quelqu'un qui fait des exorcismes ? demanda-t-il.

Mais sa question fut couverte par un éclat de rire du patron. Même Ofuu se couvrit la bouche, pouffant de rire. Voyant Naotsugu décontenancé, le patron expliqua :

— Non, non, c'est juste un rônin. Enfin... il paraît qu'on l'appelle le « gardien Yasha » ou quelque chose comme ça, pour ce que ça vaut. Il traîne dans le coin à l'affût de rumeurs sur des démons ou des esprits, s'en occupe, puis revient manger ici comme si de rien n'était. D'après ce qu'on dit, il tue les démons d'un seul coup... enfin, je l'ai jamais vu en action, mais il doit être bon.

Les yeux de Naotsugu s'écarquillèrent légèrement. Il avait entendu parler d'un sabreur capable d'éliminer les démons d'un seul coup. Peut-être à cause des troubles récents, de nombreuses rumeurs circulaient sur des démons qui rôdaient la nuit dans les rues d'Edo. Et parmi elles, celle d'un Yasha qui les pourchassait, un gardien du peuple.

— En tout cas, ce type s’y connaît en esprits, reprit le patron. — Bon, il bosse pas gratuitement, hein. Et moi, je parle que de ce que j’ai entendu, mais j’ai le sentiment que c’est peut-être ce qu’il vous faut.

Peut-être que ces rumeurs n’en étaient pas. Et pourtant, Naotsugu avait du mal à y croire. Comme pour dissiper ses derniers doutes, Ofuu lui adressa un doux sourire et dit :

— Il a l’air un peu froid au premier abord, mais en réalité, c’est quelqu’un de très gentil. Il peut même se montrer un peu gamin, parfois. Je pense que ça vaut le coup de le rencontrer.

— Il devrait passer aujourd’hui ou demain, ajouta le patron. Il vient tous les jours pour son kake soba... Ah, justement, le voilà.

Naotsugu suivit son regard, vers les rideaux de l’entrée qui s’écartaient.

Un homme immense entra, six shaku de haut, avec un regard perçant. Il semblait avoir le même âge que Naotsugu, et portait un kimono soigné. Contrairement à lui, il n’avait ni crâne rasé ni chignon. Ses cheveux longs, attachés à la va-vite, retombaient sur ses épaules. Son visage avait beau être intensément expressif, il ne dégageait pas la brutalité d’un homme rustre mais plutôt une sorte de rudesse naturelle. À sa taille pendait un tachi dans un fourreau aussi austère que lui.

C’était clairement un rônin. Pourtant, sa démarche attira l’attention de Naotsugu. En tant que samouraï, il avait un minimum de connaissance dans le maniement du sabre, et il comprit tout de suite que la façon dont cet homme marchait, droit, sans balancer son poids d’un côté ou de l’autre, rappelait les maîtres d’armes vétérans, ceux qui avaient consacré des décennies à leur art. L’Art du Déplacement, élément fondamental des arts martiaux, mais difficile à appliquer hors combat. Cet homme n’était pas ordinaire. Naotsugu sentait bien à quel point il était impressionné par cette présence écrasante. Essayant de masquer son trouble, il demanda :

— Heu, c’est lui... ?

Ofuu lui adressa un sourire empreint de douceur.

— Oui. C’est Jinya-kun... celui qu’on appelle Yasha-sama.

Jinya fit sa visite habituelle chez Kihee et, pour une fois, trouva un autre client que lui. Un seul, cela dit. Les affaires restaient mauvaises pour le restaurant, ce qui signifiait qu'il pouvait encore s'y restaurer sans problème, du moins pour l'instant.

— Un kake soba, dit-il.

— Tout de suite. Heh, toujours la même chose, hein ? lança le patron avec un sourire.

Jinya venait presque tous les jours, et commandait toujours le même plat.

— C'est que mon kake soba est si bon que ça ?

— Non, pas vraiment.

— Aïe. Tu mâches toujours pas tes mots, toi. Tu pourrais faire preuve d'un peu plus de gentillesse, tu sais ?

— ...D'accord. Vos soba sont moyens, mais ils ont leur petit charme.

— Ha ! Je prends quand même, répliqua le patron.

Il avait seulement feint de se vexer, et adressa un sourire en coin face à la tentative maladroite de flatterie de Jinya. Même ce dernier trouva ses propres mots pathétiques, il n'était pas doué pour ça.

— Et un Kake ! annonça le patron, qui avait déjà commencé à le préparer dès que Jinya avait franchi la porte.

— Voilà, dit Ofuu en déposant le bol devant lui.

— Tu t'en sors de mieux en mieux, observa Jinya.

— Bien sûr ! Je fais de mon mieux pour progresser chaque jour.

Il n'y a pas si longtemps — vers le milieu du printemps, Ofuu pouvait à peine transporter un seul bol de soba. Désormais, elle pouvait le servir sans maladresse. Fière, elle eut un hochement de tête pleine de satisfaction. Sa propre maladresse avait dû lui peser bien plus qu'elle ne le laissait paraître.

— En parlant de progrès, tu te souviens de ce que je t'ai appris ? demanda-t-elle.

— Oui. L'automne est la saison de l'osmanthe. L'osmanthe dégage un parfum doux et sucré, et il ne tardera pas à fleurir.

— Bien, répondit-elle, comme une maîtresse qui félicite son élève.

Et ce n'était pas si loin de la vérité. Depuis cette fameuse nuit de printemps où elle lui avait dit qu'il devait apprendre à se détendre, Ofuu enseignait à Jinya des choses sur les fleurs. Il faisait consciemment des efforts pour élargir ses horizons, pas seulement parce qu'elle le souhaitait.

— C'est étonnamment intéressant, dit-il. — Je me surprends à observer les fleurs au bord des chemins, maintenant.

— Vraiment ? répondit-elle avec un doux sourire.

C'était ce même sourire léger et furtif qu'il avait aperçu quand elle avait admiré les saules des neiges, bien des nuits auparavant. Il avait commencé à le voir plus souvent sur son visage, un sourire sincère, bien loin de celui qu'elle affichait en service. Ils se connaissaient depuis un moment déjà, et avaient appris à se comporter plus naturellement l'un envers l'autre.

— Tu souris plus, dernièrement, fit-elle remarquer.

— Ah bon ?

Il n'en avait pas conscience, mais si elle le disait, c'était sûrement vrai. Cela dit, cela ne changeait rien au fait que la haine qu'il portait en lui restait bien présente, tapie au fond de son cœur. Il ignorait toujours pourquoi il maniait le sabre, pourquoi il cherchait la puissance sans but véritable. Tant d'années étaient passées, et il ne savait toujours pas ce qu'il voulait faire au final. Il était le même homme qu'autrefois : figé, incapable de s'éloigner de cette voie de vie qu'il suivait.

— Bon, on a fait le tour des fleurs de toutes les saisons alors je me disais qu'on pourrait passer à leur histoire, proposa Ofuu.

Comme cette fameuse nuit, elle cherchait à le réconforter en partageant ses connaissances. Mais cette fois, Jinya pouvait se permettre de recevoir cette gentillesse sans se refermer.

— Je ferai de mon mieux pour apprendre, répondit-il.

Il ne le montrait pas, mais il se sentait en paix. Il n'était toujours pas capable d'abandonner la voie qu'il poursuivait, mais son cœur n'était pas entièrement gelé non plus. Peut-être trouverait-il un jour la force de pardonner à Suzune. Cette haine, qui sommeillait en lui, contenait désormais une petite étincelle d'espoir.

— Ah, au fait, dit-elle. — Il y a quelque chose que je voulais te demander, ou plutôt te proposer, Jinya-kun...

— Excusez-moi de vous interrompre... L'autre client se leva, coupant la parole à Ofuu.

Jinya l'avait déjà vu dans le restaurant à plusieurs reprises, et se souvenait que son nom était Miura quelque chose. Ils ne s'étaient jamais adressé la parole, mais Jinya lui lança un regard méfiant. L'homme s'inclina profondément, gêné.

— Oh, pardon... excusez-moi. Où sont passées mes manières ? Je suis Miura Naotsugu et, eh bien... j'ai entendu dire que vous vous occupiez de rumeurs de démons, de ce genre de choses...

Jinya savait que sa réputation le précédait, et qu'elle lui valait pas mal de clients. Il supposa que c'était un de plus, et répondit franchement, sans détour :

— Oui. Je gagne ma vie en tuant des démons.

— Alors vous pouvez m'aider pour cette affaire surnaturelle ? s'exclama le jeune samouraï, les yeux plein d'espoir.

Jinya fronça légèrement les sourcils, non à cause de son insistance, mais parce qu'il comprenait mal la nature de son travail.

— Pas exactement, répondit-il.

Le visage de Naotsugu se figea. Bien qu'il éprouvât de la sympathie pour lui, Jinya devait corriger le malentendu.

— Désolé si je vous ai donné de faux espoirs, dit-il. Mais je ne chasse que les démons. Je ne m'occupe pas d'incidents surnaturels, sauf s'ils impliquent la traque de démons. Ce dont vous parlez ne relève pas de mon domaine.

Les phénomènes surnaturels pouvaient avoir de nombreuses causes : esprits, malédictions, autres entités... Mais même si un démon était impliqué, il était probable que Jinya ne puisse rien faire pour réparer les dégâts ensuite. Avec un certain cynisme, il se dit que manier le sabre était tout ce qu'il savait faire, même après tout ce temps.

— Je... je vois... dit Naotsugu, les épaules baissées, abattu.

Il déposa plusieurs pièces sur la table et quitta le restaurant d'un pas incertain. Son bol de soba était resté intact.

Un silence gênant s'abattit sur la salle tandis qu'on le regardait passer les rideaux.

Un peu hésitant, le propriétaire finit par prendre la parole.

— Hé, Jinya-kun... Tu pourrais peut-être donner un coup de main à Naotsugu-sama ? dit-il doucement.

Il était assez proche de Naotsugu, l'un de ses rares clients réguliers, et ne supportait pas de le voir dans un tel état.

— Son idiot de frère a disparu, tu vois, et ça le ronge d'inquiétude. Moi aussi, je m'en fais pour Naotsugu-sama, dit le patron.

— J'aimerais que tu l'aides, ajouta Ofuu. — Miura-sama a perdu quelqu'un de cher... Alors, je t'en prie...

Elle ne put terminer sa phrase.

Jinya ne pouvait qu'imaginer ce qui lui traversait l'esprit, alors que son sourire s'effaçait et que ses yeux s'emplissaient de tristesse. Il y avait là quelque chose de plus profond que de la simple compassion.

Peut-être avait-il eu tort de repousser Naotsugu. Ces deux-là avaient tant fait pour lui, il était juste, à présent, de leur rendre la pareille.

— Très bien, dit-il en baissant les yeux.

Les deux laissèrent éclater leur joie.

— Merci, vraiment, dit le patron. — Ah, tu peux trouver la famille Miura dans le sud du quartier résidentiel des samourais. Leur maison est assez ancienne, même pour le coin, donc tu ne devrais pas avoir de mal à la repérer.

— Jinya-kun... Merci, mille fois merci, dit Ofuu.

Leurs remerciements de concert mirent Jinya un peu mal à l'aise. Beaucoup d'attentes reposaient sur lui... et il n'était même pas certain de pouvoir être utile.

— Ce n'est pas grand-chose. Je me suis juste dit que ce serait l'occasion de vous rendre un peu ce que vous avez fait pour moi cette année. Mais pourquoi vous souciez-vous autant de ce Miura-dono, au juste ?

— C'est un de nos rares habitués, tu sais, répondit le patron avec un sourire en coin, peut-être pour masquer autre chose. — J'aimerais vraiment le voir sourire, si possible.

Il haussa les épaules et afficha un sourire un peu gêné.

2

Je m'en souvenais encore. J'avais un père aimant et une mère qui toujours souriante. Ce jour-là, je jouais avec ma balle dans le jardin.

— Tu adores la faire rebondir, hein ?

C'était mon père qui me l'avait offerte. C'était un homme sévère, un samouraï exemplaire, si bien que je ne me souviens pas l'avoir vu sourire une fois. Mais je me rappelais très bien avec quelle tendresse il m'avait tendu cette balle. C'était un homme de peu de mots mais je savais que son amour était réel.

Une brise soufflait.

Nous étions encore en janvier. L'air était froid, mais le ciel d'une limpidité éclatante. Dans le jardin, les jonquilles se balançaient au gré du vent, comme si elles jouaient elles aussi.

C'était ma mère qui s'occupait du jardin. Elle tenait tant à planter ses propres fleurs qu'elle avait fini par congédier notre jardinier. Sa détermination mettait parfois même mon père en difficulté. Maman aimait profondément les fleurs et m'en apprenait beaucoup. Ce jardin, son jardin, m'était précieux.

La balle de mon père et les fleurs de ma mère. Tout était lié à cet endroit. Même le vent glacial semblait doux sur mes joues. Ce jardin était mon havre de bonheur, le paradis terrestre de l'enfant que j'étais.

Mais il ne faut pas l'oublier — le temps ne s'écoule jamais à vitesse constante. Les jours de souffrance semblent s'éterniser, tandis que les moments heureux nous échappent toujours trop vite. Toujours.

Plus une chose est précieuse, plus elle se perd facilement

...Nos regards vers Higan se posent, la maison s'efface et les pas s'opposent

— Qu'est-ce que tu fais ici ? Tu sais qu'il est à peine midi, hein ?

C'était le lendemain de la visite de Miura Naotsugu chez Kihee. Un peu après midi, Jinya faisait une pause dans un salon de thé à Fukagawa quand Natsu passa près de lui et l'interpella.

— Je me détends, comme vous pouvez le voir. Vous voulez vous joindre à moi ? répondit-il.

Il comptait se rendre en soirée dans le sud du quartier résidentiel des samourais pour rencontrer Naotsugu. En attendant, il s'était arrêté dans ce salon de thé pour tuer le temps, et avait commandé sans hésiter des isobe mochi en les voyant sur la carte. Il s'installa sur le banc devant l'établissement et les savoura en contemplant le ciel clair de l'automne. Cela faisait un moment qu'il n'en avait pas mangé, mais c'était toujours aussi bon que dans ses souvenirs. Il préférait largement ça aux soba.

— Non, ça ira... Tu as vraiment beaucoup de temps libre, dis donc.

— Pas pour longtemps. Je viens justement de décrocher un boulot.

— Ah bon ?

Jinya travaillait comme chasseur de démons. Natsu supposa que c'était lié à un passé difficile avec ces créatures. Elle fronça légèrement les sourcils, mais ne posa pas de questions. À la place, elle demanda :

— Tu aimes les mochi ?

Il ne montrait pas souvent ses émotions, mais elle aurait juré qu'il semblait plus heureux que d'habitude vu à quel point il savourait son mochi.

— En effet. J'ai grandi dans un village sidérurgique, donc c'était le genre de choses difficiles à trouver.

— Du coup tu manges tout ce que tu n'avais pas en étant plus jeune, c'est ça ? Tu préfères les mochi aux soba ?

— Oui, on peut dire ça. J'y suis attaché à cause de certains souvenirs.

Il porta sa tasse à ses lèvres et plissa les yeux, l'air pensif. Il y a longtemps, une jeune fille travaillant dans un salon de thé lui apportait toujours du mochi, sans même qu'il le demande. Il ne la reverrait jamais, mais il ne pouvait s'empêcher de se demander ce qu'elle devenait aujourd'hui.

Un petit sourire se dessina sur ses lèvres en pensant à ces jours lointains. Natsu l'observa, intriguée, puis s'assit à ses côtés. Elle commanda à son tour du thé et des isobe mochi.

— Finalement vous êtes de la partie ? demanda-t-il.

— Hein ?

Elle le regarda, l'air incrédule, puis, saisissant ce qu'il voulait dire avant de répondre non sans maladresse.

— Ah. J'ai changé d'avis. Je comptais aller chez Kihee, mais je n'ai pas trop envie de marcher jusque-là, alors je pense que je vais déjeuner ici.

— Je vois.

Natsu et Zenji venaient souvent chez Kihee ces derniers temps. Et vu le peu de clients qu'avait le restaurant, cette journée n'annonçait rien de mieux.

D'un sourire léger, Natsu récupéra le thé et les mochi que la serveuse venait de lui apporter, et la remercia. Le fait qu'elle puisse remercier correctement quelqu'un prouvait qu'elle avait mûri.

— Mmmh, c'est encore meilleur quand on n'en a pas mangé depuis longtemps, dit-elle en grignotant son mochi, les épaules enfin détendues.

Elle était si nerveuse, à l'époque où elle lui avait apporté des boulettes de riz sur la véranda de sa maison. Aujourd'hui, elle semblait presque une autre personne, plus posée et plus mûre. Le temps a vraiment le pouvoir de changer les gens.

— Au fait, c'est pour quand votre mariage avec Zenji ? lança Jinya nonchalamment, comme s'il demandait la météo.

C'était aussi ça, grandir : ce genre de sujet finissait par devenir banal. La question était si soudaine qu'elle manqua de s'étrangler avec son mochi.

Elle but son thé de force pour faire passer le tout, prit un moment pour se reprendre, puis le fusilla du regard.

— ...Elle sort d'où, cette question ?!

— Vous avez déjà seize ans, si je ne me trompe pas. C'est le moment ou jamais, non ?

À cette époque, l'âge idéal pour une femme en vue d'un mariage tournait autour de quinze ou seize ans. Il n'y avait rien d'étrange à ce qu'une fille de l'âge de Natsu ait un amant ou qu'on lui présente un ou deux prétendants. Jinya trouvait sa remarque parfaitement naturelle, mais Natsu, elle, sembla le prendre mal. Visiblement contrariée, elle répliqua :

— Pas question. Et surtout pas avec Zenji.

Jinya en resta surpris. Il avait toujours cru qu'ils formaient un couple.

— Vraiment ? Même Jyuuzou-dono n'aurait pas son mot à dire avec un homme comme Zenji, vous savez.

— Ce n'est pas ça, répondit-elle. — Zenji est... comme un grand frère pour moi. Et mon père m'a bien parlé de prétendants potentiels, mais il m'a dit que j'étais libre d'épouser qui je voulais.

Elle hésita un instant, puis sourit timidement.

— ...Même si ce serait sans doute mieux pour la boutique si j'épousais un autre marchand, ou même un samouraï.

Même si elle ne le disait pas clairement, il était évident qu'elle était reconnaissante envers son père. Jinya se mit à sourire. Cela le réconfortait de voir qu'elle avait une famille qui prenait soin d'elle.

— Et toi alors ? demanda-t-elle. — Tu as une famille ?

— Eh bien... Il n'y a pas beaucoup de femmes assez excentriques pour épouser un rônin sans revenus stables.

— Ah... je vois.

Sa colère s'était apaisée, et le coin de ses lèvres s'arqua légèrement dans un sourire. Elle leva les yeux vers le ciel et balança doucement ses jambes, étrangement heureuse. Jinya, lui aussi plutôt guilleret, sirota son thé.

— Je suppose qu'on est tous les deux célibataires, pour le moment, fit-elle remarquer.

— En effet. Quel dommage, dit-il avec tout le sérieux du monde.

— Héhé, c'est bien vrai.

Jinya n'avait ni épouse, ni famille vers qui s'appuyer. Mais préféra garder ça pour lui, ne voulant pas gâcher ce moment.

— Mais j'imagine que je suis bien à un âge où il faut commencer à vraiment penser au mariage... Dis, quel âge tu as ? demanda-t-elle.

— Trente et un ans.

— Quoi... trente et un ?! Tu es plus vieux que Zenji ?!

Ses yeux s'écarquillèrent. Mais qui pourrait l'en blâmer ? Jinya n'avait pas changé d'apparence depuis ses dix-huit ans.

— Sérieusement ?

— Je ne mens pas.

— Bon sang... Tu as presque deux fois mon âge, en fait. Maintenant que j'y pense, tu avais dit que tu ne faisais pas ton âge. Tu as un secret ou une routine spéciale pour rester aussi jeune ?

— Pas vraiment.

Il ne pouvait tout de même pas lui dire que son apparence restait jeune parce qu'il était un démon. Jugeant qu'il valait mieux s'éclipser, il posa quelques pièces sur le banc et appela la serveuse :

— Je laisse l'addition ici.

— Tu pars déjà ?

— Oui. J'ai du travail.

— ...Des démons, encore ?

Il hocha la tête et se leva, mais se figea en voyant l'air inquiet de Natsu.

— Dis... Pourquoi tu chasses les démons, au juste ? demanda-t-elle. — Tu es fort, tu pourrais trouver un autre travail.

— Vous me surestimez.

— Réponds sérieusement, répliqua-t-elle, un peu boudeuse.

Mais il devinait bien que ce ton était dicté par l'inquiétude. Il ne pouvait pas éluder plus longtemps les choses. Ce serait malhonnête de sa part.

— ...Je ne sais pas trop moi-même pourquoi je chasse les démons, répondit-il.

Il esquissa un faible sourire, conscient qu'il n'avait pas de vraie réponse à lui offrir. Sa voix, douce et chargée de tristesse, tranchait avec sa manière habituelle, froide et rigide.

— Il m'arrive souvent de me demander à quoi tout cela sert. Quel est le but derrière tout ça...

— Tu es sérieux là ?

— Je le suis. Même si... oui, peut-être que je fais ça justement parce que c'est tout ce qu'il me reste.

Humain, dans quel but manies-tu ta lame ?

Même après tout ce temps, il n'avait toujours pas de réponse à cette question.

— Je vois... Eh bien, ça me rassure, quelque part, répondit-elle en soupirant avec un large sourire de soulagement.

Jinya fronça les sourcils, un peu perplexe. Elle reprit :

— Tu as toujours cet air calme et détaché, comme si rien ne pouvait t'atteindre. Ça te rend un peu difficile d'accès, tu sais ? Du coup, c'est vraiment rassurant de voir que même quelqu'un comme toi... a ses propres soucis.

— C'est même plutôt mon quotidien. Je n'ai que ça, du souci.

— Et c'est très bien comme ça. Tu es juste une personne normale.

Elle faisait joyeusement balancer ses jambes, un geste enfantin. Mais son regard, lui, contrastait au vu du calme profond qu'il dégageait.

— Natsu-dono... dit-il, touché par une émotion qu'il ne savait pas nommer.

— Dis juste "Natsu", voyons. Arrêtons avec ces formalités, on se connaît depuis assez longtemps, non ? Tu peux me tutoyer.

— Très bien. Natsu, alors.

Elle acquiesça, satisfaite.

— Bien. Je devrais y aller moi aussi, il est temps que je retourne à la boutique. Ah, et ne te prends pas trop la tête, d'accord ? Tu vas sinon finir par avoir des rides sur le front.

Ses mots, même s'ils pouvaient être superficiels, n'en restaient pas moins réconfortants. Il aurait aimé la remercier, mais les mots ne sortaient pas.

Elle lui adressa un sourire, visiblement amusée par sa gêne, et il lui rendit le sien. Puis ils quittèrent le salon de thé, chacun de leur côté.

Sa poitrine lui paraissait plus légère, plus chaude. Peut-être à cause du thé.

Le pas plus vif, il se mit en route vers la demeure des Miura.

Près de quatre-vingts pour cent des terres d'Edo étaient occupées par des résidences de samourais. Celles-ci encerclaient les douves du château d'Edo, et avaient résisté à de nombreux tremblements de terre au fil des années. La famille Miura habitait dans la partie sud du château.

Le lendemain de sa visite chez Kihee, Naotsugu se prépara à quitter la maison pour partir, une fois encore, à la recherche de son frère. L'angoisse qu'il ressentait à l'idée de sa disparition le paralysait, mais il se força malgré tout à avancer. Il attacha son uchigatana¹ à sa hanche, enfila ses sandales de paille, et prit la route, l'esprit vidé.

— Encore, Arimori ? l'interpela sa mère alors qu'il passait le portail. Combien de fois faudra-t-il que je te le dise ? Tu es le seul fils de cette famille. Tu n'as pas de frère.

Ses mots étaient durs. Elle en avait assez de le voir sortir ainsi chaque soir. Et lui en avait assez d'encaisser ses piques. Un brin agacé, il haussa le ton.

— J'ai un frère aîné.

Elle l'ignora et soupira.

— J'ai entendu dire que tu étais allé jusque dans les bas-fonds et au quartier des plaisirs pour retrouver ce frère qui n'existe pas. Tu imagines ce que ça fait à la réputation de notre famille ?

— J'arrêterai dès que je l'aurai retrouvé.

Ils avaient déjà eu ce genre d'échange des dizaines de fois. Sa mère était obsédée par les apparences. Si le père de Naotsugu dirigeait la maison Miura, c'était sa mère qui en imposait les valeurs, plus encore que lui. Elle lui avait enseigné la justice, le courage, la bienveillance, le respect, la loyauté envers le clan Tokugawa, et le devoir de combattre au nom du shogun.

¹ L'uchigatana (打刀) ou « épée de combat » est un sabre japonais utilisé à une main, fabriqué pendant la période Muromachi. Sa lame est fortement courbée près de la tsuka (poignée) et fait entre 60 cm et 90 cm. L'uchigatana est le remplaçant du Tachi pour les troupes combattant à pied. L'uchigatana est le katana le plus populaire.

Pour elle, l'honneur d'une famille de samourais reposait sur sa fidélité, quel qu'en soit le prix en sang versé.

Bien que vassale du shogunat, la famille Miura n'était ni riche, ni bien placée socialement. Cela n'empêcha pas la mère de Naotsugu de lui inculquer les valeurs d'un samouraï avec la plus grande rigueur. C'est pour cela que le voir traîner dans les quartiers chauds, à ses yeux, relevait de la trahison. Naotsugu avait toujours été celui qui suivait scrupuleusement ses enseignements, à la différence de Sadanaga, son frère aîné.

Sadanaga disait souvent : « *Le foyer, ce n'est pas là où vit la famille ; c'est là où on se sent en famille.* »

Une telle vision des choses était rare chez les samourais, qui mettaient généralement le clan familial au-dessus de tout. Pour le meilleur et pour le pire, Sadanaga était un homme de principes, bien ancré dans sa propre identité. Il comprenait ce que signifiait vivre pour le shogun et pour la famille, mais il refusait de le faire au détriment de ses désirs. Il était libre. Naotsugu, droit, rigide, tout l'inverse de son frère, l'admirait pour cela.

Naotsugu restait profondément attaché aux valeurs traditionnelles inculquées par sa mère. Il savait l'importance de l'honneur, et comprenait ses avertissements.

— Ça suffit. Arrête donc de chercher ce frère imaginaire.

Mais il ne pouvait plus suivre ses préceptes. Il respectait la voie qu'avait choisie son frère, une voie qu'il ne serait jamais capable d'emprunter lui-même, mais qu'il ne pouvait pas trahir. Pourquoi son frère avait-il disparu ? Pourquoi personne ne se souvenait-il de lui ? Il avait besoin de réponses, même si cela devait l'humilier en tant que samouraï. Pour la première fois de sa vie, il choisit de s'opposer à ce qu'on lui avait appris.

— J'y vais, Mère.

— Arimori !

Il ignora le cri de colère de sa mère et quitta la maison. La lune automnale était dissimulée derrière les nuages tandis que les ténèbres enveloppaient les alentours.

Seule une lueur diffuse d'étoiles traversant les nuages éclairait son chemin. Alors qu'il marchait en direction du pont menant hors du quartier résidentiel des samourais, il réfléchissait longuement à l'endroit où commencer ses recherches pour la nuit. En chemin, il croisa un homme immense, proche des six shaku de haut.

— Vous partez seulement maintenant ?

Les yeux de Naotsugu s'écarquillèrent en reconnaissant l'homme qui se tenait dans l'ombre.

— Vous êtes...

— Jinya. Un humble rônin.

Cet homme, le visage impassible, s'était présenté avec une voix aussi dure que l'acier.

Jinya se rendait à la résidence des Miura lorsqu'il croisa un samouraï visiblement tendu. Il reconnut Naotsugu et le salua. Le jeune homme parut surpris de le voir, mais Jinya poursuivit sans détours.

— J'ai entendu ça chez Kihee. Vous cherchez votre frère aîné, c'est ça ?

— O-oui, mais...

— Mais tous ceux qui vous entourent disent qu'il n'existe pas, non ?

Des impossibilités pareilles cachaient souvent l'intervention de forces inhumaines. Peut-être un démon. Dans ce cas...

— J'ai changé d'avis. Je vais vous aider.

Jinya n'agissait pas seulement parce qu'on le lui avait demandé chez Kihee. Si un démon était réellement derrière tout ça, cela valait bien la peine d'enquêter. Naotsugu était stupéfait, un peu sous le choc.

— Vraiment ?

— Oui. Je ne peux pas vous promettre que je réussirai, cela dit. Vous voulez toujours mon aide ?

— Oui ! Je vous en prie ! Honnêtement, je suis déjà soulagé de rencontrer enfin quelqu'un qui me croit !

Naotsugu était submergé par l'émotion. Rechercher son frère alors que tous affirmaient qu'il n'avait jamais existé l'avait épuisé. À force, il en était venu à douter, à se demander s'ils n'avaient pas raison, s'il ne devenait pas fou. Mais à présent, il souriait, soulagé : au moins une personne croyait en lui.

— Je déteste presser les choses, mais pourriez-vous me dire ce que faisait votre frère avant de disparaître ? demanda Jinya.

— Bien sûr. Allons chez moi pour en parler... Enfin, non. Ma mère va me harceler. Mieux vaut aller ailleurs.

Il croisa les bras et réfléchit.

— Je crois que je connais un bon endroit.

Ils s'assirent face à face sur des chaises.

— Vous avez mentionné être un rônin, Jinya-dono ?

— C'est exact.

— Je vois. C'est un beau sabre que vous avez là, pour un rônin. Êtes-vous issu d'une famille de samourais ?

— Je ne le suis pas.

Naotsugu lui lança un regard. Certains privilèges étaient réservés aux samourais : comme le droit d'avoir un nom de famille ou celui de porter un sabre. Autrement dit, un non-samourai n'avait pas le droit de posséder une arme. Le regard insistant de Naotsugu trahissait ses doutes. Jinya n'eut d'autre choix que d'expliquer :

— Je vivais autrefois dans un village sidérurgique de montagne. À cause des esprits et des brigands, certains d'entre nous étaient autorisés à porter des sabres pour défendre le village.

À l'époque d'Edo, les seigneurs féodaux accordaient parfois des permissions spéciales permettant à des non-samourais de porter des armes. Ils récompensaient aussi des marchands qui avaient transformé des terres en rizières ou fait d'importantes contributions financières au shogunat, en leur accordant nom de famille et droit au port du sabre. Étant donné l'importance vitale de ces villages miniers pour le gouvernement, il n'était guère étonnant qu'on leur permette de se défendre en l'absence de samourais. Les prêtresses armées en étaient un autre exemple.

— J'étais l'un d'entre eux, et j'ai reçu le droit de porter le sabre de la part du shogunat.

Ce droit lui avait été accordé il y avait bien longtemps, mais il n'avait aucune raison d'entrer dans les détails. Comme le disait un ami : les démons ne pouvaient pas mentir, mais ils pouvaient tout à fait cacher la vérité.

— Votre village natal, c'est Kadono, alors ? demanda Naotsugu.

Jinya fut surpris, même s'il ne le montrait pas.

— Comment l'avez-vous deviné ?

— Eh bien, vous avez dit que vous veniez d'un village sidérurgique et vous avez un fourreau en fer. J'ai juste fait le lien.

Kadono était un village situé à environ cent trente ri² d'Edo. On y forgeait des sabres réputés capables de trancher même les démons. Les lames de Kadono se distinguaient par leurs fourreaux de fer et leurs grandes robustesses. Ces sabres remontaient à l'époque des Royaumes combattants. Ils étaient déjà rares et l'étaient encore plus aujourd'hui. Peu d'endroits consacraient encore leur art à la fabrication d'armes destinées au combat réel. On ne pouvait se prétendre connaisseur en armes sans avoir entendu parler de Kadono.

— C'est un peu embarrassant à avouer, mais je suis un passionné de sabres, confessa Naotsugu en se grattant la joue, un brin gêné. — J'adore apprendre des choses sur les armes, ce genre de choses. J'avais entendu dire que les sabres de Kadono étaient connus pour leurs fourreaux en fer, sans ornements. Mais je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer que le vôtre est vraiment... simple.

— Ah... Ce sabre était autrefois conservé dans un sanctuaire de mon village, comme une lame sacrée. On me l'a confié pour certaines raisons, répondit Jinya.

— Je vois. J'imagine que l'apparence d'un sabre conservé dans un sanctuaire a de l'importance. Est-ce que je peux connaître son nom ?

Naotsugu enchaînait les questions, sa timidité s'évanouissant au fil de son intérêt grandissant pour l'arme. Jinya fut surpris par l'enthousiasme sincère du jeune homme et se demanda si tous les passionnés étaient ainsi.

— Il se nomme Yarai.

— Yarai... répéta Naotsugu, captivé. — Je vois... On appelle parfois « oni-yarai » le rituel pour repousser les esprits. C'est peut-être un jeu de mots ? Kadono est connu pour ses sabres capables de trancher les démons... Le sabre lui-même est peut-être célèbre pour ça. Y a-t-il des légendes autour de cette lame ?

² 1 ri = 3,9km (approx). 30 ri = 117,8 km

— Pas à ma connaissance. Le chef de mon village disait qu'elle ne rouillerait jamais, même après mille ans, mais je ne saurais dire si c'est vrai.

— Incroyable... souffla Naotsugu, peut-être un peu trop enthousiaste.

Il marmonna quelques mots pour lui-même, puis finit par rassembler son courage. Il regarda Jinya dans les yeux.

— Est-ce que je pourrais... la voir, juste un instant ?

— Non, répondit froidement Jinya.

Il lui lança un regard glacial, comme pour dire : *N'étiez-vous pas censé chercher votre frère ?*

— Ah... fit Naotsugu, captant le message.

Il sourit, un peu penaud. Dès qu'il était question de sabres, il avait tendance à s'emballer. Il s'inclina profondément.

— Pardon, je me suis un peu égaré dans la conversation...

— Ce n'est rien, mais commençons, je vous prie.

— D'accord. Comme vous le savez déjà, je suis à la recherche de mon frère aîné, Miura Sadanaga, déclara Naotsugu.

Son visage se durcit tandis qu'il abordait enfin le cœur du problème, et sa voix se fit plus grave. Jinya se redressa légèrement, le regardant droit dans les yeux. Naotsugu poursuivit :

— Je le cherche depuis longtemps maintenant, mais je n'ai fait aucun progrès. Bien au contraire, personne ne semble se souvenir de lui.

— Personne ?

— Même mes parents ne s'en souviennent pas. Ils insistent sur le fait que je suis fils unique, qu'ils n'ont jamais connu quelqu'un nommé Sadanaga. J'ai posé des questions autour de moi, et certains en ont un vague souvenir, mais personne ne se rappelle vraiment... sauf moi.

L'atmosphère s'alourdit. Naotsugu s'apprêtait à reprendre la parole, quand ils furent interrompus.

— Heu, je déteste couper la conversation... intervint le patron de Kihee. Jinya et Naotsugu s'étaient encore laissés distraire. Le restaurateur, l'air perplexe continua...

— Mais pourquoi avoir choisi de discuter d'un truc aussi important ici ? L'endroit où ils avaient décidé de parler n'était autre que Kihee, le restaurant de soba.

— Eh bien, ma mère n'aurait pas arrêté de me harceler si j'en avais parlé chez moi, répondit Naotsugu. — C'est pour ça que Jinya a suggéré que l'on vienne ici.

— Je comprends... mais vous n'auriez pas dû avoir ce genre de conversation dans un endroit plus privé ? fit remarquer le patron, en lançant un regard vers Jinya.

— Vu le peu de clients, j'ai pensé que ça revenait au même, dit Jinya.

— ...J'peux pas croire que tu l'aies vraiment dit, dit le restaurateur, se prenant la tête d'un air abattu. Il savait bien que son affaire n'était pas florissante, mais se le faire rappeler si crûment, ça faisait mal.

— Papa... soupira Ofuu.

— Je sais, je sais. Je vais pas lui crier dessus, pas à lui, pas quand il va devenir mon futur gendre.

Jinya resta bouche bée. Il ne s'attendait pas à ce que le vieil homme continue de miser sur cette romance. Il préféra ne rien dire pour ne pas empirer la situation. Mais Ofuu finirait probablement par faire passer le message à son père plus tard...Ou maintenant, visiblement. Ce père et cette fille ne changeraient jamais.

— Blague à part, dit Jinya, j'ai amené Miura-dono ici parce que vous sembliez inquiets à son sujet.

Ofuu cessa de réprimander son père et se tourna vers Jinya avec un regard chaleureux.

— Il y a un problème ? demanda-t-il.

— Non, c'est juste que je suis contente de te voir plaisanter. Le fait que tu arrives à te détendre au point de faire des blagues me rassure, répondit-elle avec un sourire attendri.

Elle était sincèrement heureuse qu'il ait pensé à eux en emmenant Naotsugu ici. Cela lui rappelait la fierté d'une grande sœur voyant son petit frère grandir. C'était touchant, bien que Jinya fut un peu mal à l'aise devant ce regard si doux. Il avait beau avoir la trentaine, être traité comme un enfant restait un peu humiliant.

— ...Bref. Trêve de bavardages. Miura-dono, pourriez-vous m'en dire plus sur votre frère aîné ? Quand a-t-il disparu ?

— Oh, euh, oui... Il a disparu au début du printemps, je crois. Vers la fin du mois de janvier, il me semble.

— Ça remonte à plus d'un mois avant les attaques du tueur en série... Il s'est passé quelque chose d'inhabituel avant sa disparition ?

— Pas vraiment. Il n'a même pas dit s'il comptait aller quelque part en particulier, il a juste disparu du jour au lendemain... Ah. Pardon, ce n'est pas tout à fait exact. Il a bien dit qu'il allait rendre visite à sa fille.

Naotsugu se mordit le pouce, profondément plongé dans ses pensées. Le propriétaire du restaurant et Ofuu écoutaient en silence. L'atmosphère devenait trop tendue pour qu'ils osent intervenir. Naotsugu poursuivit :

— Et puis... Il y avait une fleur dans la chambre de Sadanaga.

— Une fleur ? Quelle sorte ?

— Je ne sais pas. Je ne m'y connais pas vraiment en fleurs, désolé. Elle avait une forte odeur, des pétales blancs autour d'un cœur jaune, des feuilles fines et une tige. Elle était plutôt petite, si je me souviens bien. Mon frère n'a jamais été très porté sur les fleurs, donc j'ai trouvé ça bizarre quand je l'ai vue dans sa chambre.

Jinya tenta d'imaginer la fleur d'après sa description. Parmi les nombreux noms qu'il avait appris d'Ofuu, un en particulier lui revint.

— Un narcisse, peut-être ? dit-il en regardant Ofuu.

Elle acquiesça doucement. Un parfum agréable, une longue tige, des feuilles fines, c'était bien là les caractéristiques du narcisse. Et leurs pétales pouvaient aussi être blancs. Tout correspondait à ce que Naotsugu venait de décrire, sauf peut-être la taille de la fleur.

— Mais vous avez dit qu'elle était petite ? Hmm...

— Eh bien, je ne saurais dire avec certitude. De ce que j'en comprends, elle paraissait plutôt petite, répondit Naotsugu, hésitant.

— Ça pourrait aussi être un gardénia, un houttuynia cordata ou encore un stewartia. Difficile à dire avec aussi peu de détails, ajouta Ofuu.

Il semblait qu'il n'y avait aucun moyen d'en avoir le cœur net.

— Quand est-ce que vous avez trouvé cette fleur ? demanda Jinya.

— Juste après sa disparition. Je suis le seul à être entré dans sa chambre depuis, alors je pense qu'il l'a laissée lui-même.

Vu que plus personne ne se souvenait de lui, personne n'avait de raison pour passer le voir, et encore moins pour y déposer une fleur. Il y avait de fortes chances que ce soit bien le frère aîné, comme le disait Naotsugu. Mais Jinya, lui, s'intéressait à cette fleur pour une tout autre raison.

— Cette fleur est toujours là ? demanda-t-il.

— Non, mais j'ai pressé les pétales et les feuilles dans du papier, avant qu'elle ne se fane. Je me suis dit que ça m'aiderait à prouver que mon frère avait bien existé.

— Bien vu.

Si elle pouvait se faner, alors c'était une fleur normale. La description donnée par Naotsugu correspondait au narcisse... ce qui, si c'était confirmé, risquait de compliquer les choses.

— Pourriez-vous l'apporter ici ? Non, en fait, je préférerais que vous m'emmeniez directement au domaine des Miura, si cela ne vous dérange pas, proposa Jinya.

Maintenant qu'il tenait une piste, il afficha un air résolu.

Pourvu que ce ne soit pas un narcisse, pensa-t-il.

Il hésita à partager ce scénario catastrophe avec Naotsugu.

3

— Oh là là. Voilà une petite boule d'énergie aujourd'hui.

Je faisais rebondir ma balle dans un jardin rempli de fleurs. L'odeur entêtante des jonquilles m'embrumait l'esprit. Le froid de l'hiver caressait doucement ma joue.

— Papa ! Regarde-moi !

— Je te regarde, je te regarde.

— Elle s'améliore, tu ne trouves pas ?

Ma mère et mon père m'observaient depuis la véranda.

Heureuse de sentir leurs regards bienveillants sur moi, je fis rebondir ma balle plus fort, ce qui fit rire ma mère.

Le temps passait vite lors de ces après-midis paisibles. Je me perdais dans le jeu, et le soir tombait avant même que je ne le réalise. Comme maintenant. Une lueur orangée progressait lentement à l'horizon. Le soleil allait bientôt se coucher.

— Hein ?

C'était étrange. Le soleil était encore bien présent pourtant.

Je me trompais. Le soir n'était pas encore là. Cette lumière orange venait d'un incendie. Une épaisse colonne de fumée noire s'élevait au loin. Une cloche retentit. Des voix s'agitaient, courant en tous sens.

— Le château de Chiyoda¹... est en feu ?

¹ Le château d'Edo (江戸城, Edo-jō?), également appelé « château de Chiyoda » (千代田城, Chiyoda-jō?), est un château sur terrain plat construit en 1457 par Ōta Dōkan. Il fait aujourd'hui partie du palais impérial de Tokyo et se trouve dans l'arrondissement spécial de Chiyoda, à Tokyo.

Guidée par la voix de mon père, je tournai le regard vers le château au centre d'Edo et le vis enveloppé de flammes. La chaleur déformait l'air à l'horizon. Il fallut un instant pour réaliser que l'incendie s'étendait à travers la ville.

Je pensais fuir, mais à peine avais-je bougé que les flammes, attisées violemment par le vent, se jetèrent sur ma maison. Sous mes yeux, l'incendie se propagea comme s'il était vivant. J'entendis le bois craquer et se fendre alors que mon foyer était englouti dans un brasier.

J'avais peur. Sans réfléchir, je courus vers mon père. Tellement peur. Je voulais sentir la présence rassurante de mon père, entendre les mots doux de ma mère, ne serait-ce qu'une seconde plus tôt.

Je courus, encore et encore. Et au moment où j'allais les atteindre, je tendis la main. Mais à l'instant même où je le fis, le feu ouvrit grand sa gueule, les avalant tout entier.

— Hein... ?

Pendant un instant, je n'avais pas compris ce qu'il venait de se passer.

Partout, au loin comme tout près, j'entendais des cris. Le monde autour de moi se teintait d'orange, comme un ciel crépusculaire. L'air chargé de cendres rendit lourde ma respiration.

Pour moi, le soleil s'était couché.

Maman...

Papa...

Mon paisible après-midi s'était évanoui en un clin d'œil. Le regard ferme mais aimant de mon père, le sourire tendre de ma mère, tout cela avait disparu. À leur place, deux silhouettes enveloppées de flammes tendaient les bras vers moi.

Ils étaient encore là, à sourire, il y a un instant. Et maintenant, ils étaient devenus autre chose.

Terrifiée, je hurlai. Mais seul un cri faible et aigu sortit de ma gorge. Je me dis de fuir, de courir aussi loin que possible, mais mes jambes ne firent que trembler.

Les piliers de ma maison se consumèrent sous mes yeux. Privée de tout soutien, la toiture s'effondra sur moi comme une avalanche. Le vacarme de son effondrement engloutit même les cris, jusqu'à ce que...

Plus rien. Ainsi s'acheva mon jardin de bonheur.

Papa, Maman ne sont plus là...

On suit les ombres à petits pas...

Jinya avait prévu de se rendre au domaine des Miura et de retrouver Naotsugu dans la soirée du lendemain. Mais à midi, comme il avait encore largement le temps et qu'il devait manger, il se retrouva à marcher en direction du restaurant Kihee.

— Tiens, Jinya.

— ...Natsu.

Elle était là, en train de boire du thé d'un air nonchalant. Il hésitait encore un peu à l'appeler par son prénom sans y ajouter de suffixe honorifique, ce qu'elle remarqua tout de suite avec un petit sourire en coin. Elle lui fit signe de venir s'asseoir à sa table, ce qu'il fit.

— Un Kake soba, dit-il.

— Tout de suite, répondit le patron.

C'était leur échange habituel. Mais cette fois, il semblait un peu préoccupé.

— Dis-moi, Jinya-kun... Depuis quand tu ne mets plus de suffixe quand tu t'adresses à Natsu-chan ?

— Depuis deux jours environ, répondit-il.

Le patron se tourna alors vers Ofuu, l'air grave.

— Ofuu... sois forte.

— Père, qu'est-ce que tu racontes encore ? répondit-elle, déconcertée.

Il semblait que le patron avait toujours l'intention de marier sa fille à Jinya. Bien que flatté d'être estimé à ce point, Jinya ne pouvait s'empêcher de se demander pourquoi cet homme tenait tant à lui en particulier.

— Je vois que vous êtes devenus proches, fit remarquer Ofuu.

— Oui, enfin... Pas dans ce sens-là, répliqua Natsu.

Les deux filles échangèrent quelques bavardages amicaux, ce qui en soi n'avait rien de gênant. Mais Jinya se sentait tout de même un peu mal à l'aise.

D'autant plus qu'il était le sujet de leur discussion. Il avait de toute façon une question à poser, alors il les interrompit :

— Ofuu, tu connais bien Miura-dono ?

— Moi ? Je ne dirais pas qu'on est proches, mais on discute un peu quand il passe, répondit-elle, intriguée. Pourquoi ?

Il n'y avait rien de plus derrière sa question. Jinya voulait simplement en apprendre davantage sur le genre d'homme qu'était Naotsugu. Il le fit savoir clairement, ce qui fit réfléchir Ofuu un instant.

— Eh bien... Il est toujours poli avec tout le monde, même avec moi. C'est un homme gentil, peut-être un peu trop sérieux.

— Vous parlez de ce samouraï, là ? demanda Natsu.

— Oui. D'ailleurs, tu l'avais croisé il y a quelque temps, non ? dit Ofuu.

— Pas vraiment, je lui ai plutôt rentré dedans, mais je me souviens avoir pensé qu'il était très humble pour un samouraï.

Leur description de Naotsugu correspondait parfaitement à ce que Jinya en avait perçu lui-même. Un homme sérieux et poli, calme et modeste. Un samouraï peu ordinaire, en somme.

— Ah, mais il change complètement de visage dès qu'il est question de sabre, ajouta le patron, tout sourire. Jinya se tourna vers lui.

— Naotsugu-sama est un véritable passionné d'armes. Il suffit de le voir parler de sabres, ses yeux s'illuminent comme ceux d'un enfant.

Jinya ne pouvait qu'approuver. Même lorsqu'ils s'étaient rencontrés pour parler de son frère aîné disparu, Naotsugu s'était d'abord entièrement focalisé sur Yarai. Il avait tout l'air d'un homme sérieux et droit, mais il pouvait étonnamment se laisser emporter, et devenir insistant, quand il était question de sa passion.

— Cet homme a une passion pour les sabres vraiment hors du commun. Oh, d'ailleurs, ça me fait penser à quelque chose. Attends une seconde.

Sur ces mots, le patron s'éclipça à l'arrière du restaurant, fouilla un moment, puis revint avec un objet enveloppé dans un tissu.

— Tiens, regarde ça, dit-il en dépliant le tissu pour révéler un petit cylindre métallique.

Il était bien entretenu, manifestement traité avec soin.

— Hein ? Une épingle à cheveux ? dit Natsu avec curiosité.

Les épingles à cheveux étaient utilisées pour former les chignons et autres coiffures traditionnelles, ou encore pour se gratter discrètement sans abîmer la coiffure. C'était un accessoire de soin personnel indispensable pour les femmes. En tant que fille du propriétaire de Sugaya, une boutique spécialisée dans les petits objets comme les netsuke² et les peignes, Natsu connaissait bien ce genre d'articles.

Il arrivait aussi que les hommes en utilisent, notamment les samouraïs, qui en rangeaient parfois une dans une fente prévue à cet effet sur leur fourreau. L'épingle à cheveux faisait partie d'un trio d'objets que les samouraïs portaient autrefois de manière standard : un kozuka (petit couteau glissé dans le fourreau), un kogai (épingle à cheveux) et un menuki (petit ornement sur la poignée d'un katana).

Mais à l'époque d'Edo, les choses avaient un peu changé. Les normes sociales réservaient l'usage des épingles à cheveux et des petits couteaux aux samouraïs de haut rang. De plus, dans les familles de daimyos³ ou parmi les vassaux directs du shogunat, les accessoires et pièces de sabres devaient obligatoirement être fabriqués par les prestigieux artisans métallurgistes de la lignée Gotô⁴.

² Le **netsuke** (根付) est un objet vestimentaire traditionnel japonais servant à maintenir les sagemono (littéralement « objets suspendus »). Le mot se décompose étymologiquement en ne (根?, « racine »), et tsuke (付?, « attacher »).

³ Un **daimyo** ou **daimio** (大名, litt. « grand nom ») est un titre nobiliaire japonais. Ce terme désigne les principaux gouverneurs de provinces issus de la classe militaire qui régnaient sur le Japon sous les ordres du shogun, de l'époque de Muromachi (1336–1573), à celle d'Edo (1603–1868)

⁴ Fondée au XVe siècle (par Gotô Yûjô), la lignée **Gotô** est l'une des maisons d'orfèvres les plus prestigieuses du Japon féodal.

— La famille Miura n'est pas la plus riche, mais comme ce sont des vassaux du shogun, j'imagine qu'ils conservent ce genre de choses, commenta le patron. Cette épingle, je l'ai reçue en cadeau de la part de Naotsugu-sama. Il est tellement obsédé par les sabres que même ses présents tournent autour de ça.

L'épingle à cheveux que le patron tenait était en métal, mais ne semblait pas provenir d'une production de la Maison Gotô. Le métal était terni par le temps, et le travail, quoique soigné, restait modeste. On y distinguait un motif de glycine en relief.

— Elle est plutôt bien faite. Le motif de glycine lui donne une touche élégante, dit Natsu avec admiration. — Celui qui l'a fabriquée est un véritable artisan.

— Ah bon ? Heh. C'est bien joli, mais je ne sais pas trop ce qu'un simple tenancier de restaurant de soba est censé faire d'un objet pareil, répondit le patron avec un sourire en coin.

Il y avait pourtant une certaine tendresse dans ce sourire, peut-être parce que Natsu avait complimenté l'épingle.

— Franchement avec lui... Si on le laisse choisir le sujet, ça tourne soit à des formalités, soit aux sabres. Jamais d'entre-deux. Je me rappelle que sa mère lui hurlait toujours dessus pour qu'il arrête avec ça : « Encore un mot sur les sabres, Arimori, et je t'en colle une ! » soupira-t-il avec douceur, le regard perdu dans le vide.

On sentait que leur lien allait bien au-delà d'une simple relation client-commerçant. C'était sans doute pour cela qu'il se faisait autant de souci pour Naotsugu. Mais une chose dans ses paroles attira l'attention de Jinya.

— Vous connaissez la mère de Miura-dono ?

— Hein ? Oh, je l'ai vue une ou deux fois. Elle est un peu intimidante... et pas mal râleuse, répondit-il.

Jinya se souvint que Naotsugu lui avait dit à peu près la même chose. Il aurait aimé poser plus de questions, mais préféra s'abstenir en présence de Natsu. Parler des mères devant elle n'était jamais très approprié, autant éviter.

Le regard du patron s'illumina brusquement, comme s'il venait d'avoir une idée brillante. Il s'avança d'un pas et déclara :

— Dis, Jinya-kun, et si tu prenais ça ? Je te le donne.

Jinya resta figé, complètement pris de court. Même Natsu et Ofuu semblèrent surprises. C'était plutôt grossier de refiler un cadeau, d'autant plus que le patron semblait très attaché à l'épingle. Le voir prêt à s'en séparer était tout bonnement incompréhensible.

— C'était un présent de Miura-dono, non ? Je ne peux pas accepter ça, répondit Jinya.

— C'est bon. Ça ne me sert à rien. Allez, prends-la.

Il s'inclina profondément. Jinya ne comprenait pas ce que l'homme avait en tête, mais il savait qu'aucune protestation ne le ferait changer d'avis. Il céda.

— ...D'accord. Je vais la prendre... pour le moment.

Même en acceptant, il formula les choses de manière à ce que l'objet appartienne encore au patron, techniquement. Cela sembla suffire. L'homme afficha un large sourire.

— Merci, Jinya-kun. Tu me rends un grand service, vraiment.

— Désolée pour mon père, dit Ofuu en s'inclinant à son tour.

Il n'y avait pas besoin pour Jinya de le remercier, puisqu'on lui avait pratiquement imposé l'épingle. Il répéta donc simplement :

— Je la prends juste provisoirement, d'accord ?

— Je comprends. Mais quand même, merci, répondit le patron.

Au final, ils se séparèrent sans que personne ne comprenne vraiment ce que voulait l'homme. Jinya commença à manger son soba. Il avait le même goût que d'habitude...

Mais, sans trop savoir pourquoi, il ne parvint pas à l'apprécier.

Le soleil était déjà en train de décliner à l'horizon lorsque Naotsugu termina sa journée au château d'Edo. Même avec la disparition de son frère, il ne s'était jamais permis d'écourter ni de bâcler son travail. Il était trop consciencieux pour cela.

Il rentra d'un pas rapide. Quelqu'un l'attendait ce soir. Ses collègues scribes, moqueurs, lui demandèrent s'il avait une jeune fille à retrouver. Malheureusement, celui qui l'attendait était un homme, et plutôt grand et musclé, en plus. Rien de romantique, donc.

Avec ce genre de pensée parfaitement absurde en tête, Naotsugu franchit la porte du château et atteignit le pont qui traversait les douves extérieures. Il y trouva Jinya, aussi impassible que d'habitude, qui l'attendait.

— Montrez-moi le chemin, dit Jinya d'un ton sec, sans même un salut.

Il ne dit plus un mot ensuite.

Naotsugu avait le sentiment que Jinya était préoccupé depuis la veille. Son expression était toujours aussi neutre, mais il émanait de lui une tension certaine. Cela eut pour effet de le rendre lui-même plus nerveux tandis qu'il le guidait jusqu'à sa demeure. En moins d'un quart de koku⁵, ils atteignirent le domaine des Miura. Il s'étendait sur un large terrain, mais les bâtisses elles-mêmes montraient des signes d'usure.

— Nous y sommes. Faites comme chez vous, dit Naotsugu en passant le portail en premier.

Jinya observa les abords du domaine, puis hocha la tête poliment et suivit. Il ne paraissait pas curieux, mais plutôt en train de chercher quelque chose du regard. À l'avant se trouvait le bâtiment principal, à droite un pavillon secondaire rarement utilisé avec une unique pièce, et à gauche un grand jardin dominé par un camélia envahissant, fierté des lieux. L'ensemble était assez typique d'une famille de samourais, et peu remarquable aux yeux de Naotsugu, qui y vivait.

⁵ ¼ Koku = 30 min. Donc 1 Koku = 2h (approx). C'est une unité de mesure tombée en désuétude après l'ère Edo.

Mais il n'en allait pas de même pour Jinya. Il s'immobilisa un instant après avoir passé le seuil, puis suivit Naotsugu sans un mot jusqu'au bâtiment principal.

— Naotsugu... Oh ? Nous avons de la visite ?

Naotsugu se figea à l'entrée. C'était sa mère qui venait à leur rencontre. Une femme à l'allure stricte et à la posture droite. Son ton était sec au début, elle avait visiblement prévu de lui faire la leçon dès son retour, mais en apercevant Jinya, sa voix se fit plus douce. Ce répit fut de courte durée. Après avoir dévisagé Jinya, son expression se fit plus interrogative. Naotsugu comprit qu'il allait devoir s'expliquer, mais Jinya parla avant lui.

— Veuillez excuser cette visite impromptue. J'espère ne point vous importuner. Je me nomme Jinya, humble connaissance de votre fils, déclara-t-il avec une politesse inattendue de la part d'un rônin.

La politesse appelle la politesse, et la mère répondit sur le même ton.

— Voilà qui est appréciable. Naotsugu, mon chéri, comment as-tu fait la connaissance de Jinya-sama ?

Mais ses yeux restaient méfiants. Toujours aussi courtois, Jinya répondit à nouveau à la place de Naotsugu.

— Je suis originaire d'un village du nom de Kadono.

— Kadono ? Ce fameux village de grands forgerons ?

— Lui-même.

L'attitude de la mère s'adoucit encore en entendant cela. Profitant de l'occasion, Naotsugu ajouta vite :

— J'ai récemment eu la chance de rencontrer Jinya-dono, un passionné comme moi. Je l'ai invité à passer la soirée à discuter autour d'un verre.

C'était un mensonge, bien sûr, mais sa mère sembla y croire. Naotsugu était connu pour son amour des sabres, et Kadono pour ses forgerons réputés. Il était logique qu'il ait invité Jinya pour échanger sur leur passion commune.

— Nous allons nous retirer dans ma chambre, dit-il en s'éclipsant aussitôt, sans laisser à sa mère le temps de poser plus de questions.

Jinya s'inclina devant elle et s'apprêta à le suivre, lorsqu'une voix douce le retint.

— Merci beaucoup, Jinya-sama.

Il se retourna. C'était la mère de Naotsugu. Elle s'était inclinée profondément, bien qu'elle ne puisse avoir la moindre idée de ce qui se tramait réellement. Naotsugu et Jinya furent déconcertés par ce geste. Toujours aussi impassible, Jinya haussa à peine un sourcil.

— Je n'ai accompli nul acte qui justifie vos remerciements.

— Si. Mon fils semblait abattu depuis quelque temps, mais aujourd'hui, je le sens plein de vie. Pour une mère, c'est le plus beau cadeau.

Naotsugu ne cacha pas sa surprise. Elle l'avait constamment réprimandé pour ses recherches sur son frère, et il lui en voulait pour cela. Pourtant, elle s'inquiétait sincèrement pour lui. Réaliser cela lui fit honte.

— Je suis venu de mon plein gré. La gratitude que vous me témoignez me touche mais n'a pas lieu d'être, répondit Jinya avec une politesse mesurée.

— A-Alliez, Jinya-dono, on y va, le pressa Naotsugu, un peu gêné.

Il entendit sa mère soupirer tendrement derrière lui, ce qui ne fit qu'accentuer sa gêne.

— Vous avez une mère admirable, dit Jinya une fois dans la chambre, ou plutôt, une fois à l'abri.

Son ton restait impassible, mais Naotsugu sentit que ses paroles étaient sincères.

— Pas du tout. Elle ne fait que me mettre dans l'embarras. Cela dit, je ne savais pas que vous pouviez parler aussi poliment.

Il changea de sujet, ne voulant pas s'attarder sur cet épisode avec sa mère. Il était réellement surpris qu'un rônin sache parler aussi formellement.

— C'est quelque chose que j'ai appris dans le passé, répondit Jinya.

— Oh ?

— Ce n'est rien d'important. Plus urgent : la fleur.

— Ah, bien sûr.

Naotsugu n'insista pas. Si Jinya ne souhaitait pas en dire plus, il ne pousserai pas. Il sortit la fleur qu'il avait trouvée dans la chambre de son frère. Il l'avait pressée dans du papier au moment où elle commençait à faner. Sa forme avait un peu changé, mais elle restait reconnaissable.

— Tenez.

Jinya prit la fleur et l'observa avec intensité. Son expression s'assombrit peu à peu.

— ...C'est un narcisse, dit-il, la voix légèrement tendue.

Les narcisses n'étaient en soi pas rares. Pourtant, Jinya semblait bouleversé.

— Il y a quelque chose d'inhabituel avec ce narcisse ? demanda Naotsugu.

— Non. Enfin, il est juste un peu plus petit que je l'imaginai, je suppose.

La pièce, avec son sol en tatami, était propre et bien rangée. Une lampe de papier diffusait une lumière orangée qui faisait danser les ombres sur les murs. Naotsugu regarda à nouveau Jinya. Celui-ci avait retrouvé son calme.

— Miura-dono, pardonnez-moi d'insister, mais je dois en être sûr : vous êtes bien certain d'avoir trouvé cette fleur dans la chambre de Sadanaga-dono après sa disparition, au printemps ?

— O-oui.

— Je vois. Encore une chose : vous êtes sûr qu'il vous a dit vouloir aller rendre visite à sa fille avant de disparaître ?

— Oui, répondit Naotsugu.

Il ne comprenait pas où ces questions voulaient en venir. Il s'apprêtait à demander, mais Jinya prit la parole avant lui.

— J'ai le sentiment que cette « fille » pourrait être un démon, et que Sadanaga-dono a été emmené dans un lieu situé au-delà du monde des humains.

Il leva le narcisse devant lui.

— Et vous pensez que cette fleur vient du monde de ce démon ?

Jinya hocha la tête avec gravité. Naotsugu avait du mal à adhérer à une telle idée. Son frère avait disparu, certes, mais conclure qu'il avait été emporté hors de leur monde à partir d'une simple fleur lui paraissait un peu tiré par les cheveux.

— Mais... mes fleurs poussent un peu partout, non ? fit-il remarquer.

— Sans doute. Mais pourriez-vous me montrer la chambre de Sadanagadono ? Il y a peut-être un indice qui s'y trouve encore.

Les yeux de Jinya étaient graves, pénétrants. Il ne plaisantait pas. Après un bref silence, Naotsugu acquiesça.

— D'accord. Suivez-moi.

Il se leva, un peu tendu. Mais à sa surprise, Jinya resta assis.

— Désolé, pourriez-vous y aller en avance ?

— Hein ? Heu...

— Je vous rejoindrai sous peu. Attendez-moi dans sa chambre.

— Mais... vous ne savez pas où elle est...

— Ce n'est pas un problème.

Naotsugu resta perplexe. Jinya voulait qu'il le guide... mais lui demandait de partir seul ? Il ne comprenait rien à ses intentions, et pourtant, aussi étrange que cela paraissait, il lui faisait totalement confiance.

Son frère aîné existait bel et bien. Mais peu importe combien il s'efforçait de le prouver, personne ne le croyait. Pas même ses propres parents. Jinya, lui, y croyait. C'est pour cela que Naotsugu pouvait, à son tour, croire en lui.

— Est-ce... quelque chose de nécessaire pour résoudre cette affaire ? demanda-t-il.

— Oui. J'en suis persuadé, répondit Jinya sans la moindre hésitation.

Ce n'était pas un mensonge. C'était simplement quelque chose qui dépassait la compréhension d'un homme ordinaire.

— Je comprends. Alors j'y vais en premier.

Naotsugu quitta la pièce et s'engagea dans le couloir d'un pas résolu. Il ne montrait pas le moindre signe d'hésitation. Jinya le regarda s'éloigner, puis murmura d'une voix à peine audible :

— Désolé... mais rien ne dit que ma présence changera quoi que ce soit.

Seul, Naotsugu entra dans la chambre de son frère aîné, Sadanaga.

Les meubles n'avaient pas servi depuis longtemps, mais la pièce était propre, elle était régulièrement entretenue.

Son frère passait le plus clair de son temps à l'extérieur, et ne rentrait que pour dormir. Pour cette raison, la chambre ne révélait presque rien de sa personnalité. Le narcisse qu'il y avait trouvé était la seule fois où il avait vu une fleur dans cette pièce. En vérité, l'endroit paraissait plutôt vide, froid, sans âme. Un espace bien peu digne d'un homme destiné à hériter de la maison.

...Tiens, maintenant que j'y pense...

Une pensée lui traversa l'esprit. La chambre de son frère était toujours là. Alors pourquoi ses parents s'obstinaient-ils à dire qu'il n'avait jamais existé ?

Il réalisait seulement maintenant à quel point cette contradiction était absurde.

Comment avait-il pu ne pas s'en apercevoir plus tôt... ?

Ses réflexions furent interrompues par une odeur soudaine. Un parfum délicat, agréable.

Il l'avait déjà senti. Ici même, dans cette chambre.

Oui, c'était l'odeur de cette fleur blanche. Comment s'appelait-elle, déjà ?

...Un narcisse ?

Au moment où le nom lui revint, le parfum s'épaissit, devint presque étouffant. Il se sentit pris de vertige, sa vision se troubla. Sa tête semblait flotter, comme bercée par une mer invisible.

Qu'est-ce que c'était... ?

Il n'en savait rien. Mais il était sans défense face à cette sensation. Et ses genoux cédèrent.

— *Un, nos regards vers Higan se posent...*

Au loin, il crut entendre une comptine qu'on chantait à voix basse.

4

Je pensais être morte. Mais j'étais consciente, et mon corps pouvait encore bouger. J'étais donc toujours en vie.

Je rampai hors des décombres, sans comprendre comment c'était possible. Peut-être que j'aurais préféré mourir. Autour de moi, il ne restait rien. La maison s'était effondrée, les fleurs du jardin étaient parties en fumée, et ma balle avait disparu.

Je me relevai, l'esprit vide. J'avais tout perdu. Mon père. Ma mère. Ma maison. Pourquoi avais-je été la seule à survivre ?

J'étais brisée. Mais rester dans ce lieu vidé de tout me faisait trop souffrir. Alors je suis partie.

Tout le sud du quartier résidentiel des samourais avait été réduit en cendres. L'incendie, plus terrible que tout ce que la ville avait connu, finit par s'éteindre. Et il ne laissa derrière lui que des ruines. Ce qu'il restait ne pouvait plus s'appeler Edo. Il ne subsistait rien du lieu où j'avais grandi. C'était comme si le feu avait consumé jusqu'à mes souvenirs.

J'errai là, sans but. Puis je vis un groupe de personnes qui m'observaient avec un regard empli d'effroi. Elles tremblaient sans que je ne sache pourquoi. Puis je me redemandai comment j'avais pu survivre à l'effondrement et aux flammes.

— Hé, regarde...

— Ses yeux... rouges.

— Tu crois que...

— Aucun doute.

Leur voix, bien craintives, se ressentaient dans leurs murmures. Les regards, eux, plein de dégoût.

En les écoutant, je compris. Quand un humain est englouti par la jalousie, la haine ou le désespoir... il devient un démon. C'était ce que j'étais devenue.

J'avais tout perdu. Mon père, ma mère, ma maison. Jusqu'aux souvenirs de ce lieu si cher. Et maintenant...

— Ce n'est pas un démon, cette fille ?

Je m'étais perdue moi-même.

Alors je partis. Je m'en allai loin de tout

Je ne savais pas combien de temps s'était écoulé. Après avoir quitté Edo, j'errais sans fin, comme portée par les flots. Il n'y avait plus de retour possible. Mon jardin avait disparu. Je ne pouvais le revoir qu'en rêve.

Des coins baignés de soleil. Maman et Papa. Ces jours heureux, insouciantes. Chaque fois que je fermais les yeux, je revoyais tout... Mon jardin de bonheur, encore plus magnifique maintenant qu'il n'était plus qu'un souvenir.

Maman...

Papa...

J'ai vécu ma vie à ressasser ce que j'avais perdu.

Dix ans passèrent. J'avais atteint l'âge adulte. Vingt ans. J'ai cessé de vieillir. Cinquante ans. Je me suis mêlée aux humains, encore en errance.

Ma souffrance semblait éternelle... mais les décennies avaient défilé malgré tout.

Je ne me souvenais plus du visage de mon père, ni de la voix de ma mère. Le temps en avait effacé l'essentiel. Mais quand je fermais les yeux, je revoyais encore ces jours de bonheur perdus.

Puis encore plus de temps passa. Il ne me restait rien de cette époque, rien d'autre que la tristesse. Je vivais, enchaînée à mes pertes, tandis que le temps m'échappait. Je ne voulais plus vivre. Mais j'avais peur de mourir, peur d'oublier ces deux silhouettes enveloppées de flammes. Alors je vivais encore, simplement, machinalement. Je ne savais pas combien d'années pouvait durer la vie d'un démon, mais elle ne pouvait pas être infinie.

Aux alentours de ma centième année, quelque chose changea.

Je revins à Edo pour la première fois depuis des décennies. Plus personne de mon passé n'y vivait. Même les rues avaient changé, méconnaissables.

Guidée par la nostalgie, je marchai vers le sud du quartier résidentiel des samourais. Je marchai longtemps... jusqu'à retrouver l'endroit où j'avais vécu.

— Ah...

Une superbe demeure s'élevait là. Ce n'était plus ma maison, bien sûr. Le quartier avait été reconstruit. Une autre famille y vivait désormais. Ce lieu n'était plus le mien. Je le savais. Mais je voulais le croire.

— ...Maman... Papa...

Je ne pus retenir mes larmes. Elles coulèrent sans fin. Le monde entier semblait me rejeter. Le vide m'envahit, et avec lui, une dernière prière désespérée.

Je veux rentrer à la maison. Je veux rentrer à la maison. Je veux rentrer à la maison. Je veux rentrer à la maison. Je veux rentrer à la maison.

Je revoyais ce jardin de bonheur, ces jours passés avec mes parents, où je souriais, insouciant. Tout ce que je voulais, c'était revenir à ces instants-là.

— Hein... ?

Et soudain, tout changea. Le soleil s'était couché sans que je m'en rende compte. Le crépuscule était tombé. Et devant moi, la demeure était en ruine.

— Qu'est-ce que... ?

Je ne comprenais pas. Tout m'échappait. Et pourtant... ce lieu me semblait familier. Je franchis le portail, portée par mes jambes. Je tournai à gauche, et me dirigeai droit vers le jardin.

Et je l'atteignis.

Un petit étang m'attendait. Des narcisses en fleurs parfumaient l'air d'un doux parfum envoûtant. L'odeur, presque enivrante, me tournait la tête.

J'entendis une éclaboussure. Sans doute une carpe dans l'eau.

Je connaissais cet endroit. Comment l'oublier ? C'était la maison où j'étais née. Mon jardin de bonheur, lointain et rêvé.

— Oh là là. Voilà une petite boule d'énergie aujourd'hui.

Ils étaient là. Deux personnes assises sur la véranda. Je croyais les avoir oubliées... mais je les reconnus aussitôt.

— Maman... Papa...

Le visage de mon père était toujours aussi sévère, mais son regard, si aimant. Et leur voix résonna, pleine de tendresse.

— Je te regarde, je te regarde.

— Elle s'améliore, tu ne trouves pas ?

Qu'est-ce que vous racontez ? pensai-je... puis je baissai les yeux vers mes mains.

Elles étaient petites. Comme quand j'étais enfant. Et j'y tenais ma balle. Celle que j'avais perdue.

Je ne comprenais pas ce qu'il se passait. Mais peu importait. Ce moment perdu était revenu. Et rien d'autre ne comptait.

Je faisais rebondir la balle pour retrouver ce passé, pour m'accrocher à ce jardin de bonheur. J'avais la balle que mon père m'avait offerte, et les fleurs de ma mère m'entouraient. Je n'avais besoin de rien d'autre.

Je continuerais à chanter ma comptine et à faire rebondir ma balle pour l'éternité, s'il le fallait.

J'errais dans une douce brume douce. Même maintenant, j'étais encore prisonnière de mon jardin de bonheur.

Les jours deviennent de vieux récits, soupirs pour ce qui fut, puis s'enfuit.

Le parfum des fleurs lui faisait tourner la tête, brouillait ses sens. Et dans ce court instant de confusion, Naotsugu eut une étrange vision, un rêve d'une vie entière, celle d'une jeune fille qu'il n'avait jamais vue.

À genoux, il secoua la tête deux fois, puis une troisième, pour retrouver ses esprits. Quand il rouvrit les yeux, il se rendit compte qu'il n'était plus dans la chambre de son frère aîné.

Hein... ?

La pièce y ressemblait, mais tout, de l'agencement des meubles aux objets, était subtilement différent.

Qu'est-ce que... ?

L'esprit en alerte, il se mordit le pouce.

— On dirait une vieille demeure de samourai.

— Whoa ?!

Surpris par cette voix tout près de lui, Naotsugu fit instinctivement quelques pas en arrière. Un homme approchant des six shaku de haut s'était tenu à ses côtés sans qu'il s'en rende compte.

— J-Jinya-dono... ?

— Mais sa construction est différente de celle du domaine Miura. Il semblerait que nous ayons mis les pieds dans un endroit... qui n'est pas tout à fait la chambre de votre frère, dit Jinya en balayant les lieux d'un regard aiguisé.

Naotsugu, lui, était préoccupé par autre chose.

— Euh... Jinya-dono ?

— Oui ?

— Je suis sûr que vous n'étiez pas avec moi jusque-là... Alors comment... ?

Naotsugu était certain d'être entré seul dans la chambre. Personne ne l'avait suivi. Comment Jinya s'était-il retrouvé ici ? C'était comme s'il était apparu de nulle part.

Impassible, Jinya répondit :

— Ah. J'ai utilisé un petit tour. Ne vous en faites pas.

Ce « tour » en question, il l'avait perfectionné jusqu'à pouvoir l'utiliser même sous sa forme humaine. Mais il ne semblait pas avoir l'intention d'en dire plus. Il enchaîna plutôt :

— Ceci dit, vous avez vu quelque chose, n'est-ce pas ?

— Vu quoi ?

— L'incendie. La fille devenue démon, condamnée à errer. La maison qui a réapparu... là où elle ne devrait pas.

Les yeux de Naotsugu s'écarquillèrent. C'était exactement ce qu'il avait vu dans cette étrange vision.

— Je l'ai vue, oui. Vous aussi ?

Jinya hocha la tête. L'étonnement de Naotsugu laissa place à une lourde inquiétude.

— Si nous avons vu la même chose, alors...

— Ce n'était pas un simple rêve.

Il était désormais clair qu'ils étaient pris dans un phénomène surnaturel. Un frisson parcourut l'échine de Naotsugu. Jinya, lui, restait imperturbable. Peut-être avait-il l'habitude de ce genre de situation. Son ton, néanmoins, paraissait presque... satisfait.

— Nous l'avons trouvée.

— Trouvée ? De quoi parlez-vous ?

— Vous ne vous souvenez pas ? Nous cherchons un démon qui vit dans un lieu en dehors du monde des hommes. Ce que vous venez de voir... c'était exactement ça.

Naotsugu se remémora ce que Jinya avait supposé plus tôt. Le rônin avait pressenti tout cela. Son frère lui avait dit qu'il allait voir sa fille. Peut-être que cette fille était un démon... et que son frère avait été emmené dans un monde différent de celui des humains. Autrement dit...

— Vous pensez que mon frère a été amené ici ?

— Je ne sais pas s'il a été emmené ou s'il est venu de son propre chef. Mais oui.

Naotsugu se racla la gorge. Après tant de recherches, il approchait enfin d'une réponse. Et pourtant, une autre question lui brûlait les lèvres : comment Jinya pouvait-il en savoir autant ? Toute cette affaire était étrange... mais le savoir du rônin l'était tout autant.

— Mais... comment avez-vous su ? Qu'est-ce qui vous a fait penser que mon frère n'était plus dans le monde des humains ? Je veux dire, vous aviez raison, bien sûr, mais je ne vois pas comment vous avez deviné ça...

Sans même tourner la tête, Jinya répondit simplement :

— Je m'y connais un peu en fleurs.

Puis il quitta la pièce.

— Heu, vous allez où ? demanda Naotsugu.

— Ça ne sert à rien de rester plantés là. Je vais explorer un peu.

— Oh... Très bien, je viens avec vous.

Les deux hommes marchèrent dans le couloir, côte à côte. Dehors, le jour avait cédé place au crépuscule. Le bout du couloir était plongé dans l'ombre. L'endroit entier dégageait une atmosphère étrange, encore plus maintenant qu'ils savaient être dans la demeure d'un démon.

Le sol en bois paraissait usé, mais ne grinçait pas sous leurs pas. Comme l'avait fait remarquer Jinya, la structure correspondait à celle des vieilles maisons de samouraï. Cela dit, l'agencement n'était pas si différent de celui du domaine Miura, si bien qu'ils parvinrent sans se perdre jusqu'à l'entrée.

Ils sortirent de la maison et levèrent les yeux vers un ciel assombri. L'obscurité du crépuscule pesait sur les lieux, mais elle semblait parfaitement convenir à l'atmosphère de cette demeure. Le portail devant eux était imposant, signe que les samourais ayant vécu ici autrefois occupaient sans doute un rang élevé.

— Hm... le loquet ne bouge pas.

Naotsugu tenta d'ouvrir le portail, juste pour vérifier s'ils pouvaient sortir, mais rien à faire. Ils étaient coincés à l'intérieur du domaine.

Jinya essaya à son tour, mais ne parvint pas non plus à le faire bouger. Le loquet ne paraissait pourtant pas si lourd, et pourtant il refusait obstinément de céder.

— On dirait qu'on ne peut pas partir aussi facilement, dit-il d'un ton calme.

Il fallait bien reconnaître que le Yasha, ce gardien légendaire, avait des nerfs d'acier. Tandis que Naotsugu était encore secoué, Jinya, lui, analysait déjà la situation. Il réfléchissait à voix haute :

— Cette jeune fille que nous avons vue... C'est probablement elle, la cause de tout ça. Peut-être possède-t-elle un pouvoir capable d'emprisonner les gens... Non. Cela n'explique pas la vision.

Naotsugu était complètement dépassé, et ces histoires de « pouvoir » ne faisaient qu'ajouter à sa confusion. Il n'aimait pas être un poids, mais il ne put s'empêcher de demander :

— Excusez-moi, mais... de quoi parlez-vous, exactement, quand vous dites "pouvoir" ?

— Les démons, au bout de cent ans, finissent par éveiller un pouvoir. Certains, même, y parviennent avant. Cela peut aller de la clairvoyance à une force surhumaine. Chaque démon possède un don différent. Mais lorsqu'un démon développe un tel pouvoir, il devient de fait un démon supérieur.

— Donc... vous pensez que cette fille qu'on a vue tout à l'heure a créé cet endroit grâce à son pouvoir ?

— ...Peut-être.

— Vous n'avez pas l'air très convaincu.

— J'ai du mal à imaginer quel genre de pouvoir permettrait d'accomplir tout ça. Quoi qu'il en soit, nous ne pourrions pas sortir d'ici tant que nous n'aurons pas compris la nature du pouvoir de ce démon... ou tant que nous ne l'aurons pas éliminé.

Jinya se replongea dans ses pensées. Cette fois, Naotsugu préféra ne pas l'interrompre. Il regarda autour de lui. C'était pitoyable, mais il ne pouvait rien faire d'autre que rester en alerte. Il scrutait le moindre détail, tendu, mais tout restait figé. Pas la moindre brise. Pas le moindre bruit. Le silence était absolu. C'était la première fois qu'il percevait une ambiance aussi pesante, au point d'en entendre le sifflement dans ses propres oreilles.

Puis, soudain, un son très faible parvint à ses oreilles, venant de quelque part au loin. C'était si discret qu'il aurait pu se fondre dans le silence si l'endroit n'avait pas été aussi calme.

Bomp... Bomp...

— Jinya-dono.

— Oui ?

— Vous entendez ça ?

Absorbé par ses réflexions, Jinya ne remarqua le bruit que lorsque Naotsugu le lui fit remarquer.

Bomp... Bomp...

Le son se répétait à intervalles réguliers.

— *Deux, la maison s'efface et les pas s'opposent*

Puis vint le chant d'une comptine entonnée d'une voix claire. Une voix d'enfant. Et là, ils comprirent : le bruit qu'ils entendaient était celui... d'une balle qui rebondissait.

Naotsugu se mit à trembler. Cette voix, c'était celle qu'il avait déjà entendue plus tôt, dans la chambre de son frère. Une voix juvénile, qui résonnait avec douceur... et semblait l'appeler vers un autre monde.

— On dirait que la maîtresse des lieux nous invite, lança Jinya avec un léger sourire.

Il posa la main gauche sur son fourreau, et son pouce sur la garde du sabre, prêt à dégainer à la moindre alerte.

L'air était chargé de tension : tous deux savaient qu'ils allaient devoir affronter un démon.

— Le son vient du jardin, dit Naotsugu.

— On y va ?

Ils échangèrent un regard, acquiescèrent d'un même mouvement, puis se mirent en marche. Ils tournèrent à gauche et avancèrent jusqu'à l'atteindre, un jardin couvert de fleurs, exactement comme dans leur étrange vision.

Et au centre de ce jardin, se tenaient un homme à la carrure imposante... et une jeune fille tenant une balle.

— Mon frère !

Les yeux de Naotsugu s'écarquillèrent. Il venait de retrouver son frère aîné disparu. Dès qu'il en eut la certitude, il se précipita vers lui.

Mais sa tête se mit à tourner. Le parfum des fleurs l'enveloppa de nouveau, l'étourdissant, et il trébucha. Ses jambes fléchirent. Sa conscience vacilla. Chaque pas devenait plus difficile. Pourtant, il devait continuer. Il était si près...

Sa vision se brouilla. Ce qu'il voyait devant lui sembla se déformer au point de devenir flou...

C'était presque irréel.

— Tu es ici depuis longtemps ? demanda Miura Sadanaga Hyouma, en posant un genou au sol pour se mettre à hauteur de la fillette.

Dans ses mains, elle tenait une balle.

— **Plus de cent ans.**

— Plus de cent ans ? Eh ben, ce n'est pas rien.

La fillette semblait avoir tout au plus cinq ou six ans. Il était difficile de croire qu'elle ait vécu plus d'un siècle... mais étrangement, il n'avait pas le sentiment qu'elle mentait.

— Et tu es restée seule tout ce temps ?

Elle hocha la tête, impassible. Ses yeux ne reflétaient aucune émotion. Elle s'agrippait à sa balle comme à la seule chose qu'il lui restait, avec une forme de désespoir silencieux.

— **Je vous l'ai dit, non ? Il n'y a plus de retour possible pour moi. Je suis coincée ici.**

Sadanaga n'avait aucune idée du temps qu'il avait passé dans cet endroit. Il avait été attiré là par une comptine. D'abord effrayé, il avait fini par se laisser prendre par la curiosité, intrigué par la voix de cette petite fille. Et le temps s'était écoulé sans qu'il s'en aperçoive.

Au début, elle parlait peu d'elle-même. Mais à force de patience, il avait réussi à la faire s'ouvrir, un peu. Elle lui avait parlé du fait qu'elle était un démon qui avait perdu ses parents, du secret de ce domaine, du fait qu'elle était seule ici depuis plus d'un siècle... et d'autres petites choses encore.

Sa venue ici n'était qu'un hasard, et rien ne le retenait réellement. Sa maison était liée d'une certaine manière à cet endroit, ce qui lui avait permis d'y pénétrer. Il savait que la fillette n'y était pour rien, et ne lui en voulait pas.

— **Vous devriez repartir. En restant trop longtemps ici, vous aussi vous n'aurez plus d'endroit où retourner.**

La fillette ne lui avait jamais véritablement souhaité la bienvenue. En tant que maîtresse des lieux, elle pouvait le renvoyer dans le monde des vivants quand elle le voulait, et elle le lui proposait à chaque occasion. C'est ce qu'elle affirmait, en tout cas. Mais Sadanaga refusait toujours, et restait. Même maintenant, il faisait semblant de ne pas l'entendre et se laissait aller à admirer les fleurs sans réfléchir.

— Elles sont belles, celles-là. Je ne m'y connais pas trop, mais même moi je vois qu'elles sont jolies. Comment s'appelle celle-ci ?

Ses yeux restaient vides, mais lorsqu'on lui posait une question, elle répondait.

— Un daphné de l'hiver.

— C'est vrai ? Elle a un parfum doux, un peu amer. J'imagine que ça aurait bon goût... Dommage que je n'aie pas emporté un peu de sucre avec moi, plaisanta-t-il.

La fillette esquissa un très léger sourire et il le lui rendit.

— Ah, voilà. Tu as enfin souri.

Il n'était pas prisonnier de son jardin de bonheur, mais il restait parce qu'il s'inquiétait pour elle. S'il partait, elle se retrouverait à nouveau seule. Et ce ne serait qu'une solitude de plus, par-dessus cent ans déjà passés dans l'isolement. Il ne pouvait se résoudre à l'abandonner ainsi.

— Ça suffit. Vous devriez partir.

Peut-être gênée d'avoir souri, elle redevint complètement impassible, et insista à nouveau. Mais une fois de plus, il fit comme s'il n'avait rien entendu.

— Je me demande ce que je vais manger ce midi... Sans me vanter, je fais un excellent soba. Oui, des soba, ce serait parfait.

— Écoutez-moi.

Cette fois, elle n'avait pas l'intention de le laisser s'en tirer comme ça. Sa voix, ferme, ne semblait plus du tout appartenir à une enfant.

— Votre famille vous attend. Vous n'avez pas à les perdre simplement parce que vous avez un peu de peine pour moi.

— Mais...

— **Je suis bien ici, dans mon jardin de bonheur. Je peux être avec mon père et ma mère. Je n'ai pas besoin de vous. En fait... vous me gênez plus qu'autre chose.**

Il y avait de la tendresse, cachée dans ses mots. Elle disait cela pour lui. Et il le comprenait. Mais elle, elle ne comprenait pas pourquoi il refusait encore.

Il poussa un léger soupir, un peu las. Cette fille ne comprenait rien.

Quel homme digne de ce nom repartirait après qu'on lui ait dit ça ?

— Je crois que tu fais erreur sur un point. La maison, ce n'est pas l'endroit où se trouve ta famille. C'est là où ta famille peut être heureuse. Et si tu ne peux pas sourire ici... alors ce n'est pas chez toi.

— **Qu'est-ce que vous racontez ?**

— Je dis que tu n'as pas ta place ici. Et ça... tu le sais déjà, pas vrai ?

— Ça...

La fillette se tut. Se disant qu'il avait peut-être été un peu dur avec elle, il lui ébouriffa doucement les cheveux pour s'excuser.

— D'accord, dans ce cas... Si tu quittes cet endroit, alors je partirai moi aussi.

— **Je ne peux pas.**

— Et pourquoi ça ?

— **Je n'ai pas d'autre maison que ce jardin.**

— Alors viens vivre avec moi. Tu pourras t'installer dans la maison de ma famille. Attends... ce serait peut-être mieux si on vivait seuls, tous les deux. Ouais... Et si tu devenais ma fille ? Je laisserai tout derrière moi, et on ira vivre ailleurs, comme on l'entend.

L'idée lui paraissait plutôt bonne. Mais elle secoua la tête.

— **Je ne peux pas quitter cet endroit. Et je ne pense pas pouvoir vous voir comme un père.**

— Aïe, je me suis fait rejeter. Tant pis. Tu n'as qu'à me le dire si jamais tu changes d'avis.

Sadanaga n'aimait pas les discussions trop sérieuses, alors il avait pris un ton léger, presque joueur. Pourtant, la fillette sembla un peu déçue. Il comprit qu'il avait mal tourné les choses, et son visage s'assombrit légèrement. Il la regarda droit dans les yeux.

— Mais je suis sérieux. Si un jour tu peux me considérer comme ton père, alors je partirai d'ici avec toi.

Cette fois, ses mots la touchèrent. Après un bref silence, elle détourna le regard et répondit dans un petit souffle :

— **Ce jour n'arrivera jamais.**

Ses joues, pourtant, s'étaient un peu teintées de rouge.

Il se mit à rire devant ce geste puéril, attendri.

— Dans ce cas, c'est décidé. Je resterai ici avec toi, pour toujours.

Puis il afficha un grand sourire lumineux et...

...Il disparut en un clin d'œil.

— Mon frère ?

Naotsugu l'interpela, mais son frère n'était plus là. Il peinait à comprendre ce qui venait de se passer. Lorsqu'ils atteignirent le centre du jardin, Jinya et lui ne trouvèrent plus personne... Non. En y regardant de plus près, la fillette était toujours là, debout, immobile, tenant sa balle.

— Il ne reste plus rien ici. Plus personne. Plus rien du tout, murmura-t-elle dans le vide, sa voix juvénile claire et résonnante.

Elle ressemblait à une petite poupée, avec ses yeux rouges inexpressifs.

— Où est mon frère ? demanda Naotsugu.

Les yeux de la fillette s'assombrirent légèrement. Il était évident qu'elle était la cause de tout cela. Mais Naotsugu, fidèle à sa nature douce, ne leva pas la main sur elle. Il demanda à nouveau, la voix tendue :

— Où est-il ?

Elle resta silencieuse, l'air toujours plus accablé. Incapable de supporter ce silence, Naotsugu tomba à genoux et inclina le front jusqu'au sol.

— Je t'en supplie. Rends-moi mon frère. Je t'en prie.

Pour un samouraï, se prosterner ainsi était une humiliation. Mais il n'y pensa même pas, et supplia, les épaules tremblantes. Et pourtant, la fillette ne dit rien. Elle aussi semblait retenir ses larmes.

— Ça suffit, dit Jinya, ne pouvant plus rester là sans agir.

Il posa une main sur l'épaule de Naotsugu. Mais ce dernier se redressa brusquement.

— Non ! Vous l'avez vu aussi, n'est-ce pas ?! Il était là !

Naotsugu était au bord de l'effondrement. Après tant de recherches, il avait enfin une piste concrète. Il ne pouvait pas abandonner maintenant.

Jinya secoua la tête.

— Les fleurs ont leurs saisons pour éclore.

— ...Qu'est-ce que vous racontez ? dit Naotsugu, perdu.

Mais Jinya poursuivit, imperturbable. Ce qu'il allait dire touchait au cœur de cette affaire. Et Naotsugu devait l'entendre, qu'il le veuille ou non.

— Vous m'avez dit avoir trouvé un narcisse dans la chambre de votre frère. C'est ce qui m'a mis la puce à l'oreille, ce qui m'a fait penser qu'il avait été emporté hors du monde des humains.

— Et alors ?! répliqua Naotsugu, à bout, incapable de suivre.

D'un ton neutre, Jinya répondit :

— Les narcisses sont des fleurs d'hiver.

Le temps sembla s'arrêter.

Les narcisses fleurissent de l'hiver au début du printemps. Mais ceux qui apparaissent au printemps ont généralement de grands pétales. Or, le narcisse que Naotsugu avait montré à Jinya avait de petits pétales, ce qui en faisait une variété précoce, propre à l'hiver.

— Vous avez dit que votre frère avait disparu au début du printemps. Et nous sommes en automne... Alors comment aurait-il pu obtenir un narcisse d'hiver ?

Sadanaga avait disparu depuis le printemps, et nous étions en automne. Logiquement, il ne pouvait pas avoir mis la main sur un narcisse à floraison hivernale. Et pourtant, l'un d'eux avait bel et bien été trouvé dans sa chambre. Ce qui ne laissait qu'une seule conclusion : il avait erré dans un monde où le temps s'écoulait différemment de celui des humains.

— Mais... mon frère était là.

— Oui. Il était là.

— Alors que voulez-vous dire ?

— J'ai dû réfléchir à la manière dont Sadanaga-dono avait pu se procurer ce narcisse. La seule hypothèse plausible, c'était qu'il s'était rendu dans

un lieu créé par le pouvoir d'un démon. Un lieu où le temps ne s'écoule pas comme chez nous. J'en étais arrivé là. Mais... regardez. Ce sont des daphnés qui fleurissent maintenant.

Il devait dire la vérité, aussi cruelle soit-elle. Il avait accepté cette mission dans le but de résoudre l'affaire... mais la vérité, c'était qu'elle était terminée depuis longtemps.

— Je croyais d'abord qu'il s'agissait d'un monde où les narcisses fleurissent à l'infini, un endroit hors du temps... Mais je me trompais. Les daphnés annoncent le début du printemps. Cela signifie que le temps passe ici aussi, simplement à un rythme différent de celui du monde humain. C'est ainsi que Sadanaga a pu obtenir une fleur hors saison.

La vraie question, c'était de savoir à quelle vitesse le temps passait ici. Si c'était plus lent, soit. Mais si la fillette disait vrai, alors il ne restait plus rien. Ni personne.

Jinya poursuivit :

— Très probablement, dans ce monde...

— **...Le temps s'écoule bien plus vite que dans le monde humain,** coupa la fillette, reprenant enfin la parole.

Il avait vu juste. Le temps passait ici à un rythme accéléré. Il ne servait plus à rien de chercher Sadanaga.

— **Ce que vous voyez ici, ce n'est que ce qui fut jadis perdu... Le jardin de bonheur de mon moi d'autrefois...**

Sa voix était douce, chargée d'une pointe de mélancolie.

— **Après cent ans, je me suis éveillée à un pouvoir. Celui de recréer le jardin de bonheur que j'avais connu.** Cependant...

— Oh là là. Voilà une petite boule d'énergie aujourd'hui.

Soudainement, deux silhouettes apparurent sur la véranda.

— Je te regarde, je te regarde.

— Elle s’améliore, tu ne trouves pas ?

Un couple harmonieux, semblant tout droit sorti d’un souvenir. Mais l’instant d’après, ils disparurent, comme s’ils n’avaient jamais existé.

— **Mon pouvoir s’appelle *Fragment*. Il me permet de créer un monde miniature pour revivre mes souvenirs. Mais ce n’est que cela. Il ne peut retenir personne à l’intérieur. Il ne fait que me laisser revivre le passé...**

Autrement dit, le couple qu’ils venaient de voir, les visions précédentes, et Sadanaga lui-même... tout cela n’était que des souvenirs. Son pouvoir permettait de matérialiser ses souvenirs, pour que d’autres puissent les voir.

Elle avait dit ne pas pouvoir quitter cet endroit — non pas au sens littéral ou physique, mais parce qu’elle était incapable de se détacher de ses souvenirs heureux. Ce n’était pas Sadanaga qui avait été prisonnier de ce lieu... c’était elle, la fille qui l’avait créé.

— **Le temps s’écoule plus vite ici qu’à l’extérieur. Et ceux qui restent dans ce monde finissent peu à peu par être oubliés des autres. Plus quelque chose est précieux, plus il est facile de le perdre. Les souvenirs sont condamnés à être emportés par le courant du temps et à disparaître.**

Son regard, empli de tristesse, se perdit au loin.

— **Je suis la seule à ne pas pouvoir rejoindre le flot du temps.**

Telles étaient les lois de ce monde. Elle pouvait revivre ses souvenirs heureux encore et encore dans ce jardin de bonheur... mais elle devait y rester seule. Même si quelqu’un parvenait à y entrer, il vieillirait bien avant elle, et disparaîtrait. Les jours heureux défileraient devant ses yeux, encore une fois.

— Alors... mon frère est... ? demanda Naotsugu d’une voix tremblante.

Si le temps s’écoulait plus vite ici que dans le monde extérieur, si Sadanaga avait choisi de ne jamais quitter cet endroit, et s’il ne restait plus personne ici maintenant, alors...

— **Il n’y a plus personne,** dit la fille en le regardant droit dans les yeux.

Tout était fini depuis le début. Dès l'instant où il avait commencé à le chercher, son frère était déjà... depuis longtemps... parti.

— Ce... ce n'est pas possible...

Naotsugu baissa la tête, anéanti.

À cet instant, un vent violent se leva dans ce jardin où il n'y avait pourtant pas eu le moindre souffle jusqu'ici.

— **Adieu... Je suis désolée d'avoir pris votre frère.**

Le vent rugissait, comme s'il pleurait. Les pétales s'envolèrent, arrachés des fleurs, emportés dans le ciel. Le domaine tout entier se désagrégeait, comme aspiré vers le néant.

— **Et merci. C'est grâce à Hyouma que je suis enfin libre.**

Tout s'effaçait. Le jardin de bonheur touchait à sa fin.

— **Ne vous en faites pas. Quand vous vous réveillerez, vous serez de retour là où vous étiez.**

La tendresse de sa voix ne collait pas à son apparence enfantine. Mais elle n'avait jamais eu l'intention de garder qui que ce soit ici. Sadanaga était tombé ici par hasard.

Et elle n'avait jamais voulu faire de mal à Naotsugu ou à Jinya. Peut-être les avait-elle seulement laissés entrer... pour pouvoir s'excuser.

— Et maintenant, que vas-tu faire ? demanda Jinya d'un ton calme, alors que le monde s'effondrait autour d'eux.

Ce n'était qu'une simple curiosité. Il voulait savoir ce qu'il adviendrait de cette fille démon, née du désespoir.

— **Je vais partir. Loin d'ici.**

Sa voix claire et juvénile ne portait plus la moindre trace de solitude.

— **Je n'ai plus de raison de revenir dans ce jardin vide. Plus maintenant que Hyouma est devenu mon père.**

— Tu es sûre ? Ce lieu comptait beaucoup pour toi, non ?

— **C'est vrai**, dit-elle avec un petit sourire. — Mais j'ai assez ressassé le passé. Hyouma a donné sa vie pour m'offrir un endroit où vivre, alors j'ai décidé de laisser ce lieu derrière moi. Parce que je veux être sa fille.

— Je vois. Tu vas donc tenir ta promesse à Sadanaga-dono ?

— **Oui. Ainsi je pourrai dire, avec fierté, que cet homme était mon père.**

Je suis heureuse maintenant. J'ai perdu beaucoup au fil de ma vie, mais j'ai pu avoir un second père qui m'aimait profondément.

Elle leur adressa un dernier sourire chaleureux avant que le monde fleuri ne se dissolve dans le crépuscule, puis...

Le néant.

Ainsi prit fin le jardin du bonheur.

... Viendra le jour où les larmes sécheront ; alors enfin...

Certains comparaient la lueur du ciel crépusculaire à celle du feu. Le rougeoiement du ciel alors que le soleil glissait sous l'horizon avait sa propre beauté, mais à cet instant — en se réveillant — Naotsugu était soulagé qu'il ait disparu. La douceur du crépuscule lui semblait bien plus bienvenue que l'éclat flamboyant de l'orange, qui évoquait les flammes.

— Nous sommes de retour... murmura Naotsugu.

Ils étaient dans le jardin. Celui du domaine des Miura.

La nuit était déjà tombée. À l'ouest, ne restait qu'une légère trace rouge là où le soleil s'était couché. Naotsugu observa cette lueur, l'imaginant comme les dernières braises mourantes d'un feu... et son cœur se serra légèrement.

— Vous croyez que cette fille a vécu chez nous tout ce temps ?

— Pas exactement. Mieux vaut voir le monde qu'elle a créé comme un lieu séparé du nôtre. Je ne sais pas comment, mais votre maison était reliée à la sienne. Et Sadanaga-dono... y est entré par hasard.

— Et il n'a pas pu en sortir. Ou plutôt... il a choisi de ne pas en sortir.

Naotsugu ferma les yeux et revit le sourire chaleureux de la fillette. Par un pur hasard, elle avait rencontré un homme qui lui avait dit qu'il deviendrait son père. Qu'est-ce qui l'avait poussé à rester auprès d'elle ? Naotsugu n'en savait rien. Mais au final, la fillette souriait. Il semblait qu'elle avait été libérée de ce qui la retenait. Et que cet homme avait accompli ce qu'il s'était promis. Un peu étourdi, Naotsugu contempla le jardin.

— Je me demande... pourquoi mon frère a fait ce choix.

Sadanaga savait que cette fille était un démon. Il savait aussi que le temps ne s'écoulait pas de la même façon là-bas. Pourtant, il avait choisi de rester. Au prix de son foyer. De sa famille. Ce n'était peut-être qu'un murmure à lui-même, mais Jinya répondit tout de même :

— Et s'il n'y avait pas de raison ?

Peut-être avait-il simplement ressenti de la peine pour cette fille. Et décidé de rester à ses côtés. Même en sachant ce que cela impliquait. Jinya reprit, comme pour lui-même :

— Il est peut-être resté... juste parce qu'il le voulait. Ce n'est pas si étonnant. Il y a des moments, dans une vie, où être auprès de quelqu'un suffit à nous rendre heureux.

Naotsugu ne répondit pas. Peut-être refusait-il cette réponse. Ou peut-être n'avait-il rien à dire. Jinya non plus ne dit rien de plus. Il observa le jardin, baigné dans la lumière du crépuscule.

Il n'y avait plus aucune fleur. C'était l'automne, après tout. Aucune fleur n'y poussait. C'était l'automne, et depuis longtemps, toutes s'étaient fanées. Le lieu paraissait désormais déplacé, presque irréel, alors qu'il sortait à peine d'un jardin très fleuri. Peut-être ce domaine avait-il été bâti à l'endroit même où la maison brûlée s'était autrefois dressée. Cette pensée rendit le jardin encore plus morne.

— Un jardin de bonheur disparu, hein...

Ce qui est perdu devient d'autant plus précieux dans nos souvenirs. Mais il ne faut pas oublier qu'une chose perdue reste perdue. On aura beau la désirer de tout son cœur, elle ne reviendra pas. La fillette avait tout perdu, s'était abandonnée au désespoir, était devenue un démon... et pourtant, tout ce qu'elle pouvait faire, c'était aspirer à ce bonheur disparu.

Mais sa vie ne s'était pas arrêtée là. Sadanaga avait souhaité qu'elle soit libre, et elle avait fait sien ce souhait pour enfin quitter le jardin du bonheur dans lequel elle s'était enfermée.

Quelque chose remua dans la poitrine de Jinya. Peut-être était-ce de la jalousie. Cette fillette et Sadanaga possédaient une force qui lui faisait défaut. Une lumière si vive qu'il devait en détourner le regard vers les cieux assombris.

Alors qu'il observait le ciel lentement s'assombrir, il se demanda où elle pouvait bien être, à cet instant. Il ne sut jamais son nom. Et laissa son esprit vagabonder, imaginant les mille lieux où elle aurait pu aller.

Une étoile lointaine scintilla dans la nuit. Jinya esquissa un léger sourire à l'approche de la nuit tombante.

5

— J'ai eu une discussion avec ma mère, après coup.

Le lendemain, Jinya et Naotsugu se retrouvèrent chez Kihee, le restaurant de soba. C'était Jinya qui avait proposé de s'y revoir. Naotsugu, qui avait un emploi contrairement à Jinya, dut trouver un moment pour s'éclipser du château d'Edo en milieu de journée.

Aucun des deux ne commanda quoi que ce soit, se contentant de siroter leur thé en discutant. Dans n'importe quel autre établissement, on les aurait rapidement sommés de consommer ou de partir, mais ni Ofuu ni le propriétaire ne leur dirent quoi que ce soit, se contentant de jeter un regard inquiet vers Naotsugu, la mine sombre.

— J'ai toujours trouvé étrange qu'elle ne se souvienne pas de Sadanaga, reprit Naotsugu.

En mentionnant son frère, son visage s'assombrit encore davantage.

— Je lui ai donc demandé, cette fois calmement, ce qu'il en était. Et j'ai appris qu'elle ne l'avait jamais vraiment oublié. Il restait quelque part, flou, dans sa mémoire. C'est juste que, pour elle, Sadanaga avait quitté la maison depuis plus de vingt ans. Elle ne le considérait plus comme un membre de la famille Miura. Donc, en suivant cette logique, j'étais son seul fils.

L'exclusion n'était pas rare pour un fils qui quittait une maison de samourais sans jamais revenir. On pouvait dire que la réaction de sa mère était justifiée. Mais cela n'aidait en rien Naotsugu à s'en accommoder. Au contraire, cette prétendue droiture ne faisait que rendre le goût plus amer. Il poursuivit :

— J'ai l'impression qu'elle a ressenti le même passage du temps que mon frère dans cet autre monde... Peut-être parce qu'elle voulait l'oublier à tout prix. Le souvenir d'un fils qui avait quitté la maison était trop douloureux pour elle.

Ce souvenir était devenu insupportable, alors il avait simplement été effacé. C'était là la véritable raison pour laquelle tous ceux qui étaient restés dans cet autre monde avaient été oubliés : non à cause du pouvoir du démon, mais à cause de la nature humaine.

— C'est effrayant... Même sa propre famille peut nous oublier avec le temps. Je suis certain qu'un jour moi aussi, j'oublierai mon frère... et je vivrai comme s'il n'avait jamais existé. Les humains sont des créatures bien cruelles, n'est-ce pas ?

Vivre en gardant à l'esprit un bonheur perdu faisait mal. C'était sans doute pour cela que l'on oubliait si facilement les choses qui nous avaient été chères. En un sens, le pouvoir de cette fille n'était peut-être rien d'autre que l'incarnation de cette facette de l'humanité. Naotsugu se tut, et un silence s'installa. Dans ce calme ambiant, il sembla se souvenir de quelque chose.

— Ah, au fait. Ce matin, j'ai consulté quelques archives au château. Il semblerait qu'un immense incendie ait effectivement ravagé le sud du quartier résidentiel des samouraïs il y a bien longtemps. L'incendie qu'a vu cette fille... était réel.

Il sortit quelques feuillets annotés de sa manche, qu'il déplia devant lui pour les consulter.

— Durant la troisième année de l'ère Meireki, il y a deux cents ans, la majeure partie d'Edo a été réduite en cendres lors de ce qu'on appelle le Grand Incendie de Meireki... plus connu sous les noms de « l'Incendie du Furisode » ou « l'Incendie de Maruyama ». C'était un incendie sans précédent pour l'époque, qui a ravagé presque toute la ville à l'intérieur du fossé extérieur, y compris la partie principale du château. De nombreuses résidences de daimyos, et près de la moitié de la zone sont parties en fumée.

— C'est vrai que l'on voyait cette partie du château s'effondrer dans cette vision.

— Ce que cette fille a vécu, c'était sûrement le Grand Incendie de Meireki, conclut Naotsugu.

Il laissa retomber ses feuillets en désordre sur la table. Selon les estimations les plus prudentes, l'incendie aurait causé la mort de plus de trente mille personnes. Un désastre d'une telle ampleur aurait suffi à briser le cœur d'une jeune fille. Les mots seuls ne pouvaient décrire l'horreur de cette tragédie, mais à cet instant, ils comprenaient tous deux un peu mieux ce que cette fille avait vécu.

— Les travaux de reconstruction ont commencé après l'incendie, et le domaine des Miura a été bâti dès les premières phases. Ce n'est qu'une supposition de ma part, mais j'ai le sentiment que la terre sur laquelle se trouve aujourd'hui le domaine des Miura...

— ...Est celle où vivait cette fille avant l'incendie.

Naotsugu hocha la tête.

— Vous aussi, vous le pensez ? Cela expliquerait pourquoi ma maison était connectée à son monde.

— Oui. C'est une sacrée coïncidence.

— Une sacrée coïncidence, en effet. Ce serait tentant de dire qu'ils étaient destinés à se rencontrer... mais au final, j'ai perdu mon frère à cause de ça.

Il savait bien que la faute ne revenait pas vraiment à la fille, mais Naotsugu, et toute la famille Miura, avait perdu un être cher. Une part de lui ne pouvait s'empêcher de lui en vouloir. Il poussa un soupir teinté de tristesse.

Mais Naotsugu n'était pas le seul à être déçu par l'issue de cette affaire. Jinya, lui non plus, n'avait rien pu faire. Tout était terminé avant même qu'il accepte la requête. Honteux de son inutilité, il inclina profondément la tête.

— Je suis désolé, Miura-dono. Je n'ai rien pu faire pour vous.

Naotsugu écarquilla les yeux de surprise, puis secoua vivement la tête.

— Relevez-vous, je vous prie. Celui qui devrait s'excuser ici, c'est moi.

Sa voix était étonnamment calme. Jinya releva la tête et croisa son regard. Il n'y lut aucun reproche, seulement une certaine sérénité.

Naotsugu poursuivit :

— Mon frère était un homme doté d'une forte volonté, pour le meilleur comme pour le pire. C'est justement pour cela qu'il a pu abandonner sa famille et choisir de sauver cette fille. Je ne comprends pas entièrement ses raisons, mais il a suivi ce qu'il désirait au plus profond de lui, et c'est tout ce qui compte.

Il souriait avec fierté, comme un enfant naïf, encore étranger aux réalités du monde. Et pourtant, ses mots touchèrent Jinya.

— Jusqu'à la fin, mon frère est resté l'homme que j'admirais. Et rien que ça, ça me suffit.

Jinya perçut dans ces mots la détermination de Naotsugu : celle de vivre une vie digne de la mémoire de son frère, sans jamais la salir.

— Il est temps que je retourne travailler. Prenez soin de vous.

Il se leva et se dirigea vers la sortie, sans même avoir rien commandé au final. Ofuu, restée silencieuse jusque-là, l'interpela doucement dans son dos :

— Euh... Miura-dono ?

— Oui ?

— Votre frère était un homme admirable. Même si plus personne ne se souvient de lui... le simple fait qu'il ait tout abandonné pour aider une jeune fille, c'est quelque chose de formidable.

Une larme coula sur la joue de Naotsugu. Même si le monde l'oubliait, il restait au moins une personne capable de reconnaître ce que son frère avait accompli. N'était-ce pas là la preuve que son choix avait été juste ? Sans cligner des yeux, il répondit :

— Oui. Je suis très fier d'être son frère.

Son sourire était rayonnant, tout comme ceux que Sadanaga affichaient. Naotsugu quitta le restaurant Kihee, laissant derrière lui un silence apaisé.

Après un moment, Ofuu s'inclina profondément.

— Merci pour tout, Jinya-kun.

— Oui, merci, Jinya-kun. Naotsugu-sama a l'air soulagé, comme s'il avait lâché un lourd fardeau.

Le propriétaire suivit l'exemple de sa fille et remercia Jinya à son tour. Mais Jinya ne put accepter leur gratitude.

— Je n'ai rien fait. Je n'ai sauvé personne, et je n'ai vaincu aucun démon, répondit-il humblement.

— Eh bien, tu n'y pouvais rien dit le propriétaire. — Grâce à toi, Naotsugu-sama n'a plus besoin de chercher son frère. C'est déjà beaucoup, tu ne crois pas ?

— J'aimerais le croire.

Naotsugu et le propriétaire semblaient avoir accepté l'issue de cette affaire. Jinya, en revanche, ne parvenait pas à s'y résoudre. Un pli se créa sur son front.

— Tu as quelque chose en tête ? demanda le propriétaire.

— ...Oui. En vérité, il reste encore des zones d'ombre.

— Ah bon ? Quoi donc ?

Voyant que l'homme feignait l'ignorance, Jinya poussa un léger soupir, puis reprit une expression neutre. Encore une fois, il avait la sensation que bien des choses demeuraient inexplicables. Tant que ses doutes ne seraient pas levés, on ne pouvait véritablement considérer l'affaire comme close. Il était temps de percer à jour le véritable mystère.

— Par exemple, commença-t-il — la fille-démon que nous avons rencontrée appelait le frère de Miura-dono « Hyouma ». Pourtant, je suis presque certain que son nom était Miura Sadanaga.

Le patron lança à Jinya un regard effaré, comme s'il peinait à croire qu'un rônin puisse ignorer une chose pareille. Avec un peu d'exaspération, il répondit :

— Euh... Jinya-kun ? Hyouma, c'est son prénom de naissance.

Au Pays du Soleil-Levant, comme dans la dynastie Qing, il existait une croyance religieuse répandue selon laquelle le nom véritable d'une personne était lié à son âme.

De là venait la coutume de dissimuler son vrai prénom et d'adopter un nom public pour l'usage courant. Le nom complet de Sadanaga était Miura Sadanaga Hyouma, Sadanaga étant son nom officiel, Hyouma son prénom de naissance.

À cette époque, seule la famille et un seigneur pouvaient employer les véritables prénoms. Que d'autres s'y permettent était considéré comme une offense grave. On croyait en effet que connaître le véritable prénom d'une personne revenait à en détenir l'essence même, et que le prononcer permettait d'exercer un pouvoir sur elle. Cette coutume apposant un tabou sur les prénoms » était répandue dans de nombreuses régions, et pas uniquement au Japon.

— Vraiment ? dit Jinya. Mais je croyais que seul le seigneur connaissait le véritable prénom d'un samouraï.

— Non, non, ce serait étrange que sa propre famille ne le connaisse pas aussi. Si cette fille appelait le frère de Naotsugu-sama « Hyouma », c'est simplement parce qu'il le lui permettait, comme on le ferait avec quelqu'un de sa famille. C'est tout.

Ces mots, c'était précisément ce que Jinya attendait. Son regard s'aiguïsa brusquement.

— Au fait, vous m'avez dit tout à l'heure que la mère de Miura-dono devait souvent le réprimander quand il s'emballait au sujet des sabres, n'est-ce pas ?

— Hein ? Euh... Oui, je crois, répondit le propriétaire, un peu confus.

— Vous souvenez-vous des mots exacts qu'elle employait ?

— Eh bien, je suppose que je... ah.

Le propriétaire comprit enfin où Jinya voulait en venir. Les mots exacts qu'il avait prononcés, Jinya s'en souvenait clairement : « Encore un mot sur les sabres, Arimori, et je t'en colle une ! » Lorsqu'ils parlaient de l'épingle à cheveux, le propriétaire avait utilisé un autre nom pour désigner Naotsugu, probablement son vrai prénom.

Pris dans la nostalgie, il s'était trahi sans s'en rendre compte. Mais il ne perdit pas son sang-froid pour autant, et tenta de justifier l'erreur.

— Oh, ça ? Je ne faisais que répéter mot pour mot ce que disait sa mère. Il ne faut pas chercher plus loin.

Peut-être son âge lui donnait-il ce calme apparent. Mais malheureusement, ce calme-là ne suffirait pas à le tirer d'affaire.

— Vraiment ? Je l'ai rencontrée une fois, la mère de Miura-dono. Elle m'a semblé fort aimable.

Jinya ignore complètement l'excuse du propriétaire pour mieux complimenter la mère de Naotsugu. L'homme ne comprenait pas où il voulait en venir. Pourtant, Jinya n'était plus qu'à un souffle de faire éclater la vérité. Même s'il ne doutait déjà plus de ce qu'il allait entendre.

— Ah oui ? répondit le propriétaire.

— Elle était comme son fils : polie, courtoise... même envers un simple rônin comme moi. Elle faisait très attention à ses mots et appelait toujours Miura-dono « Naotsugu » en ma présence.

Un trouble s'ensuivit aussitôt sur le visage du propriétaire. Il comprit qu'il était déjà trop tard. Lui qui se souciait peu du rang de sa maison n'avait aucune idée de la façon dont sa mère se comportait en présence d'étrangers.

— Dites-moi, je vous prie : comment avez-vous su pour le nom « Arimori » ? Un nom que seuls la famille et le seigneur d'un homme sont censés connaître ? poursuivit Jinya.

Cette fois, la panique était palpable. Le couvercle du cercueil venait de se refermer. Mais Jinya ne comptait pas lui laisser l'occasion de s'en sortir par une pirouette.

— Miura-dono pense que son frère est mort de vieillesse, mais la fille-démon a seulement dit qu'il n'était plus dans son monde. Les démons ne peuvent pas mentir... mais ils peuvent cacher la vérité. Ce qui m'amène à penser ceci : et si le frère était encore en vie, et qu'il était revenu dans le monde réel ?

Miura Sadanaga s'était égaré dans le monde du démon, y avait passé plus de vingt ans, puis avait fini par en ressortir. Pendant ce temps, dans le monde réel, à peine un mois s'était écoulé. De retour, soudainement vieilli, il n'avait nulle part où aller. Revenir au domaine Miura n'était pas envisageable : sa famille ne le reconnaîtrait pas. Alors il était allé en ville. Là, il avait acheté un vieux bâtiment, peut-être avec ce qu'il avait en poche, ou grâce à l'argent que lui avait confié la fille-démon, et avait ouvert un restaurant de soba.

— ...Voilà ma théorie. Si je me trompe, n'hésitez pas à me corriger, Miura Sadanaga-dono.

Le propriétaire comprit que tout était fini. Pourtant, dans un dernier sursaut, il tenta encore de se défendre :

— Le temps passait plus vite dans le monde du démon, non ? Il est possible que Sadanaga-sama soit mort là-bas depuis bien longtemps.

— C'est impossible, répondit Jinya, catégorique.

— Et comment pouvez-vous en être aussi sûr ? demanda le propriétaire, sincèrement curieux.

— Parce qu'elle a souri, répondit Jinya sans hésiter.

Il se rappelait très bien ce moment, à la fin du jardin du bonheur. Dans les derniers instants, cette fille qui avait tout perdu arborait un sourire magnifique.

— Je ne peux pas croire que Sadanaga-dono soit mort... surtout après un tel sourire de sa part.

Une part d'elle aspirerait toujours au passé. Mais ce désir avait été dépassé par quelque chose de plus grand. Ce sourire, empli de bonheur, était la seule preuve dont Jinya avait besoin pour comprendre que Sadanaga était toujours en vie.

— Bon, d'accord, tu m'as eu. Mais tu ne joues pas franc-jeu ! Qui pourrait continuer à nier avec tout ça ? lança-t-il en levant les mains, en guise de reddition.

Continuer à prétendre qu'il n'était pas Sadanaga, à ce stade, reviendrait à nier l'amour filial de sa fille. Il n'avait plus d'échappatoire.

— Depuis quand m'as-tu démasqué ? demanda-t-il.

— J'avais des soupçons dès le départ. Mais je n'ai tout compris qu'une fois l'affaire terminée. Plusieurs détails m'intriguaient... comme le vrai prénom de Miura-dono, ou ceci.

Jinya sortit l'épingle à cheveux qu'il avait reçue du propriétaire, ayant prétendu l'avoir obtenue en cadeau de Naotsugu.

— C'était un peu trop étrange qu'un restaurateur reçoive un objet spécifiquement destiné à être porté sur un sabre. Vous l'avez reçu lorsque vous étiez samouraï, et non en tant que propriétaire d'un restaurant de soba. Je me trompe ?

— Non, tu as raison. Arimori en avait assez de me voir me gratter la tête avec les mains, alors il m'a offert ça.

Un samouraï était censé se tenir avec retenue à tout moment, et se gratter la tête à mains nues était mal vu. Une aiguille à cheveux, conçue justement pour cela, sans abîmer le chignon, était donc un cadeau parfaitement approprié pour un samouraï.

— Mais comme je l'ai déjà dit, je n'en ai plus l'usage.

Autrement dit, il en avait eu l'usage autrefois, lorsqu'il n'était pas encore un humble patron de restaurant. En réalité, il avait déjà dit la vérité à Jinya lorsqu'il lui avait remis cette épingle, mais ce dernier ne s'en était pas aperçu.

— Vous n'allez pas le dire à Miura-dono ? demanda Jinya. — Il vous admire sincèrement. Je suis sûr qu'il serait heureux de savoir que vous êtes encore en vie.

— Écoute, Jinya-kun... Je ne suis qu'un type lambda. Je n'ai pas les épaules pour diriger une maison et m'occuper de ma fille. Alors j'ai fait un choix. Dès l'instant où j'ai choisi ce qui comptait le plus pour moi, j'ai perdu le droit de me considérer comme un membre de la famille Miura... et encore moins comme le frère d'Arimori.

— Mais tout de même... Est-ce vraiment mieux ainsi ?

— Oui. Je suis juste le propriétaire d'un restaurant de soba, et je n'ai aucune intention que cela change. Arimori n'est plus un enfant, il est parfaitement capable de vivre sans moi. Quant à cette épingle, garde-la. Je n'en ai plus l'utilité. Vends-la ou jette-la si ça te chante.

Jinya poussa un léger soupir et rangea l'épingle, pendant que le propriétaire affichait un sourire d'excuse. Derrière son air détendu, l'homme s'avérait drôlement obstiné. Mais peut-être était-ce précisément cette obstination qui l'avait poussé à rester auprès de la fille-démon. En tout cas, Jinya comprit qu'il ne le ferait pas changer d'avis.

— Alors Arimori ne comprend toujours pas pourquoi j'ai fait ce choix, hein... dit le propriétaire avec un sourire un peu amer, repensant aux paroles de Naotsugu. — Ça veut dire qu'il a encore de la marge pour grandir. Et toi ? Tu as deviné pourquoi j'ai voulu devenir son père ?

Il lança la question à Jinya avec défiance. Jinya but une gorgée de thé, puis répondit d'un ton désinvolte, comme s'il commentait un banal fait divers.

— Difficile à dire. Peut-être n'avais-tu tout simplement pas de raison ?

En vérité, il pensait que l'homme était resté auprès de la fillette simplement parce qu'il l'avait décidé ainsi, rien de plus. Son attachement à sa propre décision avait primé sur l'honneur familial et les liens du sang.

Il visa juste, à en juger par le sourire satisfait du propriétaire.

— Ha ha, bien vu ! Je n'avais aucune raison particulière. Je n'aimais pas la voir seule, alors j'ai décidé de rester avec elle. Et aller jusqu'au bout d'une décision, même si personne ne la comprend, c'est ça, être un homme.

Même s'il devait être incompris. Même s'il devait tout abandonner. Il restait fidèle à lui-même. Et il n'éprouvait aucun regret, seulement la fierté d'avoir accompli ce qu'il s'était promis.

Il conclut :

— Cela dit, je ne m'attends pas à ce que les autres comprennent mes choix.

En fin de compte, Sadanaga avait pris une décision. Et cette décision avait sauvé la fille-démon. Rien de plus, rien de moins. Il n'y avait pas besoin d'un sens caché à tout cela.

— Moi non plus, répondit Jinya. — Les motivations ne sont pas faites pour être comprises des autres.

— Heh, je vois que tu comprends. T'as pas vécu aussi longtemps pour rien, mon ami démon.

Jinya se figea.

Il dévisagea l'homme, stupéfait, les yeux chargés d'une seule question : « Comment ? »

Le propriétaire éclata de rire.

— Quand on a vécu plus de vingt ans avec un démon, on finit par le sentir.

Il afficha un sourire malicieux, ravi d'avoir pris le rônin de vitesse.

Jinya força son corps raide à bouger de nouveau, tenta de reprendre une contenance et porta calmement sa tasse de thé à ses lèvres. Il inspira discrètement, plusieurs fois, avant de retrouver un semblant de sérénité. Puis il se racla la gorge et, pour détourner la conversation posa une question.

— Au fait, comment va la fille, maintenant ?

— Hein ? fit le propriétaire en se grattant le menton, visiblement perplexe. Elle est juste là, non ?

Jinya suivit la direction indiquée par son doigt et aperçut Ofuu, toujours souriante, le dos bien droit. Elle ferma lentement les paupières... puis les rouvrit avec une paire d'yeux rouges.

— ...Ah. Je me disais bien que c'était trop commode de pouvoir entrer aussi facilement dans le monde de la fille-démon.

Ils l'avaient bien eu. Ils avaient dû voir à quel point Naotsugu souffrait de la disparition de son frère et avaient compris qu'ils pouvaient se servir de Jinya pour le remettre sur la bonne voie. Il s'était trouvé dans leur main depuis le tout début.

— Je te l'avais dit, non ? Tu restes un enfant, à mes yeux, lança Ofuu.

Voyant Jinya froncer les sourcils, elle se mit à rire doucement. Elle cligna de nouveau des yeux, et ses pupilles redevinrent d'un brun profond.

Jinya savait, pour l'avoir vécu lui-même, que les démons cessaient de vieillir passé un certain point. Mais l'idée qu'Ofuu puisse en être une ne lui avait jamais effleuré l'esprit. Il se prit la tête entre les mains. Comment avait-il pu être aussi aveugle ?

— Je suppose que je suis effectivement un enfant, face à toi, admit-il.

Elle avait environ deux cents ans. Face à elle, il n'était rien de plus qu'un poussin à peine sorti de l'œuf. Qui pourrait lui reprocher de le traiter comme tel ?

— Et maintenant ? demanda-t-elle avec un sourire tranquille. — Tu vas faire ton travail de chasseur de démons pour tenter d'en finir avec moi ?

La chasse aux démons comptait en effet beaucoup pour Jinya. Sa propre sœur, dans un avenir lointain, était vouée à plonger l'humanité dans le malheur, et pour l'en empêcher, il devait rassembler du pouvoir, un pouvoir qu'il ne pouvait obtenir qu'en consommant des démons supérieurs.

Désormais, une seule chose guidait ses pas. Il n'avait donc qu'une seule réponse à donner :

— Apporte-moi un Kake soba, pour commencer.

— Tout de suite. Un Kake, Papa !

— Entendu !

Le propriétaire répondit d'un ton enjoué, et Ofuu afficha son habituel doux sourire. En les observant, l'expression de Jinya s'adoucit naturellement. Le pouvoir d'Ofuu n'était pas taillé pour le combat. Il n'y avait donc aucun intérêt à la consommer. Cette logique avait beau ressembler à une piètre excuse, Jinya choisit de s'y accrocher malgré tout.

Il poussa un soupir résigné, un peu moqueur. Il était décidément un homme pitoyable. Mais, pour une fois, cela lui convenait.

— Hé hé.

— ...Quoi ?

— Je suis heureuse, évidemment. Il faut croire que tu avais tort, finalement : ton objectif n'était pas la seule chose qu'il te restait.

Avec un sourire, elle réduisit en miettes son affirmation de l'autre fois. Son père, derrière elle, souriait lui aussi. Un duo étrange, sans doute... mais uni par une affection sincère. Ils étaient heureux, malgré tout.

— Un Kake de prêt !

— J'arrive !

Ils n'étaient ni liés par le sang, ni même tous deux humains, et pourtant... ils formaient une famille. Jinya le savait, et cela suffisait à le réjouir, même s'il avait été manipulé pour servir leurs desseins. Appuyé sur son poing, il contempla en silence ce petit foyer de bonheur devant lui.

Autrefois, il y avait une fille qui avait tout perdu. Sa mère. Son père. Sa maison. Les doux souvenirs des lieux qu'elle chérissait.

— *Ce n'est pas un démon, cette fille ?*

Abandonnée au désespoir, devenue démon, elle avait fini par se perdre elle-même. Et pourtant, le temps poursuivait son cours, impitoyable. Les fleurs fanaient, les saisons se succédaient, les jours passaient, éphémères, tels des bulles à la surface d'un cours d'eau. Le temps n'attendait personne. Et tout ce qu'il effleurait, il l'emportait un jour ou l'autre.

Rien n'est immuable.

Mais ce n'est pas parce qu'on ne peut plus revenir en arrière qu'il n'y a rien devant soi.

La fille-démon, ayant quitté son jardin du bonheur...

— Voilà, ton bol de Kake soba.

... et vivait à présent une nouvelle vie, dans un petit restaurant de soba à Edo, son sourire, tel l'éclat d'une fleur en pleine floraison.

Récit parallèle

Le Spectre de Kudanzaka (1)

Nous étions à présent en l'an six de l'ère Kaei (Hiver 1853).

Zenji faisait une pause dans une maison de thé donnant sur la rue, dans le quartier de Nihonbashi. Le matin était particulièrement froid, et le thé chaud qui lui coulait dans la gorge n'en était que plus réconfortant. Pourtant, il n'arrivait pas vraiment à se détendre à cause de l'objet emballé à côté de lui.

Qu'est-ce que je suis censé faire avec ce truc... pensait-il en jetant un coup d'œil au paquet qu'il partageait avec le banc, les épaules affaissées.

Sous le tissu se trouvait une estampe ukiyo-e¹ réalisée en gravure sur bois. Habitué à travailler dans une boutique, il possédait un œil avisé pour évaluer les marchandises. Cette estampe était une production courante, imprimée en plusieurs couleurs, mais d'une qualité plutôt correcte. Malgré cela, il grimaçait chaque fois qu'il repensait aux circonstances qui l'entouraient.

Cet estampe ukiyo-e avait été soigneusement emballée pour éviter que quiconque ne voie de quoi il s'agissait.

Son propriétaire n'était plus de ce monde, assassiné en pleine promenade nocturne. Et l'affaire ne relevait en rien d'un meurtre ordinaire : le corps avait été retrouvé déchiqueté, ce qui laissait penser que le coupable n'était peut-être pas humain. Pour ne rien arranger, l'estampe, intitulée *Ukiyo-e de Kudanzaka*, avait été découverte juste à côté du cadavre, ce qui avait aussitôt alimenté les rumeurs : il s'agirait d'une image maudite, démoniaque, et l'homme serait mort à cause d'une malédiction.

Comment un objet aussi inquiétant avait-il atterri entre les mains de Zenji ? L'explication était en réalité fort simple : le défunt était un habitué de Sugaya, et comme son épouse ne savait que faire de l'estampe, elle l'avait tout bonnement refilée à Zenji.

¹ L'ukiyo-e est un mouvement artistique japonais d'Edo (1603-1868) et signifie « image du monde flottant ». On retrouve notamment le fameux artiste Hokusai.

Il avait bien eu envie de lui conseiller de la brûler en mémoire de son mari, mais il n'était pas dans ses habitudes de dicter leur conduite aux clients. Il s'était donc contenté de se taire et d'accepter le tableau.

Sérieusement, qu'est-ce que je suis censé faire avec cette horreur ? Je suis pas un exorciste, moi... grommela-t-il-t-il en poussant un soupir. Il réfléchit longuement à la suite des événements, puis finit par se lever lentement.

— Bon. Pour l'instant, je vais aller faire un tour chez le marchand de mochi.

Il décida de remettre cette affaire à plus tard et de s'en remettre à un expert. L'idée lui donna un peu de motivation, et, dans ce moment d'inattention, il heurta l'épaule de quelqu'un en avançant.

— Hé, fais un peu attention ! lança la personne, agacée.

Irrité à son tour, Zenji se pencha aussitôt pour ramasser l'estampe qu'il avait fait tomber. Mais il fut une seconde trop lent.

— Ah.

Par un cruel hasard, l'estampe atterrit pile poil sous le pied d'un passant pressé, et fut impitoyablement écrasée.

Chaque fois que le sujet des pères était abordé, Jinya ne pouvait s'empêcher de penser à Motoharu. Le souvenir de ce second père affrontant un démon de toutes ses forces restait gravé dans sa mémoire. Il admirait cet homme, distant, mais aux convictions inébranlables. Cela ne signifiait pas pour autant qu'il n'aimait pas son véritable père.

Depuis qu'il avait fait l'expérience de perdre un être cher, Jinya comprenait mieux d'où venait la douleur de son père. Mais une chose demeurait : Jyuuzou était à présent le père de Natsu, pas le sien. À vrai dire, Jinya ne savait plus très bien quelle distance adopter avec lui. Même maintenant, alors qu'ils se faisaient face autour d'une tasse de thé, il ignorait comment se comporter.

— Veux-tu boire un peu avant que nous en venions au sujet ?

— Merci.

Jinya porta la tasse à ses lèvres. Le thé, comme les sucreries servies à ses côtés, était d'une grande finesse, digne de la demeure de quelqu'un d'aisé. Il observa son père boire lui aussi, et remarqua que le temps avait creusé davantage de rides sur son visage qu'il ne s'en souvenait. Une piqûre de rappel brutale du temps qui s'était écoulé. Son expression aussi, lui parut plus douce qu'avant.

— Je vais aller droit au but, dit Jyuuzou. — J'ai une requête à te faire.

Jinya n'en fut pas étonné. Il se doutait que Jyuuzou ne l'avait pas invité dans ses quartiers simplement pour partager le thé. Il s'agirait probablement encore d'une affaire liée aux esprits.

— Je travaille dans le commerce et j'ai de nombreuses relations, poursuivit Jyuuzou. — L'un d'entre eux, propriétaire d'une boutique d'estampes à Tenmachou, m'a parlé d'un objet singulier qu'il avait récemment acquis : une image démoniaque.

Son ton était grave, mais il n'exprima aucun dégoût en parlant des démons. Jinya ne savait dire si le vieil homme avait surmonté son passé ou s'il dissimulait simplement ses émotions. Peut-être l'aurait-il su s'ils avaient passé plus de temps ensemble.

— L'œuvre s'intitule *Ukiyo-e de Kudanzaka*.

Jyuuzou sortit alors l'estampe Ukiyo-e en question. Il s'agissait d'un portrait représentant une femme d'une grande beauté, une figure récurrente dans ce type d'estampe, debout devant une rivière aux flots paisibles. Elle ressemblait à une prêtresse, parée de divers ornements, mais tenait dans ses bras un sabre banal comme une mère tiendrait un nourrisson. Même à des yeux peu avertis, la qualité de l'estampe sautait aux yeux : des couleurs éclatantes, un style raffiné... une pièce remarquable. Mais ce n'était pas cela qui retenait l'attention de Jinya, c'était la femme représentée.

— ...Princesse Nunakawa ? Non, ce n'est pas tout à fait ça...

— Oh ? Et qui est cette princesse Nunakawa ? lança Jyuuzou en haussant un sourcil.

Il ne posait pas vraiment la question. Il cherchait à sonder Jinya. Sans détourner les yeux de l'ukiyo-e, Jinya répondit :

— Une ancienne déesse affiliée au jade et liée aux rivières. On la considère comme une divinité du brassage d'alcool. Cette image est un simple portrait de femme, mais on peut aussi l'interpréter comme une représentation de la princesse Nunakawa. Enfin... peut-être que je me trompe, car cette épée n'aurait alors aucun sens.

Le collier autour du cou de la prêtresse semblait fait de jade. Combiné à la rivière en arrière-plan, cette femme élancée évoquait fortement la déesse de Shinano dont il avait entendu parler autrefois.

— C'est une connaissance bien spécifique, fit remarquer Jyuuzou.

— Je la tiens de quelqu'un d'autre.

— Vraiment ?

Par égard pour son père biologique, Jinya s'abstint d'en dire davantage. Il préférait ne pas raviver le souvenir de ce passé. La princesse Nunakawa était une divinité issue du jade. Le jade béni par elle était réputé conférer l'immortalité, et très recherché par les prêtresses. On disait qu'elle régnait sur la province de Koshi, mais sa légende était également connue dans celle de Shinano.

Elle était aussi la mère de Takeminakata-no-kami², ce qui faisait d'elle une divinité d'un accouchement sans complication plus d'être celle du brassage d'alcool.

Autrefois, Jinya avait beaucoup appris sur la religion auprès de Motoharu. C'est ainsi qu'il connaissait les récits entourant la princesse Nunakawa, notamment ceux transmis dans la province de Shinano. Voilà pourquoi cette prêtresse, parée de jade, avec une rivière dans son dos, lui rappelait tant la déesse. Seule l'épée, simple et sans ornement, rompait l'harmonie de cette image.

— Vous avez parlé d'une image démoniaque. Ce serait à cause des rumeurs ? demanda Jinya.

— Oui, mais rien de grave. L'artiste qui a réalisé la peinture d'origine de cette estampe serait tombé malade. Alité, il aurait plaisanté en disant que c'était un châtiment divin pour avoir vendu une image démoniaque.

C'était ce détail qui avait piqué la curiosité du propriétaire de la boutique de gravures, jusqu'à ce qu'il en parle à Jyuuzou. Pourquoi ce dernier en avait à son tour parlé à un rônin chasseur de démons ? C'était encore obscur.

— Qu'en penses-tu ? demanda Jyuuzou.

— Tout semble parfaitement normal. C'est une ukiyo-e ordinaire, répondit Jinya avec sincérité.

Il avait un peu honte de ne rien pouvoir ajouter alors que Jyuuzou s'était donné la peine de le faire venir, mais il n'y avait rien de particulier à signaler.

— Donc, l'artiste est tombé malade par simple coïncidence ?

— Je ne peux pas l'affirmer. Les phénomènes surnaturels ne se manifestent pas toujours de manière évidente. Mais à cet instant précis, rien ne me semble suspect.

² Takeminakata (建御名方神, Takeminakata-no-Kami) est une divinité (kami) majeure de la mythologie japonaise, vénérée principalement au Grand sanctuaire de Suwa (Suwa Taisha) dans la préfecture de Nagano. Domaines : Le vent, l'eau, la chasse, l'agriculture et la guerre.

Jyuuzou baissa les yeux sur l'estampe et l'examina attentivement. Malgré sa réputation d'image démoniaque, elle ne représentait qu'une belle femme. Même à ses yeux, elle n'avait rien d'étrange.

— Vous voulez que je découvre ce qui se cache derrière cette estampe, c'est bien cela ? demanda Jinya.

— Exact. S'il n'y a rien, tant mieux. Mais si jamais cela devait poser problème, je veux que tu t'en charges.

— Entendu. J'accepte la requête.

Il n'hésita pas une seconde. Même si cette image ne représentait aucun danger immédiat, rien ne disait qu'elle ne deviendrait pas un problème plus tard. Les phénomènes surnaturels étaient imprévisibles par nature. Mieux valait faire preuve de prudence que d'optimisme et le regretter ensuite. Et puis... cette estampe le troublait.

— Je suis soulagé de t'entendre dire ça. Bien entendu, tu seras rémunéré pour tes efforts.

— Merci bien.

Jyuuzou hocha la tête, le regard sérieux, et la conversation prit fin. Du début à la fin, ils n'avaient pas échangé en père et fils, mais comme un commanditaire et son exécutant. Cela attristait un peu Jinya, mais il savait que c'était mieux ainsi. Jyuuzou avait fondé une nouvelle famille, tandis que lui avait perdu la sienne. Mais il lui restait les souvenirs de son second foyer. Il aurait été indigne de courir après un lien désormais révolu.

— Une fois l'affaire réglée, pourquoi ne pas partager un verre ? proposa Jyuuzou.

Jinya fut touché par cette intention, mais aussi légèrement pris de remords. Il avait accepté cette demande, non pas pour son père biologique, mais par pur intérêt personnel. Non pas à cause de la rumeur d'image démoniaque, mais parce que l'estampe représentait une prêtresse d'une grande beauté, portant un collier de jade. Le fourreau au métal terne de l'épée qu'elle tenait, révélait une courbure caractéristique des tachi. Or, le seul endroit qu'il connaissait où l'on fabriquait ce type de fourreau métallique, sans ornement, c'était Kadono.

Les hivers d'Edo étaient rudes avec ses vents glacés tels des morsures sur la peau au point d'engourdir les membres. Les passants pressaient le pas, grelottants dans les rues balayées par le froid. Jinya avançait au milieu d'eux, tenant dans les mains l'Ukiyo-e de Kudanzaka, soigneusement enveloppé dans un tissu.

Lorsqu'on entendait le mot « Kudanzaka », c'était à une colline du quartier d'Iidamachi que l'on pensait. Il tirait son nom de ses neuf marches de pierre, le « col de Kudan ». Sur cette hauteur se dressait aussi le manoir officiel du gouvernement, le domaine de Kudan. Et pourtant, rien, absolument rien, dans l'estampe qu'il observait ne rappelait cette colline-là.

Et puis, il y avait cette femme. Cette prêtresse, tenant un tachi dans un fourreau d'acier... Cela évoquait fortement Kadono, son village natal. Pourtant, il ne parvenait pas à faire le lien avec cette colline de Kudanzaka. Perdu dans ses pensées, il poursuivit sa route, les doigts si engourdis qu'il ne les sentait plus. Bientôt, il arriva devant son refuge habituel : le restaurant Kihee.

— Ah, Jinya-kun. Bienvenue.

Comme toujours, Ofuu l'accueillit en soulevant le noren³ de l'entrée. Elle lui avait toujours réservé un accueil chaleureux, mais depuis l'affaire du jardin du bonheur, elle s'était montrée encore plus bienveillante. Peut-être le surveillait-elle, malgré sa position de simple serveuse et lui celle de client, parce qu'ils partageaient une même nature démoniaque. Et pourtant, jamais elle n'avait franchi la moindre limite. Elle gardait entre eux cette juste distance qui convenait parfaitement à Jinya.

— Tiens, bois ça. Il fait froid dehors.

— En effet, oui. Merci.

Jinya s'assit à une table au hasard, et à peine posé, il se vit servir du thé chaud. La jeune fille qui autrefois peinait à porter un plateau de soba était bien loin. Ofuu était désormais une serveuse accomplie.

³ Un *noren* (暖簾) est un court rideau fendu en tissu que l'on accroche à la porte d'entrée des magasins, des restaurants ou des maisons au Japon.

Le Kihee n'avait toujours pas de clients, mais elle, au moins, semblait avoir trouvé le moyen de grandir malgré tout.

— Le Kake soba habituel ? demanda-t-elle.

— Ah, heu...

Il était venu au Kihee dans l'espoir de glaner quelques pistes sur l'estampe, pas pour y manger. Mais repartir sans rien commander lui pesait sur la conscience. Après tout, il pouvait considérer cela comme un simple droit d'assise. Il s'apprêtait à acquiescer quand Zenji fit irruption dans la salle, affolé.

— Est-ce que Jinya est ici ?!

— Zenji-dono ? fit Jinya, surpris.

— Ah, te voilà, merci ! J'ai besoin de ton aide !

Jinya ne recevait pas souvent des demandes aussi soudaines et paniquées, mais ça lui arrivait, donc il y était relativement habitué. Cela dit, quand il entendit les détails de la requête, son visage se tendit visiblement. Il ne s'attendait pas à entendre ce même nom que Jyuuzou avait mentionné.

— Tu as dit que ça s'appelait Ukiyo-e de Kudanzaka ?

— Oui. Son propriétaire est mort dans des circonstances étranges, alors les gens disent qu'il a été victime d'une malédiction, et que cette image est démoniaque.

— Pourquoi est-elle déchirée ?

— Ah, ça... Je me suis foiré.

Zenji expliqua ce qui s'était passé avec l'ukiyo-e prétendument maudit, sans rien dissimuler. À l'origine, il n'y avait que du sang dessus, mais il l'avait ensuite fait tomber, et quelqu'un avait marché dessus. L'estampe s'était retrouvée dans un état encore plus misérable. Fidèle à lui-même, Zenji n'était pas très adroit. Le patron du restaurant fit une grimace.

— Euh... Tu pourrais éviter d'apporter des objets maudits dans mon établissement ?

— Oh, pardon ! Je n'ai pas réfléchi, désolé !

— Ça ira, je sais que tu ne l'as pas fait exprès, mais essaie d'y penser la prochaine fois.

Jinya ne prêta aucune attention à l'échange et tendit la main vers l'ukiyo-e. Malgré la déchirure, il pouvait encore reconstituer ce qu'elle représentait. Son regard se fit plus vif. Il sortit alors l'ukiyo-e qu'il avait reçu de Jyuuzou et dit :

— Regarde ça, Zenji.

— Hein ?

— C'est une nouvelle estampe vendue dans une boutique de gravures de Tenmachou. Elle porte, par coïncidence, le même nom que celle que tu as ramenée. Et elle aussi a la réputation d'être une image démoniaque.

Sur l'ukiyo-e que Jinya présenta figurait une belle prêtresse parée de jade, tenant une épée, avec une rivière en arrière-plan, exactement comme sur celle que Zenji possédait. Alignées côte à côte, les deux estampes étaient identiques, autant dans les couleurs que dans la composition.

— C'est exactement la même, constata Zenji. — Pour une image démoniaque, elle est sacrément bien foutue, hein ?

Les yeux plissés, plein d'attention, Zenji examina les deux estampes avec minutie. En raison de son métier, il savait reconnaître et apprécier la qualité d'un ukiyo-e, bien qu'elles restassent impressionnantes même pour des yeux profane. La silhouette de la femme, à la fois envoûtante et gracieuse, témoignait du talent de l'artiste. Pourtant, il paraissait déplacé de faire l'éloge de ces œuvres, compte tenu des rumeurs inquiétantes qui les entouraient.

La technique de l'estampe polychrome était très en vogue à Edo en ce moment, ce qui signifiait qu'un certain nombre de tirages similaires devaient exister. Le fait que lui et Jinya aient mis la main sur la même illustration relevait peut-être du pur hasard... mais il n'était pas impossible non plus que cela ait un lien avec la mort de cet homme.

Comme s'il partageait les mêmes inquiétudes, Zenji murmura :

— C'est quand même flippant de penser qu'il pourrait y avoir d'autres images maudites comme ça.

— En effet, répondit Jinya, tout en jetant un coup d'œil vers Ofuu.

— Quelle jolie estampe, dit-elle en croisant son regard.

Le message était clair : elle ne percevait rien d'anormal dans ces images. À ses yeux, ce n'étaient que de simples œuvres d'art.

— Aussi honteux que cela puisse paraître, je ne m'y connais guère en art. Zenji, pourrais-tu me dire si quelque chose t'interpelle ici ? demanda Jinya.

Zenji observa de nouveau les ukiyo-e.

— Eh bien, c'est de la polychromie, et l'encre est vraiment vive. Il n'y a aucune décoloration ni détérioration du papier, donc je dirais qu'elles ont été imprimées il y a moins d'un an. Et puis, je connais bien cette boutique d'estampes de Tenmachou dont tu parlais. Si tu veux, je peux t'y accompagner pour demander qui est l'artiste.

— Ce serait d'une grande aide.

— C'est la moindre des choses, après tout ce que tu as fait pour Mademoiselle Natsu.

Malgré sa maladresse et son franc-parler, Zenji restait un homme respectable. Il n'était pas du genre à imposer une requête aussi soudaine à Jinya sans se retrousser un minimum les manches lui aussi.

Les deux hommes se rendirent chez Senkendou Kuzaemon, un grossiste en livres situé à Nihonbashi, dans le quartier de Tenmachou.

L'établissement était spécialisé dans les ouvrages destinés au grand public, allant des petits romans satiriques moquant les riches clients des quartiers de plaisirs, jusqu'aux récits d'amour entre gens du peuple. Mais les produits les plus populaires de la boutique restaient, de loin, les estampes ukiyo-e. Leur qualité était telle que le lieu était plus souvent considéré comme une boutique d'estampes que comme une librairie.

— Tiens donc, Zenji-san ! Que viens-tu chercher aujourd'hui ? lança le propriétaire, un vieil ami de Zenji en raison de son travail chez Sugaya. Si tu veux de l'érotique, t'arrives au bon moment. On vient de recevoir du beau matériel.

— Euh, une autre fois peut-être. Je suis là pour autre chose aujourd'hui, répondit Zenji.

Jinya se dit que cela ressemblait bien à Zenji de se faire ainsi exposer aussi directement plutôt que pour les excuses qui le poussaient d'ordinaire à fréquenter l'endroit. Il attendit patiemment que les deux hommes échangent quelques banalités avant d'entrer dans le vif du sujet.

— Ah, l'Ukiyo-e de Kudanzaka, oui. Nous ne le vendons plus, à cause de sa réputation d'estampe démoniaque, expliqua le propriétaire.

— Ah bon ? J'ai entendu quelques rumeurs, mais n'est-ce pas un peu exagéré de retirer un article juste parce que l'artiste a eu des propos étranges ? demanda Zenji.

— Eh bien, l'artiste est alité, et un client qui avait acheté l'estampe a été tué... Donc, tu comprends, difficile de sauver sa réputation à ce stade.

Et voilà que Jinya et Zenji obtenaient une double confirmation : non seulement l'artiste à l'origine de l'estampe l'avait bien qualifiée de démoniaque, mais il était réellement malade... Et la mort de l'homme qui avait possédé l'exemplaire remis à Zenji ne faisait plus aucun doute.

— Oh, vraiment ? C'est terrible. Par simple curiosité...

Jinya observait avec étonnement Zenji soutirer habilement les informations souhaitées au marchand sans jamais révéler ses véritables intentions. Il comprenait désormais pourquoi l'homme travaillait dans le commerce : il avait du talent. En un rien de temps, Zenji parvint à identifier la source de l'Ukiyo-e de Kudanzaka.

— L'artiste, hein ? Oh, il vit à Sakaimachi. Depuis bien longtemps, d'ailleurs. Un original, celui-là : il a choisi de vivre dans une maison mitoyenne, au cœur d'un quartier misérable.

Maintenant qu'il avait obtenu ce qu'il voulait, Zenji mit fin à la conversation avec une aisance naturelle, sans éveiller le moindre soupçon. Jinya comprenait mieux pourquoi Jyuuzou avait de l'estime pour cet homme : il était assurément doué.

— On dirait que l'artiste habite à Sakaimachi. Tu peux t'en charger à partir de là ? demanda Zenji.

— Oui. Merci pour ton aide.

Jinya savait qu'il n'aurait jamais pu obtenir ces renseignements avec la même finesse, pas avec son visage toujours impassible. Sa spécialité à lui, c'était plutôt le lourd sabre accroché à sa hanche.

Alors qu'il s'éloignait, un souvenir lui revint en tête. Le passé restait hors d'atteinte, mais il lui arrivait encore d'en entrevoir des fragments. Il se remémora le sourire d'un homme lui parlant avec enthousiasme de commerce.

Le théâtre kabuki à Edo tirait ses origines d'une prêtresse d'Izumo du nom d'Okuni. Elle avait mêlé les danses rituelles aux éléments du théâtre nô⁴ pour créer le kabuki, une forme de spectacle avec un rythme plus accessible. Le genre gagna rapidement en popularité à Kyoto, avant d'arriver à Edo où il connut un véritable engouement. Mais les danses kabuki, jugées contraires à la morale, furent interdites⁵.

Le théâtre, en revanche, ne fut pas touché par cette interdiction. Une seule troupe venue de Kyoto monta un théâtre près de Nakabashi, et à partir de là, le kabuki prospéra à Edo. Sakaimachi, la destination de Jinya, avait autrefois connu l'effervescence, animé par de nombreux théâtres. Mais après les réformes Tempo, les salles furent déplacées à Asakusa, et Sakaimachi déclina. Et pour ne rien arranger, une rumeur inquiétante circulait, assombrissant les visages dans les rues.

⁴ Théâtre traditionnel japonais lyrique venant d'une conception religieuse et aristocratique de la vie. Les acteurs, accompagnés d'un petit orchestre et d'un chœur, jouent essentiellement pour les shoguns et les samourais.

⁵ Le théâtre kabuki a été créé par une femme mais dès 1629, la pratique des femmes sera interdite. Ainsi, sous ce maquillage excessif, ce ne sont que des hommes qui jouent les rôles sur scène qu'ils soient masculins ou féminins.

D'après ce que Jinya avait entendu, l'homme retrouvé mort, propriétaire d'un exemplaire de l'Ukiyo-e de Kudanzaka, avait été tué à Sakaimachi, ce qui coïncidait avec le lieu de résidence de l'artiste alité à l'origine de cette estampe démoniaque. Il n'était pas étonnant que le marchand d'estampes ait décidé de retirer l'œuvre de ses rayons. Une telle coïncidence était troublante. Mais pour Jinya, elle était de bon augure : cela signifiait qu'il était sur la bonne piste.

Il arpenta les rues silencieuses de Sakaimachi, jusqu'à parvenir à une maison mitoyenne reculée, nichée dans une ruelle. L'endroit était misérable, et contrairement au reste du quartier, animé par les bruits du quotidien. Peu de visiteurs s'y rendaient, à en juger par les regards furtifs que lui lançaient les femmes en train de bavarder près du puits.

— Excusez-moi, c'est bien ici où réside Saga Dôshu-dono ? demanda Jinya en s'arrêtant devant une porte.

Saga Dôshu était le nom de l'artiste ayant réalisé l'illustration originale de l'Ukiyo-e de Kudanzaka. C'était lui, le créateur de l'estampe démoniaque, que l'on disait alité. Restait à savoir si c'était réellement la conséquence d'une malédiction. Quoi qu'il en soit, Jinya espérait au moins en apprendre davantage sur l'œuvre en question.

— C'est moi. Entrez, la porte est ouverte.

La voix qui lui répondit de l'intérieur était bien plus animée que ce à quoi Jinya s'était attendu. En jetant un œil à l'intérieur, il aperçut un vieil homme maigre qui se redressait péniblement sur son futon.

— Et toi, qui es-tu ? demanda-t-il.

— Je me nomme Jinya. Pardonnez-moi cette visite soudaine, Saga-dono.

— Allons, ne sois pas si formel. Entre donc, et prend place.

Jinya s'exécuta, puis observa les lieux. Il aperçut des dizaines de pinceaux, des palettes, des pigments, des colles et bien d'autres outils encore. Tous étaient entassés dans un coin de la pièce et semblaient n'avoir pas été utilisés depuis un bon moment. Il était évident que l'artiste était trop affaibli pour pouvoir travailler.

— Je m’excuse de ne pas être dans un état plus... présentable. Comme tu le sais sans doute, je suis un artiste Ukiyo-e connu sous le nom de Saga Dôshu. Je ne suis plus qu’un vieil homme têtu désormais, incapable de tenir un pinceau.

Dôshu se présenta depuis son lit avec un sourire. C’était un homme maigre, au visage profondément ridé.

— Je ne crois pas t’avoir déjà vu. Qu’est-ce qu’un vieillard comme moi peut faire pour toi ?

— J’aurais quelques questions à vous poser. Pourrais-je vous déranger un instant ?

— Mais bien sûr. Je ne peux pas t’offrir le thé, mais ta visite me fait plaisir. Cela faisait longtemps que je n’avais pas eu de compagnie.

Jinya s’attendait à trouver un homme obstiné, un peu excentrique, comme souvent chez les artistes dévoués à leur art. Mais Dôshu, malgré l’âge, se montrait étonnamment aimable, allant jusqu’à traiter avec bienveillance un jeune comme lui. Cet homme devait être charismatique durant sa jeunesse.

— J’ai entendu dire que vous étiez souffrant, dit Jinya pour commencer.

— Oh, rien de bien méchant. C’est juste la vieillesse. Hélas, mon corps ne me permet plus de dessiner comme avant.

Ce n’était pourtant pas ce qu’on lui avait dit à la boutique d’estampes. Et à bien y regarder, Dôshu n’avait pas l’air malade ; son teint n’était pas si mauvais, et sa voix était claire. Il était simplement amaigri. Il était difficile de croire que le vieil homme fût victime d’une malédiction.

— Ce n’est donc pas la malédiction de l’estampe démoniaque ? dit Jinya.

— Oh, tu es un de ces gamins de Senkendô, hein ? lança le vieil homme en plissant les yeux. — Quelle bêtise !

Il semblait donc bien qu’il avait parlé de punition divine en lien avec l’estampe, mais il y avait une nuance. Jinya sortit son exemplaire de l’Ukiyo-e de Kudanzaka.

— Non, mais j’ai entendu dire que c’était vous qui l’aviez peinte.

— Kudanzaka... Voilà un nom qui me rappelle des souvenirs.

Cette remarque parut étrange à Jinya. Selon l'expertise de Zenji, l'estampe avait été imprimée il y avait moins d'un an. Pourtant, Dôshu la contemplait avec un mélange de nostalgie et de surprise, comme s'il venait de retrouver un objet ancien, longtemps perdu et cher à son cœur.

— Senkendô Kuzaemon semble avoir pris très au sérieux ce que vous avez dit à propos de cette estampe démoniaque. Je cherche à comprendre les circonstances autour de sa création.

Dôshu continua de fixer l'estampe, comme s'il n'avait pas entendu. Puis il jeta un œil à Yarai, le sabre à la ceinture de Jinya, avant de fixer son visage. Il poussa un long soupir. Jinya ne ressentait aucune hostilité émanant du vieil homme, mais il n'arrivait pas à le cerner.

— Je vois, dit enfin Dôshu.

— Accepteriez-vous de me parler de cette estampe ?

— Oh, bien sûr. Je ne sais pas si j'ai les réponses que tu cherches, mais il est clair que c'est ce sabre à ta ceinture qui t'a mené jusqu'ici.

Jinya lui en était reconnaissant, même si cette dernière remarque le déconcerta. Mais le vieil homme enchaîna sans plus d'explications.

— Hm... Par où commencer... Bien, parlons du nom de l'œuvre : Kudanzaka. Ce n'est pas une référence à la colline de Kudanzaka à Edo. Ce nom désigne en réalité la femme représentée.

— C'est donc son nom ?

— Pas tout à fait. C'est un homme du nom de Motoharu qui a simplement choisi de l'appeler ainsi.

Jinya en resta figé. Il ne s'attendait pas à entendre ce nom ici. Le vieillard sourit.

— Ce sabre à ta ceinture est une lame de Kadono, pas vrai ? Il y avait autrefois un homme portant une lame semblable qui venait me rendre visite de temps en temps... Ah, tu me fais replonger dans mes souvenirs, maintenant.

2

Les fins arrivent toujours trop brutalement. Jinya, non, Jinta, avait appris jadis cette vérité cruelle du monde, lorsque Motoharu avait rendu l'âme.

— Je n'ai même pas pu protéger la femme que j'aime... Malédiction...

Le démon qui avait attaqué Kadono était colossal. Même à quatre pattes, il dépassait de loin la taille d'un homme. Ses muscles semblaient ne tenir par aucune peau, et de la salive coulait de sa gueule. Ses yeux rouges emplis de folie parcouraient les environs, en quête de proie.

Il avait attaqué le sanctuaire sans prévenir, dévorant Yokaze, la prêtresse du village. Toujours affamé, il s'était ensuite rué dans le village, où il croisa Jinta et Shirayuki, destinée à devenir la prochaine prêtresse. Les deux enfants avaient tenté de fuir, mais leurs jambes trop petites, ne pouvaient distancer un démon. La mort avait tendu la main vers eux... mais juste avant qu'elle ne les atteigne, Motoharu les sauva.

— Non, Kaede. Cette fois, je ne faillirai pas à mon devoir.

Il n'était plus ce Motoharu froid et distant. Il s'élança sans hésiter, protégeant Jinya et Shirayuki, toujours inconsciente, derrière lui. Mais tout espoir fut rapidement réduit à néant. Le démon était bien trop puissant, même pour le meilleur épéiste du village. Il balaya l'air de ses griffes une seule fois, que Motoharu ne put esquiver, laissant une gerbe de sang jaillir.

Il s'effondra sans même avoir eu le temps de réduire la distance. Ce n'était pas un combat, mais un massacre. Malgré ses blessures, Motoharu sourit comme s'il ne ressentait aucune douleur.

— Yokaze... Tu m'as toujours dit que je n'étais pas fait pour être le gardien d'une prêtresse. Tu avais peut-être raison. Peut-être que je ne suis pas digne d'être ton protecteur... ou ton époux.

La situation semblait désespérée. Le démon observait Motoharu, impassible, ne voyant en lui aucune menace tandis qu'il s'approchait en boitant.

— Mais je ne regrette rien. Je ne saurais dire si c'était pour le mieux ou pour le pire, mais te rencontrer m'a changé. Être le gardien d'une prêtresse n'a pas été de tout repos, mais j'ai pu être à tes côtés. Cette vie... n'était pas si mauvaise, en vérité. Est-ce que c'était pareil pour toi ? Au final, je ne t'ai jamais posé la question, pas vrai ?

Il s'interrompt et se remet en garde.

— Tu sais, Jinta...

Sa voix retrouva de la force, comme s'il s'apprêtait à porter le coup final. L'enfant comprit instinctivement : ces paroles seraient les dernières que son second père lui adresserait.

— En réalité, je détestais Yokaze, au début.

Il sourit avec une pointe d'exaspération. L'atmosphère s'allégea, juste un peu.

— Être choisi comme gardien de la prêtresse ne me dérangeait pas... mais je ne supportais pas ses grands airs. Je n'arrêtais pas de me demander si j'allais vraiment finir ma vie avec cette femme froide et prétentieuse.

Le démon se contentait d'observer. Ses yeux ne trahissaient ni intérêt, ni intention. Il grogna, mais ne fit aucun geste pour attaquer.

— Mais à la longue, j'ai eu envie de la protéger... Vraiment. Mais quelque chose en moi avait changé, et ce désir s'était éteint. Les gens sont comme ça. Non, pas seulement les gens. Tout est ainsi. Tout peut changer avec le temps : les saisons, les paysages, les journées qu'on pensait éternelles, même nos cœurs liés par des serments immortels. Quelle que soit la tristesse ou la cruauté d'une vérité, rien n'est immuable.

Son ton chargé d'autodérision blessa Jinta. Mais celui qui souffrait le plus de ces mots... c'était sans doute Motoharu lui-même.

— Je haïssais le changement. Je haïssais la manière dont le monde se transformait autour de moi, et j'avais peur qu'un jour, j'en vienne à accepter ce que j'étais devenu... alors j'ai fait comme si tout allait bien. Cela fait longtemps que je prie pour que rien ne change... mais...

L'homme tourna la tête vers Jinta.

— Ne deviens pas comme moi, gamin.

Il esquissa un faible sourire, empli de résignation.

— Rien n'est immuable. Même les sentiments les plus chers changent de forme. Parfois ils deviennent plus précieux encore, et parfois si hideux qu'on ne peut plus les supporter. Je n'ai pas su accepter cette vérité, et voilà où j'en suis.

Il marqua une pause, puis reprit d'une voix plus douce.

— Jinta. Deviens un homme capable de faire de sa haine une force

Jinta ne comprit pas le sens de ces mots. Face à son trouble, Motoharu lui adressa un sourire radieux.

— Tu n'as pas besoin de comprendre tout de suite. Mais garde en mémoire les divagations de ce vieux fou que je suis... peut-être qu'un jour, en devenant adulte, elles prendront sens.

Ayant tout dit, il tourna de nouveau les yeux vers le démon et leva son sabre.

— La suite te revient, Jinta. Veille sur Shirayuki, et reste proche de Suzune.

L'air autour de lui changea. Son corps retrouva toute sa vigueur tandis qu'il s'élançait...

Ce fut tout ce dont Jinta se souvint, avant de perdre connaissance. Plus tard, il apprit que Motoharu était parvenu à tuer le démon... au prix de sa propre vie. Il s'était éteint en laissant derrière lui une étrange dernière volonté, sans avoir pu dire adieu à sa fille.

Les fins arrivent toujours trop brutalement. L'innocence de l'enfance s'acheva comme si elle n'avait jamais existé.

Les yeux de Dôshu s'écarquillèrent de surprise, puis se plissèrent aussitôt sous l'effet de la nostalgie.

— Je vois, je vois... Alors tu es son fils. Comme le destin est curieux de nous avoir réunis. Si tu veux, je peux te parler de lui. De toute façon, il est impossible d'expliquer Kudanzaka sans passer par là.

Jinya ne fut pas réellement surpris d'apprendre que Dôshu connaissait Motoharu. Il avait déjà pressenti l'implication de Kadono en voyant dans l'ukiyo-e une prêtresse tenant un tachi semblable à celui d'Itsukihime, la prêtresse dévouée à Mahiru-sama. Malgré tout, son regard se fit plus aiguïté au simple nom de son second père. Dôshu poursuivit :

— Du temps où j'étais encore gamin, une femme bien étrange habitait ici. Je n'ai jamais su son nom parce qu'elle refusait de le dire. Mais en échange, elle avait juré de ne jamais mentir. On l'appelait Anonyme.

Son ton se fit plus doux. Il était clair qu'il chérissait ces souvenirs. Jinya n'arrivait toujours pas à voir comment cette histoire allait mener à quelque chose d'aussi sinistre qu'une « image démoniaque », mais il resta à l'écoute.

— Anonyme était d'une rare beauté. Une peau immaculée, une chevelure noire et brillante... Ce n'était pas le genre d'apparence qu'on s'attendait à trouver dans un endroit si miteux. J'étais encore jeune à l'époque, et mon cœur battait la chamade chaque fois qu'elle passait près de moi.

Il jeta un regard à Jinya avec un sourire malicieux. Puis, avec une pointe d'exagération, il ajouta :

— De temps à autre, Motoharu faisait le voyage depuis Kadono rien que pour lui rendre visite.

Il était évident que le vieil homme taquinait Jinya, qui ne réagit pas. Dôshu afficha une mine déçue en voyant qu'il n'avait pas obtenu la réaction espérée.

— Ah, tu n'es pas du genre marrant, toi.

— Désolé.

— Enfin bon, Motoharu ne venait pas pour des raisons romantiques. Il avait été nommé à un poste important dans son village en rapport avec la protection d'une prêtresse, quelque chose du genre. Il venait à Edo voir Anonyme sur ordre de ladite prêtresse.

Maintenant qu'il y repensait, Jinya avait rencontré Motoharu pour la première fois près d'Edo. Entre Edo et Kadono, il fallait plus d'un mois de marche, deux pour faire l'aller-retour. Pendant tout ce temps, le village se retrouvait sans gardien de prêtresse. Qu'est-ce qui pouvait bien justifier un tel déplacement... sur ordre de Yokaze ?

— Comment savez-vous tout cela, Saga-dono ? demanda-t-il.

— Oh, Motoharu n'était pas un inconnu. On bavardait souvent autour d'un verre. Malgré son air détaché, il aimait faire part de ses soucis.

Il était évident, à présent, que Dôshu et Motoharu étaient amis. Oui, comme le destin était étrange, à réunir ainsi Jinya et cet homme.

— Je me souviens qu'il se plaignait souvent d'être envoyé ici. Il n'avait rien contre le fait de voir Anonyme, mais il supportait mal de recevoir des ordres de sa prêtresse « tyrannique ».

— Vraiment ? Je croyais qu'ils s'entendaient bien...

— Tu es son fils. Il a sûrement évité d'en parler devant toi.

Jinya parvenait aisément à imaginer son père adoptif en train de se plaindre de son quotidien... mais contre Yokaze ? C'était difficile à croire. Il avait bien dit un jour qu'il la détestait, mais entendre parler de tension réelle entre eux lui faisait tout de même un effet étrange. Dôshu perçut aussitôt sa surprise et afficha un sourire amusé.

— J'ignore ce que Motoharu et Anonyme pouvaient bien se dire. C'était peut-être lié à sa fonction. Ça ne me regardait pas, alors je ne posais pas de questions. Quoi qu'il en soit, il venait ici une fois par an. Et puis, un jour, Anonyme a quitté Edo, et il a cessé de venir. Cela fait maintenant vingt ans que je ne l'ai pas revu.

Le vieil homme ferma les yeux avec nostalgie, sans doute perdu dans les souvenirs de sa jeunesse. Son visage, accompagné d'une expression que Jinya n'aurait su nommer, s'adoucit dans un soupir.

— J'ai déjà eu du mal à croire qu'il ait eu un enfant avec cette prêtresse dont il ne cessait de se plaindre, et voilà que je me retrouve face à son fils adoptif. Bon sang. Quel drôle de type celui-là.

Jinya sentait bien que l'homme avait une véritable affection pour Motoharu malgré le ton rude. Il ne put s'empêcher de sourire légèrement.

— Enfin bref, on parlait de Kudanzaka, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est une peinture que j'ai faite à l'époque où Anonyme était encore là. Je ne sais comment, mais Senkendou en a entendu parler et m'a demandé s'il pouvait la mettre en vente. Alors je l'ai repeinte, et ils en ont tiré une estampe. C'est de là que viennent toutes ces impressions actuelles.

Autrement dit, tous les exemplaires de l'Ukiyo-e de Kudanzaka en circulation étaient des reproductions récentes d'un tableau bien plus ancien. Cela voulait-il dire que l'original était cette fameuse œuvre maudite dont parlaient les rumeurs ? Peut-être pas, à en juger par le calme apparent de Dôshu.

— La femme représentée, c'est anonyme ? demanda Jinya.

— On peut dire ça. Mais on pourrait aussi bien dire que non. La femme dans cette image n'existe que dans ma tête. Elle est née de l'apparence d'Anonyme, des indications de Motoharu, et de mes propres mains. Voilà tout ce qu'est l'Ukiyo-e de Kudanzaka. Oh, et l'original, je ne l'ai plus, je l'ai donné à Motoharu.

— Je vois... Mais vous avez dit que Kudanzaka était une image démoniaque. Pourquoi ça ?

Plus Jinya entendait parler de cette affaire, moins il en saisissait le sens. Le front légèrement plissé, il planta son regard dans celui du vieil homme, et constata que la sérénité qui s'y lisait plus tôt avait disparu. Sur un ton grave, Dôshu déclara :

— Parce qu'il s'agit bel et bien d'une image démoniaque. La vérité qu'elle recèle te hantera jusqu'à la fin de tes jours. Mais avant d'en venir là, laisse-moi te poser une question : quelle a été ta première impression en la voyant ?

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux juste entendre ton avis, tout simplement. Ton ressenti en l'observant.

— Eh bien, c'est une estampe assez classique représentant une belle femme, ce qui est fréquent dans l'ukiyo-e. Le fleuve, la prêtresse, le jade... ça m'a tout de suite fait penser à la princesse Nunakawa, issue des légendes de Shinano. Mais comme elle tient un tachi, j'ai ensuite pensé qu'il s'agissait plutôt d'Itsukihime, la prêtresse de Kadono.

— Oh ho, je vois, je vois.

Dôshu hochâ la tête, satisfait. Jinya ne comprenait toujours pas où il voulait en venir, mais le petit sourire qui s'était glissé sur ses lèvres lui donnait l'impression d'être mis à l'épreuve.

— Très bien, il est temps que je t'explique pourquoi j'ai appelé cela une image démoniaque. Mais je te préviens : tu risques de le regretter. Veux-tu tout de même savoir ?

La question méritait-elle seulement d'être posée ? Jinya avait la demande de Jyuuzou à honorer, et maintenant, il savait que l'affaire touchait aussi Motoharu. Il n'allait pas reculer. Voyant qu'il était prêt, Dôshu afficha à nouveau un sourire empreint de satisfaction.

— Reviens demain, alors. Il faut d'abord que je retrouve quelque chose. Ça doit encore traîner quelque part, je pense.

Ainsi s'acheva leur conversation, la vérité remise au lendemain. Les journées d'hiver étaient courtes. Le ciel avait déjà viré à l'indigo pâle lorsque Jinya ressortit, et le vent glacial lui dérobait toute sa chaleur corporelle. Il quitta la maisonnette comme s'il fuyait, et prit la direction de Fukagawa.

Il continuait d'admirer Motoharu. Malgré les années passées et la perte de son humanité, Jinya n'arrivait pas à oublier cette image de lui, affrontant le démon avec bravoure. Il rêvait encore de lui ressembler. C'était pour cela qu'il ne voulait pas croire que Motoharu ait pu être mêlé à une malédiction. Il refusait même d'envisager que l'origine de cette malédiction ait pu être...

— Je suis encore si pathétique.

Les mots lui échappèrent sans qu'il le réalise. Après toutes ces années passées à poursuivre la force, il restait faible, et cette pensée le rongait.

Les rues de Sakaimachi, jadis prospères, étaient plongées dans l'obscurité. La lumière des boutiques paraissait bien lointaine. Mais cela lui convenait.

Ce soir, sa seule envie était de marcher dans les ténèbres.

3

« Rien n'est immuable ». C'était une leçon que Motoharu avait enseignée à Jinya, bien des années plus tôt. Pourtant, comme pour défier ces mots, la morosité de Jinya ne l'avait pas quitté, même après une nuit entière de repos.

Il vivait dans une maisonnette délabrée de Fukagawa. Ce logement n'était rien de plus qu'un endroit pour dormir : seules quelques nécessités de base s'y trouvaient, accompagnées de quelques bouteilles d'alcool. Il se rinça le visage au puits voisin, s'habilla rapidement, puis reprit le chemin de Sakaimachi. Son corps lui semblait un peu engourdi, sans doute à cause d'un mauvais sommeil, ou bien de son humeur toujours aussi morose.

— Tiens donc, Jinya-kun ?

Un peu après midi, il croisa deux jeunes filles qu'il connaissait : Ofuu et Natsu. Il n'était pas rare de les voir ensemble, mais les croiser à ce moment précis avait de quoi surprendre.

— Que faites-vous ici, toutes les deux ? demanda-t-il.

— On est allées faire un peu de lèche-vitrine ensemble.

Ofuu expliqua que son père l'avait incitée à s'aérer un peu, plutôt que de rester à travailler. Natsu, qui se trouvait justement dans les parages, avait proposé qu'elles sortent toutes les deux pour faire un tour.

— Au départ, on pensait aller voir une pièce de théâtre, mais on a finalement décidé de rester dans le coin. Après avoir pris un petit thé ici, on ira sûrement regarder des épingles à cheveux, des peignes... puis des livres, et des estampes ukiyo-e. Et toi, qu'est-ce que tu fais aujourd'hui ? demanda Natsu.

— Comme d'habitude. répondit Jinya en tapotant la garde de son sabre.

— Au fait, tu étais justement en train d'enquêter sur une estampe ukiyo-e, non ? dit Ofuu.

— ...Oui.

Elle pencha la tête face à sa réponse sèche. Leurs regards inquiets le mirent quelque peu mal à l'aise.

— Il s'est passé quelque chose ? demanda Ofuu.

— Eh bien... J'ai appris que mon père adoptif pourrait être impliqué dans l'affaire que j'enquête, et... je ne sais pas trop quoi en penser.

Touché par leur sollicitude, il décida de leur révéler un peu de ce qu'il traversait. Leurs visages s'assombrirent. Leur situation n'était pas exactement la même, mais toutes deux avaient aussi un père adoptif. Elles comprenaient l'inquiétude que cela pouvait susciter.

— Je suis désolée, c'était peut-être déplacé de ma part, murmura Ofuu.

— Pas du tout. Rien n'est encore confirmé. Ce n'est qu'une possibilité.

C'était difficile à exprimer, bien sûr. Mais le passé ne pouvait être changé. Il adopta un ton détaché, comme s'il n'y prêtait pas grande importance. Son jeu sembla fonctionner, car Natsu, sereine, lui demanda :

— C'était quel genre d'homme, ton père ?

Il esquissa un sourire, trouvant la situation ironique à cause du « ton père ».

— C'était un homme distant. Je ne l'ai jamais vu s'inquiéter pour quoi que ce soit. Il était le protecteur de la prêtresse de mon village, et peut-être le meilleur épéiste que le village n'ait jamais connu.

Parler de Motoharu en tant que père lui inspirait de la fierté mais aussi un peu de culpabilité. Peut-être était-ce légitime. Lui, qui avait tourné le dos à sa famille, ne pouvait se permettre de parler de Motoharu sans remords.

— Alors je suis sûre que tout ira bien, déclara Ofuu avec un doux soupir.

Avait-elle perçu son trouble intérieur, ou l'ignorait-elle ? Il ne le savait pas. Il fronça légèrement les sourcils, ne comprenant pas tout à fait ce qu'elle voulait dire. Mais elle lui répondit avec ce sourire éclatant qui lui était propre.

— Tu parles de lui avec tant de fierté... Ton père doit être un homme bien. Même s'il est lié d'une manière ou d'une autre à l'incident que tu cherches à élucider, je suis certaine qu'il n'a rien fait de mal.

Elle parlait avec assurance, sans avoir la moindre preuve. Et pourtant, ses paroles restaient convaincantes.

— ...Tu le penses vraiment ? demanda-t-il.

— Oui, répondit-elle avec un sourire aussi radieux qu'une fleur en pleine floraison.

Il sentit ses doutes se dissiper peu à peu.

— Enfin bref, tu dois avoir du travail. On ne va pas te retenir plus longtemps, dit-elle.

— Oh...

Il aurait voulu la remercier, mais aucun mot ne lui venait. Elle sourit doucement, comme si le voir ainsi hésitant lui réchauffait le cœur.

— Hé hé. C'est rare de t'entendre parler de toi, fit remarquer Natsu avec malice. — En tout cas, ça fait plaisir. À plus tard, Jinya.

— La prochaine fois, parle-nous encore de toi, d'accord ? lança Ofuu.

La conversation prit fin naturellement, et les deux filles s'éloignèrent après un simple salut. Jinya resta un moment figé au bord du chemin, puis reprit sa route en direction de Sakaimachi. Sa lassitude avait disparu. Il atteignit Sakaimachi, puis la maisonnée de Saga Dôshu. En entrant dans la chambre du vieil homme, il constata que celui-ci s'était un peu rafraîchi entretemps.

— Désolé de t'avoir fait venir une deuxième fois.

— Ce n'est rien. Vu tout ce que vous faites pour moi, c'est bien la moindre des choses.

— C'est bien aimable. En tout cas, j'ai pu tout préparer.

De son côté, Jinya était aussi prêt à entendre la vérité. Voyant la tension sur son visage, Dôshu hocha la tête d'un air grave. L'atmosphère s'alourdit. Ce qui allait suivre allait être sérieux.

— Je vais te raconter la malédiction de cette estampe. Mais détends-toi, je ne suis qu'un vieillard qui ne fait que ressasser ses souvenirs.

Et sur ces mots, le vieil homme se mit à parler de ses souvenirs liés à l'Ukiyo-e de Kudanzaka.

C'était désormais une vieille histoire.

Plus jeune, Saga Dôshu vivait dans cette maisonnée avec l'ambition de devenir le plus grand artiste d'Edo, bien qu'il ne fût affilié à aucune des écoles renommées. Autrement dit, c'était un rêveur sans le sou. Il vivait dans la pauvreté, ses seuls bons repas venant de la générosité de ses voisins. La vie dans ce type d'habitation était en quelque sorte communautaire, et il avait donc appris à bien connaître ses voisins, prenant soin d'entretenir de bonnes relations avec eux.

— Pfiou, encore une journée à trimer. Et toi, ça avance ta peinture ?

Parmi tous, celle qui le traitait le mieux était surnommée « Anonyme ». Elle affirmait qu'elle ne pouvait donner son nom, mais qu'en échange, jamais elle ne mentirait. Anonyme, pour le dire franchement, était un bijou dans un tas de boue. Même vêtue d'un kimono usé, elle possédait une beauté qui n'avait rien à faire dans une humble demeure comme celle de Dôshu.

Elle était franche et appelait parfois les gens par un « Hé, toi » grossier, et jurait comme un homme. Mais ce contraste ne faisait que rehausser encore davantage son éclat. Le cœur du jeune Dôshu battait toujours plus vite lorsqu'il lui adressait la parole.

— Je suis Motoharu, gardien de la prêtresse. Sur ordre d'Itsukihime, je vous remets cette lettre.

Un homme nommé Motoharu vint d'un lointain village nommé Kadono pour rendre visite à Anonyme. Celle-ci rayonna de joie en le voyant, ce qui, à

l'époque, rendit Dôshu affreusement jaloux. Mais sa jalousie ne dura pas longtemps.

— Bon sang, pourquoi diable un gardien de prêtresse comme moi doit-il jouer les coursiers ?! C'est quoi, le problème avec cette femme ?!

Motoharu fulminait. À peine venait-il d'être nommé à un poste prestigieux qu'on l'envoyait déjà loin de son village natal pendant des mois, uniquement pour porter un message. Dôshu l'entendit se plaindre par hasard et ce fut là le début d'une longue amitié entre eux.

Motoharu ne nourrissait aucun sentiment amoureux pour Anonyme, mais il n'avait rien contre elle non plus. Il venait à Edo pour remplir sa mission, puis passait déverser son fiel à Dôshu avant de repartir au village. C'est ainsi que ce répéta cette routine durant un long moment.

De tels souvenirs précieux ne s'effaçaient jamais, même avec le temps. Quand Dôshu fermait les yeux, il revoyait encore les jours bruyants de sa jeunesse, passés à peindre.

— Avec le temps, reprit-il, l'attitude de Motoharu envers sa prêtresse a changé. Je suppose qu'il s'était passé beaucoup de choses que j'ignorais, mais au fond, c'était un bon gars, incapable de garder rancune.

Il avait retrouvé l'allure du vieillard qu'il était, les paupières mi-closes sous l'effet de la nostalgie. Son expression devint toutefois sérieuse, il allait enfin entrer dans le vif du sujet.

— C'est à cette époque qu'il m'a demandé de peindre un tableau...

Celui-là même : l'Ukiyo-e de Kudanzaka, né de l'apparence d'Anonyme, des indications de Motoharu et de la main de Dôshu. Autrement dit, Motoharu voulait un portrait d'Anonyme. Jinya se tendit légèrement en entendant cela.

— Apparemment, poursuivit Dôshu, Anonyme était originaire de la province de Shinano, mais elle y avait eu quelques ennuis et elle s'était

enfuit jusqu'à un village de montagne de la province de Harima. Un village que tu connais bien, en fait : Kadono.

Jinya s'était préparé à entendre la vérité, mais le vieillard s'écartait une fois encore du sujet. Frustré, il fronça les sourcils et demanda d'un ton plus sec :

— Désolé, mais... et le tableau ?

— J'y viens, ne t'inquiète pas. C'est important aussi.

Ce lien inattendu le surprit, mais ce n'était pas ce qu'il voulait entendre. Il voulait en savoir plus sur l'image démoniaque. Pourtant, le vieil homme s'obstina et poursuivit ses souvenirs.

— Anonyme finit par quitter Kadono pour s'installer à Edo. J'imagine que si Motoharu a été envoyé ici comme émissaire de sa prêtresse, c'est parce qu'elle-même ne pouvait pas quitter le village. Mais je n'en sais rien avec certitude.

Jinya se moquait bien de ces détails. Son impatience grandissait, quand soudain, comme s'il attendait ce moment précis, Dôshu planta son regard dans le sien.

— Mais écoute ça : par un drôle de hasard, Anonyme et cette prêtresse se ressemblaient trait pour trait. C'est en tout cas ce que m'a dit Motoharu.

Jinya comprit enfin où il voulait en venir. Si Anonyme et Yokaze se ressemblaient, alors la demande de Motoharu prenait un tout autre sens. Comprenant l'implication, il demanda :

— Vous voulez dire que l'Ukiyo-e de Kudanzaka est en réalité un portrait de dame Yokaze, la prêtresse ?

— Exactement. Malgré toutes ses jérémiades, il en est tombé fou amoureux. Il voulait que je fasse un portrait de sa prêtresse, tu vois ? Mais je ne savais pas à quoi elle ressemblait. C'est pour ça que j'ai utilisé Anonyme comme modèle, puisqu'elle lui ressemblait, et j'ai complété le reste avec les indications de Motoharu et mon imagination. Voilà le secret de Kudanzaka.

Dans ce cas, la première impression de Jinya n'était pas si éloignée de la vérité. La femme représentée n'était ni la princesse Nunakawa ni une figure idéalisée, mais Itsukihime, devant la rivière Modori. L'épée qu'elle portait devait être Yarai, transmise de prêtresse en prêtresse, les différences physiques s'expliquaient simplement par l'interprétation de l'artiste.

— Mais alors... pourquoi avoir parlé d'une image démoniaque ?

— Parce qu'à l'époque, Motoharu ne cessait de dire que sa prêtresse était plus démoniaque que les démons eux-mêmes. J'ai appelé Kudanzaka ainsi juste pour le taquiner... au début, en tout cas. Mais plus tard, quand je l'ai repeinte pour Senkendô, un peu par nostalgie, j'ai commencé à me faire vieux. Et parfois, je me dis que c'était peut-être vraiment une image démoniaque, et que je suis maudit d'avoir vendu les sentiments de quelqu'un comme un objet...

Quand Dôshu avait déclaré à moitié en plaisantant, à moitié par remords, à la boutique d'estampes que cette image était démoniaque, on l'avait pris au pied de la lettre, ne connaissant pas le fond de l'histoire. On crut vraiment que l'estampe était maudite et l'avait rendu malade. Le meurtre mystérieux n'avait fait que renforcer cette réputation.

— C'est tout ce qu'il y a à en dire. Toute cette histoire de mort, c'est sûrement une triste coïncidence. Il n'y a rien d'effrayant dans ce tableau.

Et ainsi, l'affaire était résolue. L'Ukiyo-e de Kudanzaka ne représentait aucun danger, et mise à part l'inquiétude d'un vieil homme, elle pouvait être vendue sans souci.

— Si c'est la vérité, alors pourquoi avoir dit que j'allais regretter de la connaître ? demanda Jinya.

Dôshu avait laissé entendre qu'il valait mieux ignorer la vérité sur l'image, mais ce n'était au final qu'une histoire nostalgique. Alors, à quoi rimait cet avertissement sur un secret capable de le hanter ?

— Kudanzaka est vraiment belle, pas vrai ? dit Dôshu avec un petit sourire en coin.

— Je suppose.

— Hé hé, tout ça, c'est parce que Motoharu n'arrêtait pas de me rabâcher les oreilles pendant que je peignais. Il disait que ceci n'allait pas, que ça ne rendait pas assez le charme de sa prêtresse. Un vrai pinailleur, ce type. Bref, ce que je veux dire, c'est que Kudanzaka, c'est la prêtresse de Motoharu, embellie telle qu'il la voyait dans son esprit.

— ...Hein ?

Pour Jinya, Motoharu était un homme bon, qui avait recueilli lui et sa sœur, et un héros qui s'était battu jusqu'à la fin contre un démon. Il n'était pas rigide, certes, mais apprendre qu'il pouvait aussi se montrer puéril le mettait quelque peu mal à l'aise.

— Ah, mais attends, c'est pas fini. Tu m'as dit que la femme sur Kudanzaka te faisait penser à la princesse Nunakawa, pas vrai ? Eh bien, Motoharu voyait les choses autrement. Pour lui, elle ressemblait à Yasakatome-no-kami. Tu connais ?

— Oui.

Jinya avait appris beaucoup de choses sur les croyances religieuses quand il était plus jeune, grâce à Motoharu. Yasakatome-no-kami était une déesse originaire de Suwa, dans la province de Shinano. On ne savait pas grand-chose de ses origines, mais elle était l'épouse de Takeminakata-no-kami. Cela faisait de la princesse Nunakawa sa belle-mère, si bien que les deux divinités étaient parfois vénérées ensemble. Peut-être Motoharu s'était-il mis cette idée en tête parce qu'Anonyme venait de Shinano et ressemblait à Yokaze. Quelle étrange coïncidence que Jinya ait comparé la femme peinte à une déesse, tout comme son père adoptif avant lui.

— Parfait, ça va simplifier mon explication. Donc, je termine le tableau, et Motoharu en est si content que je le laisse choisir le nom. D'abord, il propose « Yasaka », comme raccourci pour Yasakatome-no-kami, mais il change aussitôt d'avis.

Dôshu éclata d'un large sourire, comme s'il allait se mettre à rire aux éclats.

— Sans la moindre gêne, il me sort : « Ma femme est plus belle qu'une déesse. Huit collines, c'est pas suffisant pour la décrire. Il faut monter d'un cran. Alors appelons-la Kudanzaka, les neuf collines !¹.

Ce fut à ce moment-là que Jinya comprit à quel point Dôshu avait eu raison. Il allait bel et bien regretter d'avoir appris la vérité.

Le rire du vieil homme résonna contre les murs de la pièce.

— Je te l'avais dit, non ? Tu aurais mieux fait de ne pas savoir ! L'Ukiyo-e de Kudanzaka, ce n'est rien d'autre que ton père qui se vante de la beauté de sa femme !

Rouge de honte, Jinya se prit la tête entre les mains.

Il comprenait maintenant ce que le vieil homme voulait dire quand il parlait d'une vérité qui le hanterait. Il n'y avait rien de plus accablant que d'apprendre que son propre père s'était comporté comme un benêt transi d'amour. Son second père avait été si épris qu'il avait osé proclamer que Yokaze était plus belle qu'une déesse... Il aurait voulu disparaître sous terre. Et pour couronner le tout, il n'apprenait pas cela à Kadono, mais à Edo.

— D'ailleurs, je me disais... T'as pas cessé de prononcer "Kudanzaka" comme si de rien n'était. Tu crois que tu pourras continuer à dire ce mot maintenant que tu sais qu'il veut littéralement dire : « Ma mère est plus belle qu'une déesse » ?

Jinya n'y avait pas pensé, mais à présent que cela avait été formulé à haute voix... il baissa la tête, vaincu. Même prononcer le nom de cette estampe devenait humiliant. En un sens, cette image était plus maudite que n'importe quel objet vraiment maudit. Il se sentait profondément stupide d'avoir été aussi abattu pour une vérité aussi ridicule.

— Ha ha ! J'ai enfin réussi à créer une ouverture dans ton air renfrogné ! Ah, j'en avais bien besoin, quelle rigolade !

¹ Dans Yasakatome-no-kami, les kanjis permettent une lecture symbolique et poétique de « Divinité des huit pentes/collines ». Dans Kudanzaka, il y a le chiffre neuf comme symbole d'élévation ou de cran supérieur. Ainsi, il y'a l'idée que sa femme est plus belle qu'une déesse avec ce jeu de mot poétique.

Dôshu était hilare, tout sourire, savourant pleinement la détresse de Jinya. C'était sa petite vengeance pour l'absence de réaction du jeune homme quand il l'avait taquiné au sujet des visites de Motoharu à Anonyme. Une fois calmé, Dôshu ajouta :

— Bref, comme Motoharu ne t'a jamais parlé de Kudanzaka, je me suis dit que je te montrerais ceci.

Il tira de sous ses affaires une estampe. Elle n'était pas coloriée, mais sa composition était sans équivoque : c'était bien l'Ukiyo-e de Kudanzaka.

— C'est...

— Un croquis que j'ai fait à l'époque, oui. Un peu sale, mais ne fais pas attention.

Selon Dôshu, il l'avait conservé parce qu'il n'avait jamais eu le cœur de s'en séparer. C'était l'un de ses meilleurs croquis d'entraînement. Le papier était jauni, taché, et les traits bien plus frustes que dans la version finale imprimée en gravure sur bois. Et pourtant, Jinya ressentait une certaine chaleur à le regarder.

— Bon, c'est moi qui t'ai raconté tout ça, mais ne va pas en vouloir à ton vieux père pour autant. Il était peut-être un peu simplet, mais c'était un simplet qui aimait profondément les siens. Il a commencé à se faire plus rare à Edo après la naissance de sa fille. Et quand il a recueilli deux autres enfants, il n'est revenu qu'une seule fois... puis plus jamais.

Jinya sentit une chaleur lui monter au cœur, et ce n'était plus la gêne.

Les visites de Motoharu à Edo faisaient partie de ses devoirs en tant que protecteur de la prêtresse, ce qui signifiait que c'était probablement Yokaze qui lui avait ordonné d'y mettre un terme. En tout cas, il était heureux d'entendre son père complimenté de la sorte. Il n'avait aucun doute : Motoharu aimait sa fille, et il avait aimé Suzune, tout comme lui.

— Oui. Il a été un bon père. Il trouvait toujours le temps de m'enseigner des choses importantes.

Même aujourd'hui, Jinya ne comprenait pas encore tout ce que Motoharu avait cherché à lui transmettre. Mais son cœur débordait de fierté. Ils n'étaient peut-être pas liés par le sang, mais cet homme... était bel et bien son père.

— Je vois, je vois... murmura Dôshu avec un doux sourire, comme s'il reconnaissait en face de lui le fils de son vieil ami.

Ainsi se termina l'affaire de l'Ukiyo-e de Kudanzaka, sans véritable complication. Dôshu proposa de lui céder le croquis original, mais Jinya refusa poliment. Le vieil homme y était trop attaché. Jinya n'aurait jamais osé le lui enlever. Les estampes polychromes restèrent retirées du marché quelque temps, mais aucun incident ne se produisit ensuite. Le décès n'avait été qu'une malheureuse coïncidence. L'estampe elle-même n'était pas maudite.

Il ne restait plus à Jinya qu'à aller faire son rapport à Jyuuzou.

— Voilà, un Kake soba.

Avant cela, Jinya s'était arrêté chez Kihee pour manger un morceau. Il avait besoin de temps pour remettre ses idées en place. Le fait que l'Ukiyo-e de Kudanzaka n'ait été, au fond, qu'un éloge un peu trop enthousiaste de la part de son père adoptif à l'égard de sa femme l'avait pris de court... mais c'était le genre de vérité qu'il ne pouvait absolument pas partager avec son véritable père. En toute franchise, Jinya ne savait plus trop quoi penser.

— Un problème, Jinya-kun ? Tu n'arrêtes pas de me fixer, fit remarquer le patron.

Jinya ne s'en était même pas rendu compte. L'homme et sa fille le regardaient avec curiosité.

— Non... Je me disais juste que vous étiez vraiment un bon père.

Ofuu fit un grand sourire.

— D'où ça sort, ça ?

Jinya le pensait sincèrement. Le patron avait renoncé à une grande partie de sa vie sans jamais se plaindre, et malgré tout, il continuait à traiter sa fille avec amour, chaque jour. Lui-même n'avait pas cette force-là, et c'est pourquoi il

le respectait. Mais en cet instant, il en était plus que jamais conscient, pour une tout autre raison.

— Tu avais parlé de cette estampe, non ? demanda Ofuu. — Je crois que tu avais dit que ton père y était mêlé ?

— Finalement, c'était pas grand-chose. Disons que j'ai découvert un côté de lui que j'aurais préféré ignorer. Mais je le respecte quand même... d'une certaine manière.

Jinya restait évasif. Il avait encore du mal à digérer la vérité derrière l'Ukiyo-e de Kudanzaka. Avec le recul, il réalisait que cette estampe était désormais populaire dans tout Edo, ce qui voulait dire que bien des gens possédaient la preuve matérielle de l'humiliation de son père adoptif. Cette pensée le hantait bien plus encore que l'idée d'une éventuelle malédiction.

— Tu sais, il n'est pas parfait, dit Ofuu dans un sourire.

Jinya releva la tête, un peu déconcerté, sans comprendre où elle voulait en venir. Doucement, presque comme une berceuse, elle ajouta :

— Mon père. Tu ne vois que ses bons côtés, alors tu ne t'en rends pas compte, mais en réalité, c'est un vieux râleur qui s'inquiète pour tout et qui peut être incroyablement bête, parfois.

— Aïe. Tu n'y vas pas de main morte, dit le patron.

— Bah, c'est vrai, non ? Évidemment, tu es bien plus que ça.

— Oh ? Vraiment ? Ehe heh.

Qu'elle puisse parler ainsi à son père montrait la force de leur lien. Ses paroles avaient d'autant plus de poids quand on connaissait leur passé.

Bien sûr, Jinya restait fier du lien qui l'unissait à Motoharu, et ce lien-là ne serait jamais éclipsé par celui d'Ofuu et de son père. Il admirait toujours son père adoptif, dont les derniers mots et le dernier combat restaient gravés en lui. La seule chose qui avait changé, c'était qu'il comprenait désormais qu'il n'avait jamais vu l'homme dans toute sa complexité.

Quelle tristesse... Si seulement Jinya s'en était rendu compte plus tôt, peut-être n'aurait-il pas laissé passer sa chance de mieux connaître son père.

— Je laisse l'argent ici.

— Merci !

Voir Ofuu taquiner son père avait apaisé l'esprit de Jinya. Il était prêt à présent. Après avoir réglé l'addition, il se dirigea vers Sugaya.

En chemin, il pensa à Jyuuzou. Ils ne pourraient sans doute jamais redevenir père et fils, mais peut-être existait-il une autre forme de lien à nouer entre eux, un lien qui permettrait à Jinya d'apprendre à le connaître avant que l'occasion ne lui échappe pour de bon.

— Il n'y a aucun problème avec *Kudanzaka*. Si l'artiste l'a qualifiée d'image démoniaque, c'est uniquement parce qu'il y associait certains regrets personnels. Il n'y a aucun danger à la vendre ou à la posséder.

Tard dans la soirée, dans la pièce de Jyuuzou, Jinya lui exposait les faits tels qu'il les avait découverts. Il omit volontairement de mentionner l'implication de Motoharu, mais Jyuuzou sembla tout de même satisfait du travail accompli.

— Et la mort ?

— Une coïncidence, bien que malheureuse. L'homme possédait l'estampe lorsqu'il est mort, mais elle n'a pas été la cause de son décès.

Au mieux, l'ukiyo-e aurait pu constituer un mobile. Peut-être y avait-il eu une lutte pour s'en emparer. Ou alors, quelqu'un détestait à ce point les œuvres de Saga Dôshu. Peut-être encore quelqu'un avait-il été épris d'Itsukihime au point de tuer dans un accès de passion. Toutes les hypothèses étaient envisageables, bien que peu probables.

— Une coïncidence, hein ? Cela se tient. Je n'ai pas entendu parler d'autres incidents liés à cette estampe. J'imagine que le malheur peut frapper n'importe qui.

Jinya crut percevoir une brève hésitation dans la voix de Jyuuzou... ou peut-être l'avait-il simplement imaginée. Ce cas n'avait effectivement été qu'un malheureux concours de circonstances. Sans ce décès, nul n'aurait prêté attention à une rumeur aussi absurde qu'une « estampe démoniaque ».

— Beau travail. Je te paierai avant ton départ. Mais d’abord, buvons.

La discussion s’acheva. Devant Jinya, un plateau avec du saké et des mets délicats choisis avec soin. Rien de fastueux, mais Jyuuzou avait tenu parole.

— Permettez que je vous serve.

Plutôt qu’un remerciement, Jinya se proposa de lui remplir sa coupe. Jyuuzou l’avala d’une traite, puis poussa un léger soupir.

— Laisse-moi t’en servir une aussi.

Jinya se laissa faire avant de boire à son tour. La chaleur de l’alcool lui réchauffa agréablement la gorge. Les deux hommes continuèrent ainsi à se verser mutuellement à boire, dans la lumière vacillante d’une lanterne en papier. Ni l’un ni l’autre n’était bavard, et peu de mots furent échangés. Après un moment à boire en silence, Jinya se risqua à une question banale.

— Vous buvez souvent ?

Dans ses souvenirs, Jyuuzou n’était pas amateur d’alcool. Mais la manière dont il se comportait à présent semblait trahir une certaine habitude.

— J’ai commencé pour fuir mes peines. Et puis, sans m’en rendre compte, j’ai fini par y prendre goût.

Il répondit brièvement, sans développer, ni chercher à observer la réaction de Jinya. Il se contenta de vider à nouveau sa coupe.

— Et toi ? Tu aimes boire ? demanda-t-il en remplissant celle de Jinya.

Après tout, le fils qu’il connaissait était encore ce Jinta de cinq ans.

— J’aime bien. Il m’arrive de boire en contemplant la lune.

Une pratique peu commune, mais qui revêtait pour Jinya une signification toute particulière. Il ne l’explicita pas. Cette signification resta donc perdue pour Jyuuzou. Mais ni l’un ni l’autre ne chercha à en savoir plus. Ils n’en ressentaient pas le besoin. Il y avait des choses qu’ils ne pourraient plus jamais vraiment comprendre l’un de l’autre. Le temps les avait trop éloignés. Ils ne pourraient plus redevenir père et fils, ils le savaient tous deux.

— Et si on buvait à nouveau, un jour ?

Jyuuzou fit cette proposition sans détour. Même s'ils ne pouvaient revenir en arrière, peut-être leur lien pouvait-il prendre une nouvelle forme. Venant tout juste de réaliser cette possibilité lui-même, Jinya esquissa un sourire apaisé.

— J'en serais honoré.

Et ce ne fut pas une promesse en l'air. Bientôt, tous deux se retrouveraient autour d'une nouvelle affaire, liée à l'alcool, cette fois. Mais ceci est une autre histoire. Ce soir-là, ils burent, non pas comme père et fils, ni comme client et exécutant, mais comme deux ivrognes ordinaires, se servant à tour de rôle.

— Pas mal.

Qui avait prononcé ces mots ? Nul ne saurait le dire. À ce moment-là, ils avaient déjà trop bu pour s'en souvenir. Peu à peu, ils s'abandonnèrent à l'ivresse.

À suivre dans *Sword of the Demon Hunter : Kijin Gentôshô - Arc d'Edo II : Songes d'ivresse dans la blancheur éternelle*



**Traduction par des
fans pour des fans.**

Interdit à la vente !

**Veillez acheter la série
une fois licenciée
en France pour
soutenir l'auteur.**





Sword
of the Demon
Hunter

KUIN
GENTOSHŌ

BOOK 2

BY Motoo Nakanishi